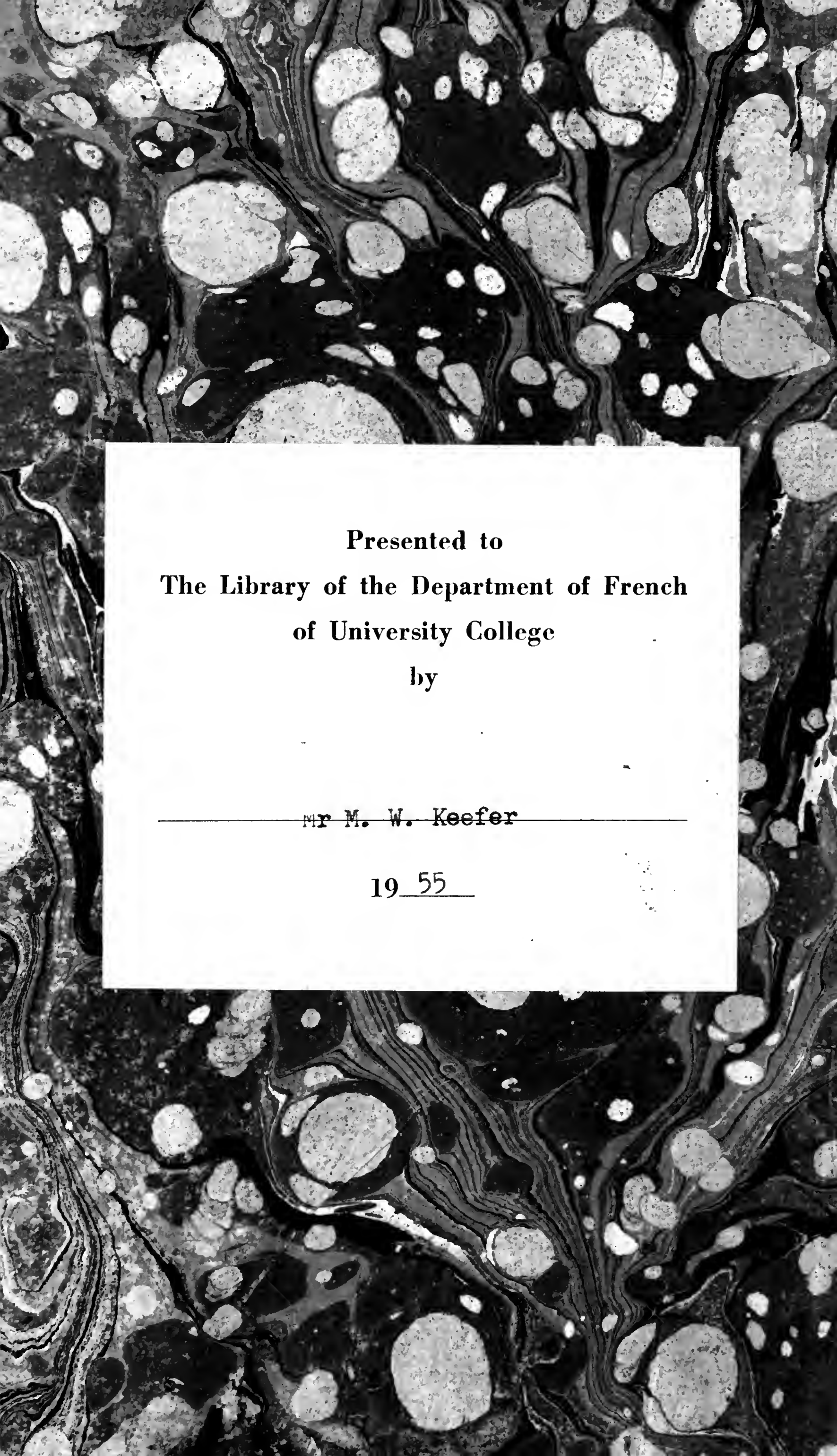
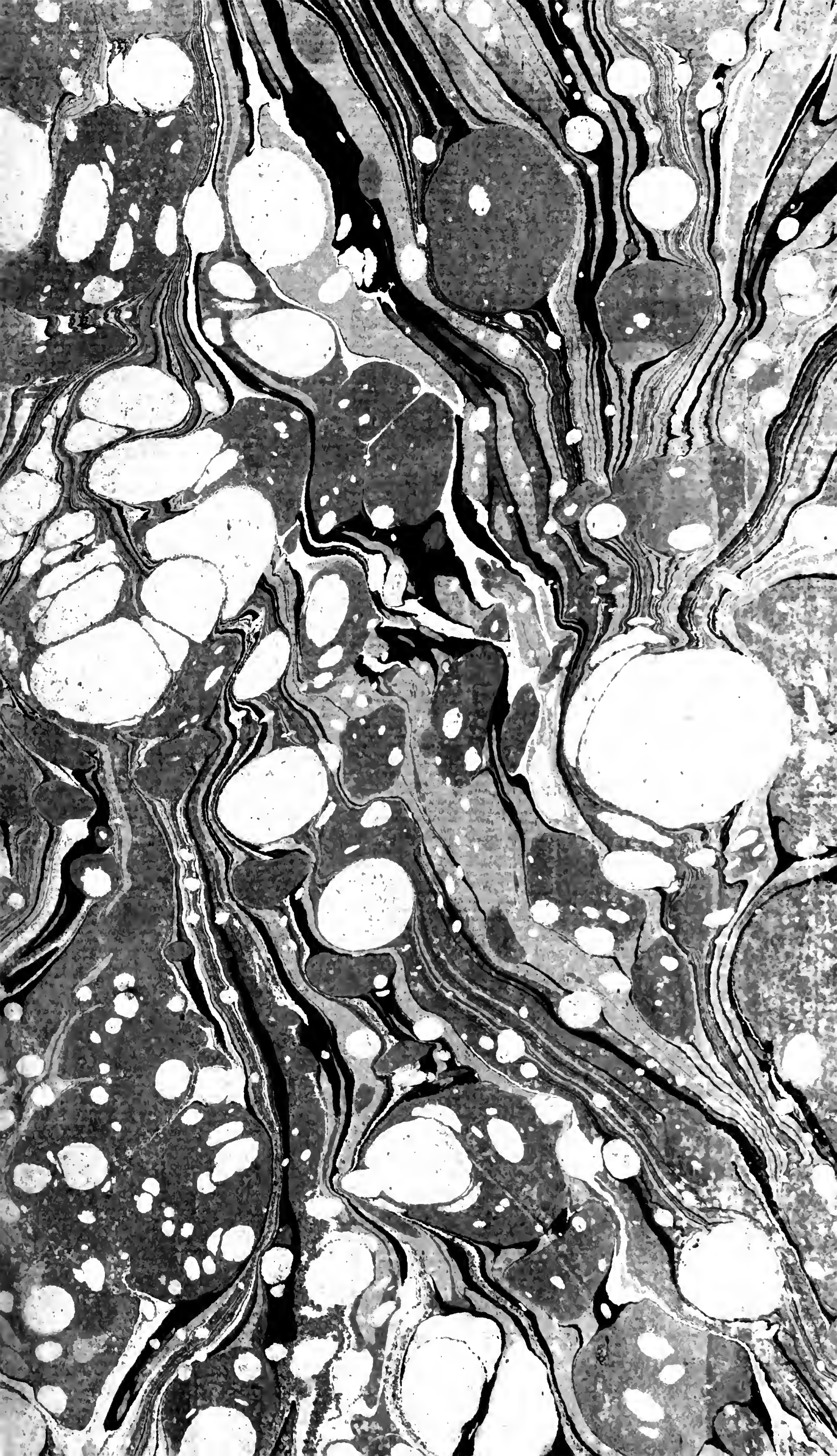

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0335



Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
1955





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*



Porbus pinxit 1783. *P. Alex. Tardieu Sculp.*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

LA
HENRIADE,
POEME.

PREFACE

DE LA HENRIADE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

LE poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de *Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes ; & depuis la première édition où la Henriade parut ſous le titre du *Poëme de la ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé, d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée, qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au public eſt conſidérablement augmentée par l'auteur : c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles & à quelque choſe de

parfait d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. de *Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poëſie françaiſe a trouvées à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre nation, qui était du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais en français ; il avait devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt néanmoins, malgré ces obſtacles, que M. de *Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt M. de *Voltaire*, ſe ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de ſolides occupations : mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts & pour ces ſciences, aux

avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font : on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond, & ſage hiſtorien en même temps.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies : & comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres ; de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, M. de *Voltaire* l'eſt aujourd'hui ; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère

de son activité ; & depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poësie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent M. de *Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la Henriade. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère :* ses chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la Henriade on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade est naturel : c'est la conversion de HENRI IV & son entrée à Paris, qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son Enéide d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée : ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse, &

qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur à celui du poëte grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers avec le septième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que M. de *Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui est pronostiqué au temple du Destin, vaut seule toute l'Iliade; car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leur lieu: l'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, & qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez

point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. M. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur: tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune d'*Ailly*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*, & la mort du brave d'*Aumale*; on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, & il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon poëme; il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtème de la religion; tant la poëſie & l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles; il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices; tout eſt animé par le pinceau de M. de *Voltaire*; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grâce & dignité : quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, reçus & rendus, que M. de *Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité & à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois & à tous les héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis à leur puiſſance ; qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte

la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la Henriade; ce caractère eſt tout nouveau. Un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai & ſans flatterie; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages; auſſi l'auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidelle & ſtoïque ami, à côté de ſon jeune & vaillant maître, repouſſer par-tout la mort, & ne la donner jamais! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle; & il eſt à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la Henriade ne reſpire que l'humanité: cette vertu ſi néceſſaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. de *Voltaire*; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine

la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint, des couleurs les plus vives, l'affreux massacre de la St Barthelemi, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV, sont estimées à leur juste valeur. M. de *Voltaire* accompagne tous ses récits de réflexions courtes mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois & pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président de *Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense; il en fait autant pour les conseillers *Brisson*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur:

> Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
> Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un

grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la ligue ; il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire ; il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en feſaient uſage contre leur roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la Henriade. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées ; & comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout temps les reſſorts de la politique déteſtable des grands & des eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poëſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais.

Il voudrait purifier les *camps & les ſoldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcolaſtiques; il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères: en un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, & c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, & ce ferait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Catherine de Médicis* & les princes factieux pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les fiècles polis qui ont vu fleurir les fciences, n'ont point d'exemples à nous préfenter de guerres de religion, ni de guerres féditieufes. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Augufte*, tout l'empire, qui compofait prefque les deux tiers du monde, était tranquille & fans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaifirs & l'étude, à l'ambitieufe rage de s'égorger les uns les autres, foit pour des mots, foit pour l'intérêt, ou pour une funefte gloire.

Le fiècle de *Louis le grand*, qui peut-être égale fans flatterie celui d'*Augufte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureufement fut troublé vers la fin par l'afcendant que le père *le Tellier* prenait fur l'efprit de *Louis XIV*, qui commençait à baiffer; mais c'eft la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en faurait charger ce fiècle, d'ailleurs fi fécond en grands-hommes, que par une injuftice manifefte.

Les fciences ont ainfi toujours contribué à humanifer les hommes, en les rendant plus doux, plus juftes, & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la fociété & au bonheur des

peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement de ceux qui cultivent les arts & les ſciences au public & au vulgaire ; elle paſſe de la cour à la ville, & de la ville à la province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation & de quelque opinion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. de *Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie

de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer au public cette édition, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. de *Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge que ſi notre ſiècle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.

PREFACE

PREFACE

POUR LA HENRIADE,

PAR M. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire, & le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723 imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. M. de *Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition ; auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, & de lacunes conſidérables.

L'abbé *Desfontaines* en donna peu de temps après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain :

> Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
> L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
>
> Chant VI de ſon édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres, sous le titre de *la Henriade*, *in*-4°, avec des figures ; elle est dédiée à la reine d'Angleterre : & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire M. de *Voltaire* a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu se dispenser de prodiguer à leurs *Mécènes*, lisent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci est dans le même goût ; on y reconnaît un philosophe judicieux & poli, qui sait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the fate of HENRY the fourth to be protected by an english queen. He was assisted by that great *Elisabeth*, who was in her age the glory of her sex. By whom can his memory be so well protected, as by her who resembles so much *Elisabeth* in her personal virtues?

YOUR MAJESTY will find in this book bold impartial truths ; morality unstained with superstition ;

a ſpirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny; the rights of kings always aſſerted, and thoſe of mankind never laid aſide. The ſame ſpirit in which it is written gave me the confidence to offer it to the virtuous conſort of a king, who, among ſo many crowned heads, enjoys, almoſt alone, the ineſtimable honour of ruling a free nation, a king who makes his power conſiſt in being beloved, and his glory in being juſt.

Our *Deſcartes*, who was the greateſt philoſopher in Europe, before ſir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated princeſs Palatine *Eliſabeth*, not, ſaid he, becauſe ſhe whas a princeſs; for true philoſophers reſpect princes, and never flatter them; but becauſe of all his readers ſhe underſtood him the beſt, and loved truth the moſt.

I beg leave, MADAM, (without comparing myſelf to *Deſcartes*) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon the like account, not only as the protectreſs of all arts and ſciences, but as the beſt judge of them.

I am, with that profound reſpect which is due to the greateſt virtue, as well as to the higheſt rank,

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S

moſt humble, moſt dutiful, moſt obliged ſervant,

VOLTAIRE.

M. l'abbé *Langlet du Fresnoy* nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le sort de HENRI IV d'être protégé par une reine d'Angleterre. Il a été appuyé par *Elisabeth*, cette grande princesse qui était dans son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée qu'à une princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elisabeth*?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes; la morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppression; les droits des rois toujours assurés, & ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit dans lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une nation libre, d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, & sa gloire à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand philosophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ses Principes à la célebre princesse Palatine *Elisabeth;* non pas, dit-il, parce qu'elle était princesse; car les vrais philosophes respectent les princes & ne les flattent point; mais parce que de tous ses

lecteurs il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la Henriade à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les ſciences & les arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu & au plus haut rang, ſi VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux, & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'eſt-à-dire ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé M. *Algarotti*, qui était à Londres,

d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres, & particulièrement pour la Henriade, daigna en composer la préface; & se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux-arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son père, les guerres survenues, & le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues; en vers anglais par M. *Lokman*; une partie l'a été en vers italiens par M. *Querini*, noble vénitien, & une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célébres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. MM. *Ortolani* & *Nenci* ont aussi traduit plusieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais & allemands, & en vers latins par M. *Caux de Cappeval*.

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme ; & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cocchi*, lecteur de Piſe, dans une lettre (*a*) imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux, & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumières ou bien peu d'équité ; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes ? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré* ; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction, au lieu que M. de *Voltaire* a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits, & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent

(*a*) Voyez cette lettre à la ſuite de cette préface.

ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec de grands traits, il eſt vrai; & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère.* C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères: un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoin les ſuivans.

Médicis la (*b*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs &c.

Connaiſſant les périls, & ne redoutant rien;
Heureux (*c*) guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Il (*d*) ſe préſente aux Seize, & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*e*) marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le fuit.

Mais ſi M. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je ne crois pas que dans le cours de ſon poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain* au contraire eſt plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à un

(*b*) La tête de *Coligny*, Chant II.
(*c*) *Guiſe*, Chant III.
(*d*) *Harlay*, Chant IV.
(*e*) *Mornay*, Chant VI.

ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre ou décrire ; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes ; les perſonnages, comme HENRI IV & ENÉE, *Achates* & *Mornay*; *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & d'*Aumale* &c ; les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de HENRI chez le ſolitaire de Jerſey ; le maſſacre de la St Barthelemi, & l'incendie de Troye ; le quatrième chant de l'Enéide, & le neuvième de la Henriade ; la deſcente d'ENÉE aux enfers, & le ſonge de HENRI IV ; l'antre de la Sibylle, & le ſacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'*Eurialc*, & celle du jeune d'*Ailly* ; les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, & d'ENÉE contre *Turnus* ; enfin le ſtyle des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent pas

d'appuyer ſur ce parallèle ; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention ; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe* &c ? Dans l'Enéide ſont réunis le plan de l'Odyſſée & celui de l'Iliade : dans la Jéruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi & orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéide.

Avant *Homère*, *Virgile*, & le *Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes ; on avait peint toutes les paſſions ; on connaiſſait les enfers & les champs Elyſées ; on diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles : ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur temps : ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie ; & on ne ſaurait diſputer à M. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté

dans le tout. On fesait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. de *Voltaire* exprime le mystère de l'eucharistie :

Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau; mais, je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. de *Fénélon*, (*f*) à qui n'est pas ému en lisant ces vers !

(*g*) *Fortunate senex, hîc, inter flumina nota*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son poëme, quelque extraordinaires qu'elles soient : il les a puisées dans les poëtes, dans l'écriture sainte. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve : *Sadi* s'en était servi avant lui, & l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails & dans

(*f*) Lettre à l'académie française. (*g*) *Virgile*, églogue I, v. 51.

l'ordonnance, ſurtout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poëſie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. M. de *Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtyle, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ferait trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poëſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur ; il l'a juſtifiée lui-même ; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire

voir combien cet usage est pernicieux à notre poësie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(*h*) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si *fiers;*
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers.*
Ma colère revient, & je me *reconnois;*
Immolons en partant trois ingrats à la *fois.*

(*i*) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts si je vous en *savois.*

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que deux poëtes si exacts & si heureux dans leurs rimes ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfesaient les yeux : ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois.*

Dans ces deux vers de *Boileau :*

(*k*) La discorde en ces lieux menace de *s'accroître;*
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître.*

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela est assez usité. Mme *Deshoulières* dit :

(*l*) Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

(*h*) Mithridate.
(*i*) Le Flatteur.
(*k*) Lutrin, chant II.
(*l*) Célimène, églogue.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(*m*) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître;*
La piété chercha les déſerts & le *cloître.*

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de *Voltaire* n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même temps les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. M. de *Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

(*m*) *Boileau*, Epître IV.

TRADUCTION

D'une Lettre de M. Antoine Cocchi, lecteur de Pise, à M. Rinuccini, secrétaire d'Etat de Florence, sur la Henriade.

SELON moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition & de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particulièrement que nous; mais comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice, & entre-mêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui est celui qui ne se plairait point à voir une rebellion étouffée, & l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en assiégeant sa capitale rebelle, en donnant une sanglante bataille, & en prenant toutes les mesures dans lesquelles la force, la valeur, la prudence & la générosité brillent à l'envi?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le poëme; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un poëme comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un poëme, pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que par une ſuite naturelle il a été néceſſaire de raconter le maſſacre de la Saint-Barthelemi, le meurtre de *Henri III*, la bataille d'Ivry, & la famine de Paris: événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le ſpectateur & de l'horreur & de la compaſſion; effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros *Henri IV* eſt d'autant plus incomparable, que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité, & l'amour, s'entre-diſputer le pas, & ſe le céder tour-à-tour, & toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de *Mornay*, ſon ami intime, eſt certainement rare; il eſt repréſenté comme un philoſophe ſavant, courageux, prudent & bon.

Les

Les êtres invisibles, sans l'entremise desquels les poëtes n'oseraient entreprendre un poëme, sont bien ménagés dans celui-ci, & aisés à supposer : tels sont l'ame de *St Louis* & quelques passions humaines personnifiées ; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement & d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme soutient toujours sa beauté, sans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agens surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que si l'on retranchait de la poësie épique ces personnages imaginaires, invisibles & tout-puissans, & qu'on les remplaçât comme dans les tragédies par des personnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est d'avoir observé que dans *Homère*, *Virgile*, le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, *Milton*, & en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poëmes ne sont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le destin, & les esprits ; au contraire, tout cela fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentimens touchans qui naissent de la représentation de quelque action insigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, & qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre ame.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vraisemblance & des facultés humaines, a placé le transport de son héros au ciel & aux enfers dans un songe, dans lequel ces sortes de visions peuvent paraître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que fur la conftitution de l'univers, fur les lois de la nature, fur la morale, & fur l'idée qu'il faut fe former du mal & du bien, des vertus & du vice, le poëte fur tout cela a parlé avec tant de force & de jufteffe, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un génie fupérieur, & une connaiffance parfaite de tout ce que les philofophes modernes ont de plus raifonnable dans leur fyftème.

Il femble rapporter toute fa fcience à infpirer au monde entier une efpèce d'amitié univerfelle, & une horreur générale pour la cruauté & pour le fanatifme.

Egalement ennemi de l'irréligion, le poëte dans les difputes que notre raifon ne faurait décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeftie & folidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même plufieurs obfcurités.

Pour juger de fon ftyle, il ferait néceffaire de connaître toute l'étendue & la force de la langue; habileté à laquelle il eft prefque impoffible qu'un étranger puiffe atteindre, & fans laquelle il n'eft pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deffus, c'eft qu'à l'oreille fes vers paraiffent aifés & harmonieux, & que dans tout le poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiffant, ni aucune fauffe penfée; défauts dont les plus excellens poëtes ne font pas tout-à-fait exempts.

Dans *Homère* & *Virgile* on en voit quelques-uns, mais rares: on en trouve beaucoup dans les principaux, ou, pour mieux dire, dans tous les poëtes de

langues modernes, ſurtout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'antiquité.

A l'égard du ſtyle, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur. Ayant traduit ce poëme couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis aperçu qu'elles en ont ſenti toute la grâce & la majeſté; indice infaillible que le ſtyle en eſt très-excellent. Auſſi l'auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité & briéveté pour exprimer des choſes difficiles & vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à déſirer pour leur entière intelligence; talent bien rare, & qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connaître en général le prix & le mérite de ce poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnaître les originaux dans *Homère*, & ſurtout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les poëtes poſtérieurs; mais on trouve auſſi dans ce poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves & appartenir en propre à la Henriade.

Telles ſont, par exemple, la nobleſſe & l'allégorie de tout le chant V^e^, l'endroit où le poëte repréſente l'infame meurtre de *Henri III*, & ſa juſte réflexion ſur le miſérable aſſaſſin.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la poëſie, que le diſcours ingénieux qu'on lit ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractère de *Mornay: qu'il combat ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'*Ailly*, maſſacré par ſon père ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une aventure un peu ſemblable dans le *Taſſe* ; mais celle de M. de *Voltaire*, étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle & plus ſublime.

Les vers ſur l'amitié ſont d'une beauté inimitable, & rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'*Eſtrées*.

Enfin dans ce poëme ſont répandues mille grâces, qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de ſciences, afin de devoir ſa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie d'avoir, dans un diſcours à la ſuite de ſon poëme, préféré notre *Virgile* & notre *Taſſe* à tout autre poëte, quoique nous n'oſions nous-mêmes les égaler à *Homère*, qui a été le premier fondateur de la belle poëſie.

IDÉE

DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la Henriade eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* & *Henri le grand*, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la France & de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, & on a pour garant ces vers de M. *Deſpréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'ermite *Pierre* ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon Enéide que des fables reçues de ſon temps, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt un monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtème du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *St Louis*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques: de ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'Amour, enfin, les paſſions & les vices

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de paganiſme. Le mot

d'*Amphitrite* dans notre poëſie ne ſignifie que la *mer*, & non l'*épouſe* de *Neptune*. Les *champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre* &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement ;
C'eſt vouloir aux lecteurs plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y ſont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaiſſance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le S[t] Siége par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler

ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on ſuppoſait tué par *Henri IV*, parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre *Henri IV* un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivans ; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter : il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure. Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ :

La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des ſaints la grandeur de ſon Dieu;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage comme une thèſe de théologie. Ce poëme ne reſpire que l'amour de la religion & des lois. On y déteſte également la rebellion & la perſécution : il ne faut pas juger ſur un mot un livre écrit dans un tel eſprit.

HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX*. La religion en était le ſujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine-mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois haſardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de ſeigneurs trop puiſſans, par conſéquent factieux; des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle; des rois enfans aux noms deſquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient ſignalé le malheureux règne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour-à-tour par les partis oppoſés. On feſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de St Barthelemi. *Henri le grand*, alors roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, chef du parti réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puiſſans ſeigneurs du parti. On le maria à la princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom français) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour qui ſe piquait de politeſſe une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeannin*, le marquis de *Saint-Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la St Barthelemi. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé *le grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même *Henri le grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue, faction puiſſante, formée peu-à-peu par les princes de *Guiſe*, encouragée par les papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des moines, conſacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de *Guiſe*, ſurnommé le *balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le chef de la ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guiſe*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre ſon beau-frère, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III*, à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi ſon beau-frère, fut battue à Coutras; ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix; & le roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guiſe* & la ligue. *Guiſe* dans ce temps-là même venait

de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *balafré* humilièrent encore davantage le roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les ligueurs & par les réformés.

Le duc de *Guiſe*, enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon ſouverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des barricades, où le peuple chaſſa les gardes du roi, & où ce monarque fut obligé de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus : il obligea le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois ; & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère le cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le duc de *Guiſe*.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant après la St Barthelemi, arriva alors à la ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le maſque ; Paris ferma ſes portes : on ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, & non comme un roi qui avait puni ſes ſujets coupables. Il fallut que *Henri III*, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris, & c'eſt là que commence la Henriade.

Le duc de *Guiſe* laiſſait encore un frère ; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant ; qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une

faction inftruite de fes forces, & animée par la vengeance & par le fanatifme.

Prefque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célébre *Elifabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'eftime pour le roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paffion de le voir, le fecourut plufieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiffeaux; & ce fut *Dupleffis-Mornay* qui alla toujours en Angleterre folliciter ces fecours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Efpagne favorifait la ligue, dans l'efpérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-feulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits fecours d'hommes & d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait fe rendre maître de Paris, lorfqu'il fut affaffiné à St Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la feule idée qu'il obéiffait à DIEU, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas feulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs était qu'il fallait tuer fon roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais fermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un fiècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (*Henri le grand*) reconnu roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands-hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelque uſage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornay* fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de religion de ce prince ; il le ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les princes proteſtans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince connu par cette fierté & ce courage brillant qui diſtinguaient particulièrement la maiſon de *Guiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour *Henri IV*, fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, & le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées* ; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle ; témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe : „ Si je ſuis

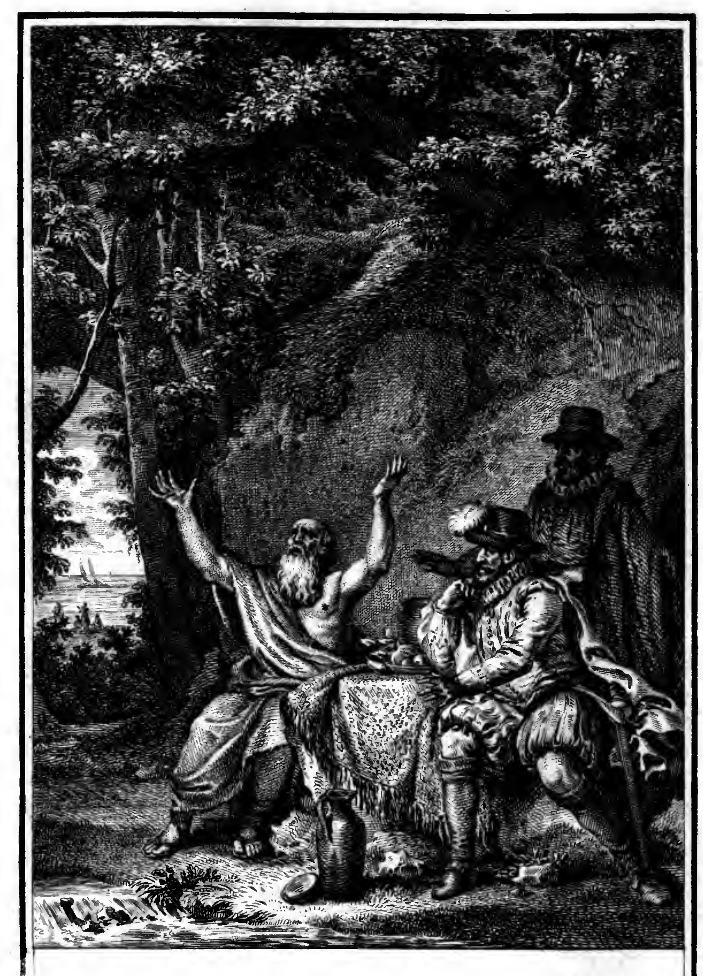
„ vaincu, vous me connaiſſez aſſez pour croire que
„ je ne fuirai pas; mais ma dernière penſée ſera à
„ DIEU, & l'avant-dernière à vous. „

Au reſte on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chute de la ligue; ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de roi, ſous le nom de *Charles X*. Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation *Henri IV* ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur roi.

N. B. Il y a trois ſortes de notes dans l'édition de 1775; on les a réunies dans celle-ci, avec les notes des Editeurs de cette nouvelle édition.

On a déſigné dans le texte l'endroit où il faut chercher ces notes par des lettres italiques pour les *Variantes*, & par des chiffres pour les *Notes des Editeurs*, & les *Remarques hiſtoriques*.

LA



De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins;
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains. *Henriade Ch. I.*

J. M. Moreau le jeune, Inv. *L. J. Masquelier, Sculp.*

LA

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Eliſabeth, reine d'Angleterre. Le héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit ſon changement de religion & ſon avènement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon gouvernement.*

JE chante ce héros qui régna ſur la France, (*a*)
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la ligue, & l'Ibère,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le père.

DESCENDS du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs diviſions.

Dis comment la difcorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des princes :
Viens, parle ; & s'il eft vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler fa douce voix,
Si fa main délicate orna ta tête altière,
Si fon ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi fur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

(1) VALOIS régnait encore, & fes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiffaient flotter les rènes :
Les lois étaient fans force, & les droits confondus ;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(2) Aux combats dès l'enfance inftruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès ;
Et qui de fa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de fes vertus fuprêmes
Les peuples à fes pieds mettaient les diadèmes. (3)
Tel brille au fecond rang, qui s'éclipfe au premier :
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier ;
Endormi fur le trône au fein de la molleffe,
Le poids de fa couronne accablait fa faibleffe.
(4) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeufe & d'Efpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient fous fon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaifirs fes langueurs léthargiques.

DES Guifes cependant le rapide bonheur
Sur fon abaiffement élevaient leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De fa faible puiffance orgueilleufe rivale.

Les peuples déchaînés, vils efclaves des grands,
Perfécutaient leur prince, & fervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du louvre épouvanté fes peuples le chaffèrent;
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périffait enfin, lorfque Bourbon (5) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A fon prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima fa force, il conduifit fes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma, les Efpagnols tremblèrent.
L'Europe intéreffée à ces fameux revers
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Difcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'Eglife; & du haut de ces tours, (*b*)
Des foldats de l'Efpagne appelant les fecours.
Ce monftre impétueux, fanguinaire, inflexible,
De fes propres fujets eft l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne fes deffeins:
Le fang de fon parti rougit fouvent fes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il infpire.

Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ferpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où fe plaît la nature,
Théâtre alors fanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raffemblait fes foldats.

On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une égliſe.

(6) Le père des Bourbons, du ſein des Immortels,
Louis fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Deja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les haſards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déjà juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage;
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours:
„ Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie;
Mon injure eſt la vôtre; & la ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon roi, ni vous qui devez l'être:

(*c*) Ils ſavent que les lois, le mérite & le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils penſent vous exclure.
De la religion, (7) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathème eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger:
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre reine.
Je ſais qu'entre eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout temps l'émule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.

Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel miniſtère,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion; que votre renommée (*d*)
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis. »

Il dit ; & le héros, qui jaloux de sa gloire
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui (8) seul avec Condé fesait trembler la ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche : cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

Deja des Neustriens il franchit la campagne : (e)
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay (9) son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France ;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port :
Les matelots ardens s'empressent sur le bord ;
Les vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes :

L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyre abandonnait les mers.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre; (*f*)
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit:
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'aſſiégeait une mer en furie
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins
Le deſtin de la terre & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar (10) à la tempête oppoſait ſa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde
Forme, élève, & détruit les empires du monde,
De ſon trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même: il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots:
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

NON loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux aſile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il feſait ſon étude;
C'eſt là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

CE vieillard au héros que DIEU lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadème.

LE trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au calviniſme un appui redoutable;

Henri doutait encore, & demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
» De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi s'il avait voulu l'être. »

» De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

» Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte si nouveau ne peut durer toujours :
Des caprices de l'homme il a tiré son être ;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux :
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux :
Lui seul est toujours stable ; (g) & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La Vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel :

Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître.
Vous ferez éclairé, puifque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choifi : fa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà fa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire :
Mais fi la vérité n'éclaire vos efprits,
N'efpérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faibleffe ;
Fuyez d'un doux poifon l'amorce enchantereffe ;
Craignez vos paffions ; & fachez quelque jour
Réfifter aux plaifirs, & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort fuprême,
Triomphé des ligueurs, & furtout de vous-même ;
Lorfqu'en un fiége horrible, & célébre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits ;
Ces temps de vos Etats finiront les mifères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut efpérer en lui.
Allez, qui lui reffemble eft fûr de fon appui. »

CHAQUE mot qu'il difait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jufqu'au fond de fon ame.
Il fe crut transporté dans ces temps bienheureux,
Où le DIEU des humains converfait avec eux ;
Où la fimple Vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, & rendait des oracles.

(*h*) IL quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs en l'embraffant coulèrent de fes yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.

Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché :
DIEU, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage ;
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.

TANDIS que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince & parlait à ſon cœur ;
Les vents impétueux à ſa voix s'apaiſèrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon :
Le héros part & vole aux plaines d'Albion.

EN voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages lois
Fit long-temps le malheur, & du peuple, & des rois.
Sur ce ſanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent rois deſcendirent,
Une femme, à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnait les humains.
C'était Eliſabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe, aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la Fortune.
Londre jadis barbare eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, & le temple de Mars.

Aux (11) murs de Weftminfter on voit paraître enfemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raffemble,
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Divifés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres facrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à fes voifins terrible.
Heureux lorfque le peuple, inftruit dans fon devoir,
Refpecte, autant qu'il doit, le fouverain pouvoir!
Plus heureux lorfqu'un roi, doux, jufte, & politique,
Refpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la difcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

CEPENDANT il arrive à cette ville immenfe,
Où la liberté feule entretient l'abondance.
Du vainqueur (12) des Anglais il aperçoit la tour.
Plus loin, d'Elifabeth eft l'augufte féjour.
Suivi de Mornay feul, il va trouver la reine,
Sans appareil, fans bruit, fans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils foient, en fecret font épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, fa franchife eft fa feule éloquence:
Il expofe en fecret les befoins de la France;
Et jufqu'à la prière humiliant fon cœur,
Dans fes foumiffions découvre fa grandeur.

QUOI! vous fervez Valois? dit la reine furprife:
C'eft lui qui vous envoie au bord de la Tamife?

Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur ?
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore ;
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !

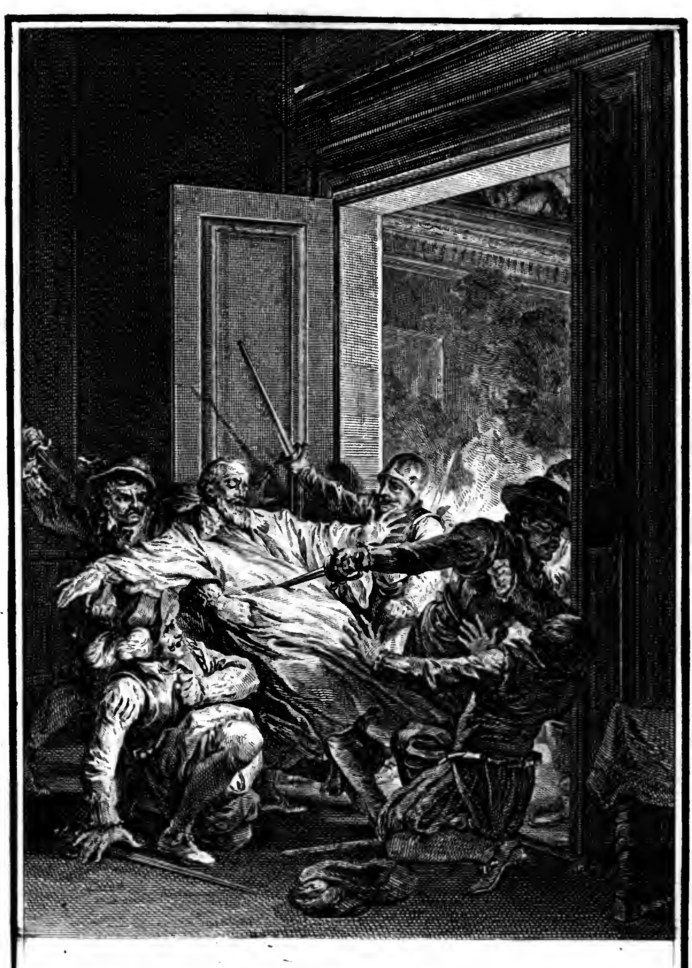
„ SES malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi !
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; (*i*)
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois. „

ELISABETH alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
„ Déjà, dit-elle au roi, la prompte Renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche indiſcrète en ſa légèreté
Prodigue le menſonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ſes récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.

Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits ;
Songez que votre vie eſt la leçon des rois. „

„ Helas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur. „ (13)

Fin du premier Chant.



Du plus grand des Français, tel fut le trifte fort.

On l'infulte, on l'outrage, encore après fa mort. *Henriade Ch. 2*

J. M. Moreau le jeune Inv. *J. L. Delignon, Sculp.*

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la St Barthelemi.*

„ REINE, l'excès des maux où la France est livrée (1)
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(2) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir ;
Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

„ Plut à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe (3) ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.

„ Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez; Londre (4) eſt libre, & vos lois floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis!
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

„ Son époux, expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.

Chacun

Chacun de ſes enfans, nourri ſous ſa tutelle, (5)
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion
Semaient la jalouſie & la diviſion :
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence,
Les Guiſes (6) aux Condés, & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Eſclave (7) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe ;
Infidele (8) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe ; (9)
Poſſédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.

„ CE mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe ;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe :
L'auguſte Eliſabeth n'en a que les appas :
Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes ;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands-hommes.

„ DEJA François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu ;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance ;
Sa main, de la diſcorde allumant le flambeau,
Signala par le ſang ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux, (10) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,

Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, (11) près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guiſe (12) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.
Mon père (13) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine;
Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, (14) qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

„ O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant, tomba ſous ta furie!
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.

„ Le ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny, (15) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur:
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue:
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits;
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.

Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.

„ APRÈS dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel! faut-il voir ainſi les maîtres des humains
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!

„ COLIGNY, dans ſon cœur à ſon prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion
Qui ſemblait de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance;

Jufqu'au milieu du louvre il conduifit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans fes bras,
Me prodigua long-temps des tendreffes de mère,
Affura Coligny d'une amitié fincère,
Voulait par fes avis fe régler déformais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, féduits par l'efpérance,
Des faveurs de fon fils la flatteufe apparence :
Hélas! nous efpérions en jouir plus long-temps.

„ QUELQUES-UNS foupçonnaient ces perfides préfens :
Les dons d'un ennemi leur femblaient trop à craindre.
Plus ils fe défiaient, plus le roi favait feindre :
Dans l'ombre du fecret depuis peu (16) Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé fon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
Et le malheureux prince, à fes leçons docile,
Par fon penchant féroce à les fuivre excité,
Dans fa coupable école avait trop profité.

„ ENFIN, pour mieux cacher cet horrible myftère,
Il me donna fa fœur, (17) il m'appela fon frère.
O nom qui m'as trompé, vains fermens, nœud fatal !
Hymen (18) qui de nos maux fus le premier fignal !
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (19) ne fuis point injufte, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer fon trépas :
J'écarte des foupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas befoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut : pardonnez à des pleurs
Qu'un fouvenir fi tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réſervée.

„ Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
(20) De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière.
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots :
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable:
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités:
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: „ Qu'on n'épargne perſonne,
„ C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le roi qui l'ordonne. „
Il entend retentir le nom de Coligny;
Il aperçoit de loin le jeune Teligny, (21)
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui, ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.

„ Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.

„ Deja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte;

Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

„ A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage:
„ Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
„ Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
„ Que le sort des combats respecta quarante ans;
„ Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
„ Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....,
„ J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous... „
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand-homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

(22) „ BESME, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible
Croirait commettre un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plongea son épée en détournant les yeux,

De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras & glaçât ſon courage.

,, Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, (23) on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.

,, Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zele au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe (24) était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les manes de ſon père.
Nevers, (25) Gondy, (26) Tavanne, (27) un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, & marquaient les victimes.

,, Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,

Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés;
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre :
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à DIEU cet exécrable encens.

„ O combien de héros indignement périrent !
Rénel (28) & Pardaillan chez les morts deſcendirent ;
Et (29) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac & Soubiſe, (30) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés :
Sanglans, percés de coups, & reſpirant à peine,
Juſqu'aux portes du louvre on les pouſſe, on les traîne ;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur roi qui les trahit tous deux.

„ DU haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.

„ QUE dis-je ! ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, (31) le roi lui-même, au milieu des bourreaux,

Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées :
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui, (32)
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ;
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main :
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

„ QUELQUES-UNS, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, (33) jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans ;
Un lit ſeul enfermait & les fils & le père :
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.

„ L'ETERNEL en ſes mains tient ſeul nos deſtinées :
Il fait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années ;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance ;
Son père à ſes côtés, ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

» CEPENDANT, que fesais-je en ces affreux momens ?
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du louvre, & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent ;
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.

» MAIS soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour otage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers. (34)

» COLIGNY, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son louvre fatal
Médicis à la France eût donné le signal ;

Tout imita Paris : (35) la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi ;
Et des fleuves français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées. »

Fin du ſecond Chant.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Regne de Henri III : ſon caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la ligue : d'Aumale en eſt le héros. Réconciliation de Henri III & de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

,, QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes ;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccede à ſa furie ;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſque ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.



Je l'aperçus bien-tôt porté par des ſoldats,

Pâle, et déja couvert des ombres du trépas: *Henriade Ch. 3*

Dessiné par J. M. Moreau le jeune. *1782* *Gravé par Dambrun.*

Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
DIEU déployant ſur lui ſa vengeance ſévère
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère ;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (1) expirant : cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang, à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſes ordres verſé :
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi ſi jeune & ſitôt moiſſonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un emprie plus doux quelque faible eſpérance.

» SOUDAIN du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.

» LA Pologne (2) en ce temps avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puiſſans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui ;
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.

„ Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère :
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il eſt vaillant, mais faible, & moins roi que ſoldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance ;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes ;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes ;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.

„ Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides
Valois preſſait l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (3) & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grâce, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait regner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

„ Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,

Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe feſait aimer des grands qu'il haïſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices;
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices;
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

„ QUAND il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraiſſé de carnage, & fertile en tyrans.

„ LA France dans ſon ſein vit alors deux monarques:
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de roi.

„ VALOIS ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis:
Mais du jour importun ſes regards éblouis
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejetant dans les bras du ſommeil,

Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encore, & tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe :
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.

„ MAIS Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de DIEU :
„ Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„ Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
„ Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
„ Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. „ (4)

„ TOUT le peuple à ces mots trembla pour ſes autels,
Juſqu'au palais du roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,

J'apprends

J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait pour me perdre avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.

„ Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe. (5)
Vous ſavez ſa défaite & ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus. „ (a)

„ Non, je ne reçois point vos modeſtes refus ;
Non, ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas :
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre. „
Elle dit : le héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.

„ De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient ſa molleſſe, & lui donnaient des lois,

Joyeufe, né d'un fang chez les Français infigne,
D'une faveur fi haute était le moins indigne : (6)
Il avait des vertus ; & fi de fes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits fon ame accoutumée
Aurait de Guife un jour atteint la renommée.
Mais nourri jufqu'alors au milieu de la cour,
Dans le fein des plaifirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppofer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.

„ LES courtifans en foule attachés à fon fort,
Du fein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreffes,
Traçaient fur leurs habits les noms de leurs maîtreffes ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur fuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

„ D'UN éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en filence à leurs yeux étendue
N'offrait de tous côtés que farouches foldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au fang, & couverts de bleffures ;
Leur fer & leurs moufquets compofaient leurs parures.
Comme eux vêtu fans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduifais aux coups leurs efcadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diftingué qu'en marchant à leur tête.

Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

„ Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leurs poste, & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

„ Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyre, & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.

„ Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès ! (*b*)
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

„ Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (7) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui, toujours inſultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

„ La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut, d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité :
Il n'en était plus temps : la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

„ Guise (8) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et feſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.

Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie;
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.

,, ENFIN Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce ſujet (9) orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches deſcendans,
Déchus preſqu'en naiſſant de leur pouvoir ſuprème,
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

,, VALOIS, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On propoſa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;

Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

„ Au milieu des états, Guiſe avec arrogance
De ſon prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône ; & ſûr de ſes projets,
Crut dans ces députés voir autant de ſujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue ;
Lorſque las de le craindre, & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère ;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue :
Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé, (10)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſemblait braver ſon maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.

„ Bientot ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon père à venger.

De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère;
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

,,Mayenne (11) dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes; (*c*)
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère; (12)
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage. (*d*)
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, (13) au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.

,, Cependant des Flamands l'oppresseur politique, (*e*)
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,

Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, (14) de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle :
Et Rome, (15) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux :
Celui qui des chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.

„ Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage : (16)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flamme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux rois eſt néceſſaire. „

Tels étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :

Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle;
Mille jeunes anglais vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.

Essex (17) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête:
›› Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre.
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups!
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.

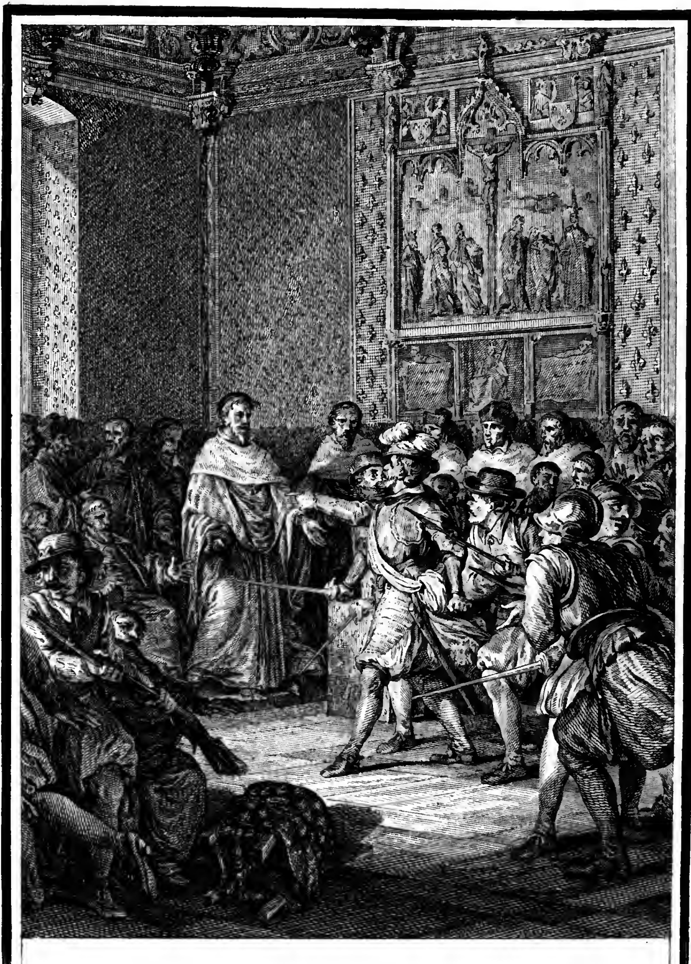
›› Philippe de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'univers.

„ SIXTE, (18) au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues;
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

„ VOILA les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan (19) sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.

„ SUIVEZ donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est dompté, Rome sera soumise:
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre. „

Fin du troisième Chant.



Il ſe préſente aux ſeize, & demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers. *Henriade ch. 4*

J. M. Moreau le jeune. Inv. — *1782* — *J. L. Delignon. Sculp.*

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le héros, revenant d'Angleterre, combat les ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique; elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

VALOIS, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.
A ſes deſtins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent:
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,

D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides:
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir. (*a*)

Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (1) de Joyeuſe oſa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe, & la haire.
Du pied des ſaints autels, arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſein de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier, & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
Vous né du ſang lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des lois, & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout temps l'accompagne.
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris, portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,

Vont dans les champs de l'air enlever les oifeaux,
Dans les bois, fur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches fanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

DEJA plein d'efpérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la furprife augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à fes armes.
Cet orageux torrent, prompt à fe déborder,
Dans fon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay, qui précédait le retour de fon maître,
Voyait déjà les tours du fuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eft foudain furpris;
Il court, il aperçoit dans un défordre extrème
Les foldats de Valois & ceux de Bourbon même:
„ Jufte Ciel, eft-ce ainfi que vous nous attendiez?
„ Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez!
„ Vous fuyez, compagnons! „ Au fon de fa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter fes Romains,
Au feul nom de Henri les Français fe rallient;
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons fous fes yeux.

HENRI dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le fuit, il change les deftins;
La foudre eft dans fes yeux, la mort eft dans fes mains:

Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas ;
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons, & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-temps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux il se dégage :
Honteux de vivre encore il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable.

Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſque-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

HENRI fait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.

TOUS les chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant:

Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préfent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut fe réunir.
On s'affemble, on confulte, on veut fuir ou fe rendre ;
Tous font irréfolus, nul ne veut fe défendre : (b)
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait fuccéder la peur à la témérité !

MAYENNE en frémiffant voit leur troupe éperdue :
Cent deffeins partagaient fon ame iréfolue ;
Quand foudain la Difcorde aborde ce héros,
Fait fiffler fes ferpens, & lui parle en ces mots :

„ DIGNE héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le foin de ta vengeance,
Toi nourri fous mes yeux, & formé fous mes lois,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs efprits font à moi, leurs cœurs font dans mes mains ;
Tu les verras bientôt, fecondant nos deffeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie. „

LA Difcorde auffitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol affuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Préfentent à fes yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ;
Le fruit meurt en naiffant dans fon germe infecté ;

Les

Les épis renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome jadis ſon temple, & l'effroi des mortels ;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois :
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs :
Ses avis ſont ſes lois, ſes décrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante, (*c*)
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante ;
Là, ſon premier apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.

Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu ;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai chrétien déſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

Rome, depuis ce temps puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte & l'adultère ;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ſes tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes ; (*d*)
(2) De l'Egliſe & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre & non l'effroi des rois :
Sous l'orgueil impoſant du triple diadème,
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſurtout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'Egliſe & de Rome. (3)
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, & redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.

Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude & la Séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens, à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:
Le Menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours, (*e*)
De la Vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux;
Avec un ris malin la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe:
,, Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes lois les lois de ſon Egliſe.
Je parlais, & ſoudain les rois humiliés
Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.

Cet heureux temps n'eſt plus. Le ſénat (4) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Egliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur : (5)
C'eſt lui qui le premier, démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le prince & l'Etat retombent dans nos fers. »
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines, (f)
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage :
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour ;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime :

Elle l'en croyait digne, & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie (*g*)
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'UN air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la sorbonne antique ;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par sa voix le faible s'intimide.

ON s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit. (*h*)

Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :
„ L'Eglise fait les rois, les abſout, les châtie ;
„ En nous eſt cette Eglise, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
„ Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre roi.
„ Sermens (6) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne. „
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux. (7)

SOUDAIN elle s'envole, & d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.

„ DE la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de DIEU même en la mienne eſt remis.
Il eſt temps de ſortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur DIEU que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée, (8)
Du miniſtère ſaint par DIEU même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je ? où ſont ces temps, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères ?

C'était vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras ;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore. »

Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard (9) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix, qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe ;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la religion ;
Il connaît ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit ;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance, & de joie ;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.

Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La Diſcorde (10) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour leur roi leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſque ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés:
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (11)
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher ſa balance;
Son temple était ſans tache, & la ſimple Equité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſureté.
Il était dans ce temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,

Qui, des lois de ſon prince & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple & lui :
Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France :
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition ;
Il hait la tyrannie & la rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

DES tyrans de la Ligue une affreuſe cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Buſſy les conduiſait ; ce vil gladiateur, (*i*)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :

„ MERCENAIRES appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui penſez être tuteurs des rois,
Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;
Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
Ce peuple fut long-temps par vous-même abuſé ;
Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute,
Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait & qu'on redoute.
Jugez au nom du peuple, & tenez au ſénat
Non la place du roi, mais celle de l'Etat.

Imitez la ſorbonne, ou craignez ma vengeance. »

Le ſénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces ſénateurs courbés ſous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, Tyrans, ou ſuivez-moi.....
Alors Harlay ſe lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juſte autant qu'intrépide;
Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers. (12)
On voit auprès de lui les chefs de la juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux ſouverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains. (13)

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, (14) Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années;
Tout le ſénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple, en triomphe eſt mené
Dans cet affreux (15) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat;
La ſorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de ſénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables?

Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, (16) Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Manes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

CEPENDANT la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur prince & divisés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

Fin du quatrième Chant.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les aſſiégés ſont vivement preſſés. La Diſcorde excite Jacques Clément à ſortir de Paris pour aſſaſſiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatiſme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux eſprits infernaux. Henri III eſt aſſaſſiné. Sentimens de Henri IV. Il eſt reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur ſein la perte des rebelles;
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

LES Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des docteurs de la loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain ſecours;
La victoire à grands pas s'approchait ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuiſſans ſe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privait les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France, errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée;



Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux fur un char de victoire; Henriade ch. 5

J. M. Moreau le J.e inv. 1782 Patas Sculp.

Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Semble pour quelque temps changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous ;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout temps produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entre eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires ;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues :
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-temps leur ſecte en Eſpagne établie ;

Et de l'obſcurité des plus humbles emplois
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, & bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France;
Protégé par les rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.

Clement (1) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière:

›› Dieu qui venges l'Egliſe & punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre & bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort & la miſère;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
Viens, des cieux enflammés abaiſſe la hauteur;
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
Viens, deſcends, arme-toi; que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée;
Que les chefs, les ſoldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents;

Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques. »

LA Diſcorde attentive, en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers. (a)
Elle amène à l'inſtant, de ces royaumes ſombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatiſme eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire;
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.

C'EST lui qui dans Raba, ſur les bodrs de l'Arnon, (2)
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain;
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps :
A l'affreux Teutatès (3) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.
Du haut du Capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens :
Mais lorſqu'au fils de DIEU Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte (4) turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante.

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux, (b)
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait dans ſes déguiſemens
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle:
L'audace, & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, & le roi de ſon maître;
Et qui, toujours puiſſant même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête;
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le Sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La Superſtition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre; & d'une voix majeſtueuſe & fière:
„ Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans?

Au

Au Dieu que ſert la ligue il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.

„ Si Judith autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris ;
Si craignant pour les ſiens elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée......
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe :
Le meurtre eſt juſte alors, & le ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés
Te pouvaient !... mais les temps ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le DIEU qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chute.
Toi, de ce DIEU jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains. „

Le fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haine avait trempée ;

Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

TROP aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

COMBIEN le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paisible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses (5) sacriléges vœux au ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère ;
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis, instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.

Le fanatique aveugle, & le chrétien ſincère (*c*)
Ont porté trop ſouvent le même caractère :
Ils ont même courage, ils ont mêmes déſirs :
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs :
Du vrai zèle & du faux vains juges que nous ſommes !
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.

MAYENNE, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice :
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

TANDIS que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même temps le ſacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis (6) l'audace curieuſe
Chercha de ſes ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-temps cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

DANS l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau :

C'eſt là que des deux rois on plaça les images, (*d*)
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'autel
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image;
Et penſent (7) que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'HEBREU (8) joint cependant la prière au blaſphème:
Il invoque l'abyme, & les cieux, & DIEU même,
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

TEL fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel:
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;

Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (9)
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel attendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
Pouſſent un jour affreux, qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

CES tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
DIEU du haut de ſon trône avait compté ſes jours;
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours;
La mort impatiente attendait ſa victime;
Et pour perdre Valois DIEU permettait un crime.

CLEMENT au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi;
Il dit que dans ces lieux amené par DIEU même,
Il y vient rétablir les droits du diadème,
Et révéler au roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-temps;

On craint ſous cet habit un funeſte myſtère :
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère ;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité ;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.

LA garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du ſouverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux :
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups ;
Et le Menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

» SOUFFREZ, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au DIEU puiſſant qui fait régner les rois ;
Permettez, avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier, (10) le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlai, (11) le grand Harlai, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidelle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
DIEU qui, bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon prince, & vous rends cette lettre
Qu'à mes fidelles mains Harlai vient de remettre. »

VALOIS reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les cieux d'un ſi prompt changement :

„ Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice
Récompenſer ton zèle, & payer ton ſervice ? „
En lui diſant ces mots il lui tendait les bras :
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin.
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à DIEU la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

AVEUGLEMENT terrible ! affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon !

DEJA Valois touchait à ſon heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune paſſée.

PARMI ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.

HENRI ne ſe ſouvint que de ſon amitié :
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié ;
Ce héros vertueux ſe cachait à lui-même
Que la mort de ſon roi lui donne un diadème.

VALOIS tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes :
„ Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi ;
Je meurs, & je vous laiſſe, au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû ;
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu :
Mais ſongez que la foudre en tout temps l'environne ;
Craignez en y montant ce DIEU qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puiſſant génie
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups,
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juſte Ciel ! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !.... „ A ces mots l'impitoyable mort
Vient (12) fondre ſur ſa tête, & termine ſon ſort.

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les temples ſont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (*e*)
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire, & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puiſſant qu'eux ?

Deja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le reſte, enflammé d'une ardeur plus fidelle,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-temps la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître ;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour diſputer que formés pour la guerre,
Fidelles à leur Dieu, fidelles à leurs lois,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

» Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage ;

Les pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains. »
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.

Fin du cinquième Chant.



Il monte: il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lys les enſeignes flottantes. *Henriade ch. 6.*

J. M. Moreau le J.e inv. 1782. *H. Guttemberg Sculp.*

CHANT VI. (1)

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville: l'aſſemblée des états ſe ſépare: ceux qui la compoſaient vont combattre ſur les remparts: deſcription de ce combat. Apparition de St Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits;
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes lois:
Les états aſſemblés, organes de la France,
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance:
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

LA ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces états ordonner l'aſſemblée,
Et croit avoir acquis, par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un maître, & de changer l'Etat.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;

Qu'injuftement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il foit, le Français veut un maître.

Bientot à ce confeil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obftinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambaffadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient infulter aux manes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces feigneurs,
De nos antiques pairs auguftes fucceffeurs,
Qui près des rois affis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos parlemens les fages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire;
Le louvre eft étonné de fa pompe étrangère.
Là le légat de Rome eft d'un fiége honoré;
Près de lui pour Mayenne un dais eft préparé.
Sous ce dais on lifait ces mots épouvantables:
,, Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
,, Ofent tout entreprendre & ne rien épargner,
,, Que la mort de Valois vous apprenne à régner. ,,

On s'affemble, & déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome efclave ambitieux,
S'adreffe au légat feul, & devant lui déclare
Qu'il eft temps que les lis rampent fous la tiare;

Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument (2) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait veut vendre ſa patrie.

Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (3) ſe lève, & demande audience;
La rigide vertu feſait ſon éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, (*a*)
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe:
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,

On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

„ VOUS destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois ; & ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. „

COMME il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
„ Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ;
La France a des Bourbons, & DIEU vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le ciel a changé :
Périsse avec Valois votre juste colère ;
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, & la clameur publique ;
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :

Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui le fer à la main...... Malheureux, arrêtez :
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de faint Louis, parjure à fes fermens,
Vient-il de nos autels brifer les fondemens ?
Aux pieds de ces autels il demande à s'inftruire ;
Il aime, il fuit les lois dont vous bravez l'empire.
Il fait dans toute fecte honorer les vertus,
Refpecter votre culte, & même vos abus.
Il laiffe au DIEU vivant, qui voit ce que nous fommes,
Le foin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un père il vient vous gouverner ;
Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout eft libre avec lui ; lui feul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
Infidelles pafteurs, indignes citoyens !
Que vous reffemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient fans murmurer fous un maître idolâtre,
Expiraient fans fe plaindre, & fur les échafauds,
Sanglans, percés de coups, béniffaient leurs bourreaux !
Eux feuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs rois, vous maffacrez les vôtres :
Et DIEU, que vous peignez implacable & jaloux,
S'il aime à fe venger, barbares, c'eft de vous. »

A ce hardi difcours aucun n'ofait répondre ;
Par des traits trop puiffans ils fe fentaient confondre ;
Ils repouffaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.

Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées ;
Quand ſoudain mille voix, juſqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'etait du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos, & de ſang affamée,
Feſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ;
Ses mains ne chargeaient point les rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure, & des temps, & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues ;
Etaient de longs hameaux de rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (4) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé (*b*)
Vole avec la priſon qui le tient renfermé :
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.

Avec plus d'art encore, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre (*c*)
Comme un fléau du ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.

Ils defcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de fang rendait inacceffible.
C'eft là que le danger ranime leurs efforts ;
Ils comblent les foffés de fafcines, de morts ;
Sur ces morts entaffés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité fur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer fanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà, de fes mains triomphantes,
Arboré de fes lis les enfeignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils femblaient refpecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inftant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ferrés preffent de toutes parts
Ce roi dont ils n'ofaient foutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Difcorde cruelle
Se baigne dans le fang que l'on verfe pour elle.
Le foldat à fon gré fur ce funefte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus fûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche filence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats fuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi fes ennemis chacun s'ouvre un paffage.
On faifit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de fang, théâtre de la mort.
Dans fes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.

Les affiégeans furpris font par-tout renverfés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraffés;
Pareils à l'Océan pouffé par les orages,
Qui couvre à chaque inftant, & qui fuit fes rivages.
Jamais le roi, jamais fon illuftre rival,
N'avaient été fi grands qu'en cet affaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du fang & du carnage,
Maître de fon efprit, maître de fon courage,
Difpofe, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Effex à cet affaut conduite,
Marchait fous nos drapeaux pour la première fois,
Et femblait s'étonner de fervir fous nos rois.
Ils viennent foutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Effex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout fanglans font en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur affemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enfemble.

Ange qui conduifiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Effex, & fon rival,
Affiégeans, affiégés, font un carnage égal.

Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage ;
Les ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus ;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes conſternées ;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux
Soutiennent quelque temps ſon choc impétueux ;
Mais bientôt renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :

Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.

COMME il parlait ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles;
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur:
„ Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête...... „ A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaiſe & qui gronde:
„ O fatal habitant de l'inviſible monde! (*d*)
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur? „

ALORS il entendit ces mots pleins de douceur:
„ Je ſuis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
DIEU ſur ton trône un jour te conduira lui-même:
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.

C'eſt DIEU qui t'en inſtruit, & c'eſt DIEU qui m'envoie. »
Le héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

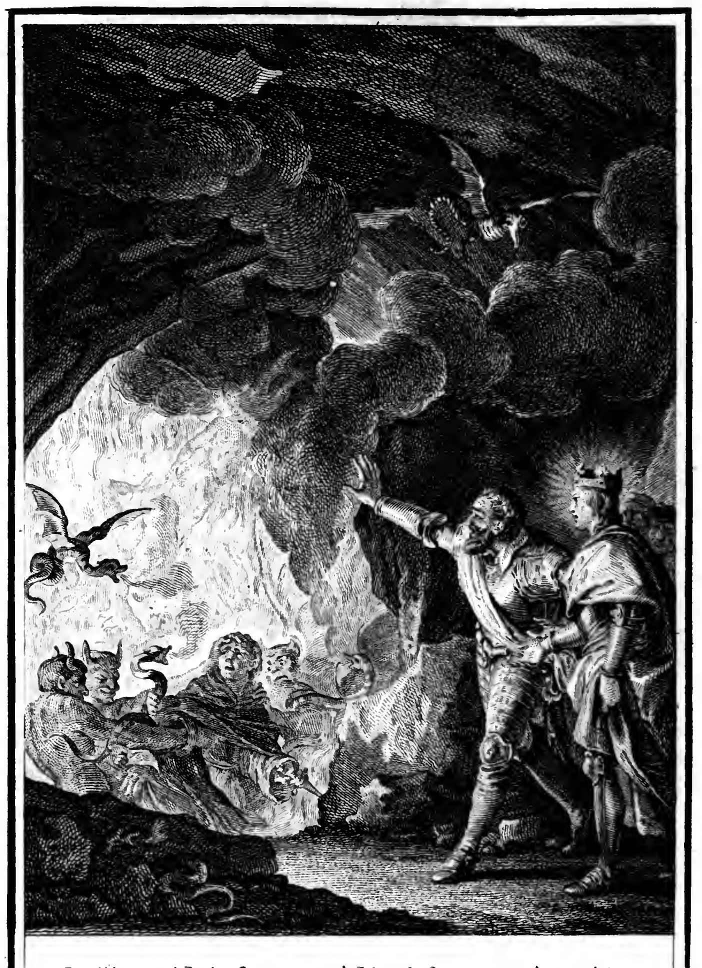
DU faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, chefs, citoyens, ſoldats,
Font pleuvoir ſur le roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille:
Français, s'écria-t-il, & toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?

ALORS, ainſi que l'aſtre auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne aſſis, dicta ſes juſtes lois.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,

I 4

Qu'une prifon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent fi fouvent, du faîte du pouvoir,
Ces miniftres, ces grands, qui tonnent fur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppreffeurs, opprimés, fiers, humbles, tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident, où fe forment les ombres,
La nuit vint fur Paris porter fes voïles fombres,
Et cacher aux mortels, en ce fanglant féjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Fin du ſixième Chant.



Loüis guidoit ses pas: ciel! qu'est-ce que je voi?
L'Assassin de Valois! ce monstre devant moi; *Henriade Ch. 7e*

Moreau inv. *Helman Sculp. 1782*

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis transſporte Henri IV en eſprit au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des deſtins, ſa poſtérité, & les grands-hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie, (*a*)
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfeſans,
De la terre à jamais aimables habitans ;
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence,
L'un eſt le doux Sommeil, & l'autre eſt l'Eſpérance :
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus, ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos déſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs :
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui ;
Elle eſt inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.

Les vents à fon afpect s'arrêtent en filence ;
Les fonges fortunés, enfans de l'Efpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant fon diadème,
Sur le front du vainqueur il le pofa lui-même :
„ Règne, dit-il, triomphe, & fois en tout mon fils ;
Tout l'efpoir de ma race en toi feul eft remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te fuffire ;
Des préfens de Louis le moindre eft fon empire.
C'eft peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne font qu'un bien ftérile,
Des humaines vertus récompenfe fragile ;
Un dangereux éclat qui paffe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenfer bien moins que pour t'inftruire.
Viens, obéis, fuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au fein de Dieu même, & remplis tes deftins. „

L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traverfent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre & divifer les airs ;
Et telle s'éleva cette nue embrafée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elifée,
Dans un célefte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenfes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diftances,

Luit cet aſtre du jour, par DIEU même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumière :
Il donne en ſe montrant la vie à la matière ;
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons, & les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces aſtres, aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe (1) & s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, & que DIEU ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre & des mondes ſans fin.
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin.

PAR-DELA tous ces cieux le DIEU des cieux réſide.
C'eſt-là que le héros ſuit ſon céleſte guide ;
C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps & peuplent l'univers :
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.

UN juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits inſenſés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.

LA Mort auprès de lui, fille affreuſe du Temps,
De ce triſte univers conduit les habitans.

Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les difciples profanes,
Des antiques Perfans les fecrets fucceffeurs,
De Zoroaftre (2) encore aveugles fectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'affiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables fujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de DIEU cherche en vain fon prophète.
Le Bonze, avec des yeux fombres & pénitens,
Y vient vanter en vain fes vœux & fes tourmens. (*b*)

ECLAIRÉS à l'inftant, ces morts dans le filence
Attendent en tremblant l'éternelle fentence.
DIEU qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abfout.
Henri n'approcha point vers le trône invifible
D'où part à chaque inftant ce jugement terrible,
Où DIEU prononce à tous fes arrêts éternels,
Qu'ofent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

QUELLE eft, difait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle eft de DIEU fur eux la juftice fuprême?
Ce DIEU les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça fi loin d'eux?
Pourrait-il les juger tel qu'un injufte maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
Non, DIEU nous a créés, DIEU nous veut fauver tous:
Par-tout il nous inftruit, par-tout il parle à nous;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, & feule toujours pure.

Sur cette loi, ſans doute, il juge les païens;
Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été chrétiens.

Tandis que du héros la raiſon confondue
Portait ſur ce myſtère une indiſcrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels ſe tut pour l'écouter;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre;
Dieu *t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.*
Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire:
Mortel, ouvre les yeux quand ſon ſoleil t'éclaire.

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfeſans.
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuſe Mort & la Confuſion
Y ſemblent établir leur domination.
„Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! & quels feux effroyables!
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas!„

„ O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creufé par la Juftice, habité par le Crime.
Suivez-moi, les chemins en font toujours ouverts. „
Ils marchent auffitôt aux portes des enfers. (3)

LA gît la fombre Envie, à l'œil timide & louche, (*c*)
Verfant fur des lauriers les poifons de fa bouche :
Le jour bleffe fes yeux, dans l'ombre étincelans :
Trifte amante des morts, elle hait les vivans :
Elle aperçoit Henri, fe détourne & foupire.
Auprès d'elle eft l'Orgueil, qui fe plaît & s'admire ;
La Faibleffe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime & détruit les vertus ;
L'Ambition fanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'efclaves entourée ;
La tendre Hypocrifie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel eft dans fes yeux, l'enfer eft dans fon cœur ;)
Le faux Zèle étalant fes barbares maximes ;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

DES mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'afpect de Henri paraiffent confternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de fon ame, à la vertu nourrie :
Quel mortel, difaient-ils, par ce jufte conduit,
Vient nous perfécuter dans l'éternelle nuit ?

LE héros, au milieu de ces efprits immondes,
S'avançait à pas lents fous ces voûtes profondes.
Louis guidait fes pas : „ Ciel ! qu'eft-ce que je voi ?
L'affaffin de Valois ! ce monftre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le confeil des Seize arma fa main perfide :

Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la Ligue l'invoque & que Rome le loue, (4)
Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue. »

» Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase;
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans. »

Henri voit près des rois leurs insolens ministres :
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des lois avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, (*d*)
Qui, livrés aux plaisirs & couchés sur les fleurs,

Sans fiel & sans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours, filés par la molleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfeſans, vous, amis des vertus,
Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
„ Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs
La race des humains ſoit en foule engloutie, (5)
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour ;
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mère,
Où ſi ce DIEU du moins, ce grand DIEU ſi ſévère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir ! „

„ NE crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte DIEU, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes ;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans :
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. „ (6)

IL dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

Ce

Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.

AMOUR, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils déſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent;
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là ſont les vrais héros, là vivent les vrais ſages;
Là ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux ſur l'empire des lis.

LES plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louis (7) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des lois.
Ce roi qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe (8) eſt à ſes pieds, ce miniſtre fidelle
Qui ſeul aima la France & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.

O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire :
De ſes aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, ſous un autre Louis.

Plus loin ſont ces guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie ;
La Trimouille, (9) Cliſſon, Montmorency, de Foix ; (10)
Gueſclin, (11) le deſtructeur & le vengeur des rois ;
Le vertueux Bayard ; (12) & vous, brave Amazone, (13)
La honte des Anglais & le ſoutien du trône. (*e*)

„ Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux ;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité ;
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ? „
Comme il diſait ces mots d'une voix gémiſſante,
Le palais des deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le Temps, d'une aile prompte & d'un vol inſenſible,
Fuit & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos déſirs,
Et nos chagrins cruels & nos faibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonnière :

Sous un joug inconnu, que rien ne peut brifer,
DIEU fait l'affujettir fans la tyrannifer;
A fes fuprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que fa chaîne à fes yeux pour jamais eft cachée;
Qu'en obéiffant même elle agit par fon choix,
Et fouvent aux deftins penfe donner des lois.

,, MON cher fils, dit Louis, c'eft de là que la grâce
Fait fentir aux humains fa faveur efficace :
C'eft de ces lieux facrés qu'un jour fon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embrafer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni cônnaître
Ces momens précieux dont DIEU feul eft le maître.
Mais qu'ils font encor loin ces temps, ces heureux temps
Où DIEU doit te compter au rang de fes enfans!
Que tu dois éprouver de faibleffes honteufes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeufes!
Retranches, ô mon DIEU, des jours de ce grand roi
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi. ,,

MAIS dans ces vaftes lieux quelle foule s'empreffe!
Elle entre à tout moment & s'écoule fans ceffe.
,, Vous voyez, dit Louis, dans ce facré féjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des fiècles à venir ces vivantes images
Raffemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais font préfens.
Le Deftin marque ici l'inftant de leur naiffance,
L'abaiffement des uns, des autres la puiffance,
Les divers changemens attachés à leur fort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

„ Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils ;
Il ſoutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père. „

Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux, auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats ;
Il les prend pour des rois.... „ Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.

„ Richelieu, Mazarin, miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un (14) fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
Des princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins, (15)
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;

Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (16)
En le rendant heureux tu fauras t'en venger;
Semblable à ce héros, confident de DIEU même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blafphème.

„ CIEL! quel pompeux amas d'efclaves à genoux
Eft aux pieds de ce roi, (17) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels refpects! jamais roi dans la France
N'accoutuma fon peuple à tant d'obéiffance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverfes,
Trop fier dans fes fuccès, mais ferme en fes traverfes;
De vingt peuples ligués bravant feul tout l'effort,
Admirable en fa vie, & plus grand dans fa mort.

„ SIECLE heureux de Louis, fiècle que la nature
De fes plus beaux préfens doit combler fans mefure,
C'eft toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter fes regards;
Les Mufes à jamais y fixent leur empire;
La toile eft animée, & le marbre refpire.
Quels fages (18) raffemblés dans ces auguftes lieux,
Mefurent l'univers & lifent dans les cieux;
Et dans la nuit obfcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'Erreur préfomptueufe à leur afpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiffante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes fons fouverains de l'oreille & du cœur.

Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (19) paraître,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat (20) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du guerrier, & les vertus du ſage.
Vauban (21) ſur un rempart, un compas à la main, (*f*)
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (22) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

„ REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars, (23)
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars ;
Arbitre de la paix, que la victoire amène,
Digne appui de ſon roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune prince (24) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.

„ O mon fils ! des Français vous voyez le plus juſte ;
Les cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand DIEU ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon règne eût été trop heureuſe ;

Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !

„UN faible rejeton (25) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond, coupé dans les racines.
Les enfans de Louis, deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleuri, veille ſur ſon enfance ; (g)
Conduis ſes premiers pas ; cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout ſouverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connaître :
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître ;
Qu'aimé de ſes ſujets ils ſoient chers à ſes yeux :
Apprends-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté première ;
Perce la triſte nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande, en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix ſans chercher la victoire ;
Sois l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

„PRÈS de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur

Un héros, (26) que de loin pourfuit la calomnie,
Facile, & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaifirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du fein des voluptés.
Par des-refforts nouveaux fa politique habile
Tient l'Europe en fufpens, divifée & tranquille.
Les arts font éclairés par fes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un foldat, d'un citoyen, d'un maître: (h)
Il n'eft pas roi, mon fils, mais il enfeigne à l'être. »

ALORS dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Efpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brifait la tête altière.
» O mon père! quel eft ce fpectacle nouveau? »
» Tout change, dit Louis, & tout a fon tombeau.
Adorons du Très-Haut la fageffe cachée.
Du puiffant Charles-Quint la race eft retranchée.
L'Efpagne à nos genoux vient demander des rois:
C'eft un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe..... » A cet objet Henri demeure en proie
A la douce furprife, aux tranfports de fa joie.
» Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du fein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux eft dangereux peut-être.

» O Rois nés de mon fang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Efpagne, à jamais puiffiez-vous être unis!
Jufqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (27)
Allumer les flambeaux des difcordes publiques? »

IL dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblàge vain de mille objets confus :
Du temple du destin les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'AURORE cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect & la crainte ;
DIEU remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Fin du septième Chant.

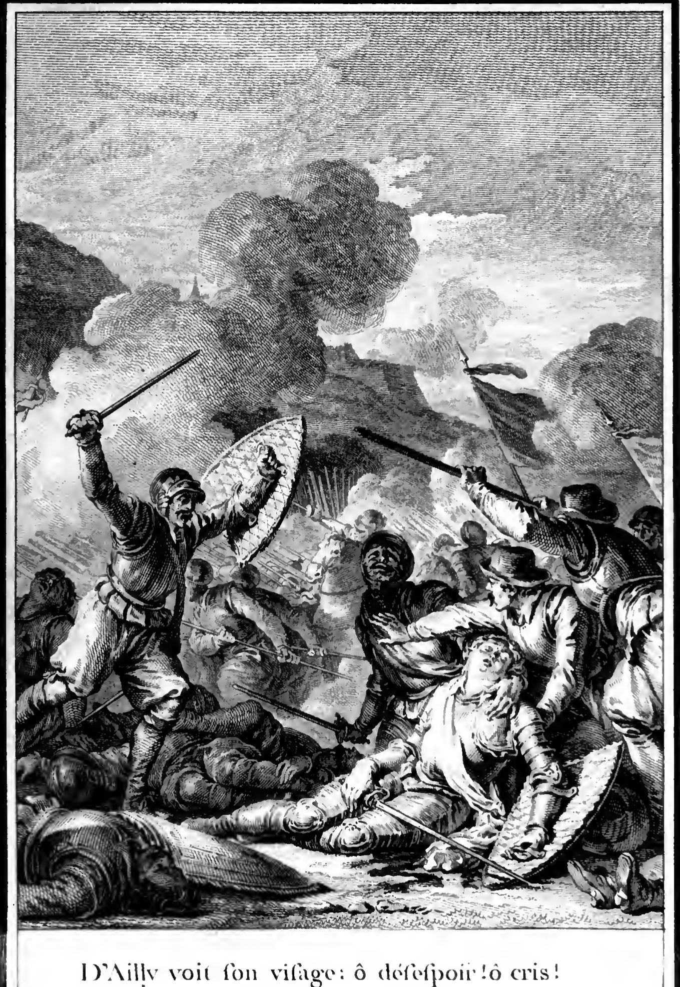
CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Efpagne au fecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eft défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confufe affemblée (*a*)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au feul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'ofant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

CE (1) lieutenant fans chef, ce roi fans diadème,
Toujours dans fon parti garde un pouvoir fuprème.
Un peuple obéiffant, dont il fe dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel efpoir, au confeil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de fa querelle;
Les Lorrains, (2) les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconftant Joyeufe, (3) & Saint-Paul, & Briffac:
Ils viennent; la fierté, la vengeance, la rage,
Le défefpoir, l'orgueil, font peints fur leur vifage.



D'Ailly voit ſon viſage: ô déſeſpoir! ô cris!

Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'étoit ſon fils. *Henriade ch. 8.*

J. M. Moreau le J.ne inv. 1782. *J. B. Simonet Sculp.*

Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger;
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles:
„ Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, & différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France. „
Il dit: Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a conſacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont, (4) ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;

Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie :
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs rois :
Le fils, courtiſan lâche & guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.

PHILIPPE l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire au ſecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Reporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace !
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat ! (*b*)

PRÈS des bords de (5) l'Iton & des rives de l'Eure
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature : (*c*)
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La déſolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent ;

Et leurs triftes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiffans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputéz point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eft pour donner la paix :
Peuples, fa main fur vous répandra fes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui font chers, il court dans tous les rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents,
Qui fier de fon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & refpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de fa gloire, & ceints de fes lauriers.
D'Aumont, (6) qui fous cinq rois avait porté les armes ; (*d*)
Biron, (7) dont le feul nom répandait les alarmes ;
Et fon fils, (8) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux ; (9)
Sully, (10) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue détefte, & que la Ligue eftime ;
Turenne, (11) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiffance & le nom ;
Puiffance malheureufe, & trop mal confervée,
Et par Armand (*e*) détruite auffitôt qu'élevée. (12)

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant fa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de fa tige étrangère.
Son cafque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,

Dons chers & précieux, dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine & le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille, (13) & Clermont & Feuquières;
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières; (14)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

MAYENNE en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe:
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'EGMONT auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;

Tel paraissait Egmont ; une noble fureur
Eclate dans ses yeux & brûle dans son cœur :
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

VERS les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
„ Vous êtes nés Français, & je suis votre roi, (15)
Voilà nos ennemis, marchez, & suivez-moi ;
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

SUR les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (16) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.

On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère:
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
Le grand Mornay (17) le suit, toujours calme & serein;
Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie; (*f*)
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.

On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:

Mais

Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans :
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans, (*g*)
Qui, dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe, en accuſant le ciel,
En déteſtant la Ligue & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grâce & ſi cher à ſes yeux.

Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts, & les mourans ;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,

Tous deux fur l'herbe unie, & de fang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courfe affurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils fe frappent foudain.
La terre en retentit, leurs lances font rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent fur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliffent ;
La foudre en eft formée, & les mortels frémiffent.
Mais loin de leurs courfiers, par un fubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Difcorde accourut ; le démon de la guerre,
La mort pâle & fanglante, étaient à fes côtés :
Malheureux, fufpendez vos coups précipités !
Mais un deftin funefte enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paffage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiffent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuiraffe étincelle ;
Leur fang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur cafque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repouffe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réfiftance,
Refpectait fon rival, admirait fa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à fes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux font pour jamais fermés à la lumière ;
Son cafque auprès de lui roule fur la pouffière.
D'Ailly voit fon vifage ; ô défefpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraffe, hélas ! c'était fon fils.

Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arréte, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.

LA, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix feſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue:
Eſt-ce toi, cher amant?... Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

PERE, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires;
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

MAIS qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel héros ou quel dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron ; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
„ Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome, & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu ;
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu. „

AUSSITOT ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabère expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
Neſle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la pouſſière ;
Percé de coups lui-même il eſt près de périr.....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (*h*)

LE généreux Bourbon ſut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.

Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant & ſon vol plus rapide.

BIRON, (18) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie ;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidelle.

UN bruit affreux s'entend : la Diſcorde cruelle,
Aux vertus du héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité ;
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros, ſur lui ſeul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels qu'au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent :
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent :

Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il eſt comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage?

O vous, Mânes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon eſprit & parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux. (*i*)

LONG-TEMPS cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
„ Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire. „
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air;
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe & combattent pour lui,
Que la nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.

Le roi qu'il a bleſſé voit ſon péril ſans trouble; (19)
Ainſi que le danger ſon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent;
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords. (*k*)

Espagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.

Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter:
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

MAYENNE en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune, & les cieux.
„ Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne. „
„ Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage. „
D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

MAYENNE cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

HENRI victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés. (*l*)
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent:
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;

Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter ſa gloire.

Ses ſoldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant, conduits en ſa préſence,
Attendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
„ Soyez libres, dit-il; vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi:
Choiſiſſez. „ A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déjà du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.

Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang;
C'eſt un Dieu bienfeſant, qui laiſſant ſon tonnerre, (*m*)
Enchaîne la tempête & conſole la terre.

Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagère,
Qui s'accroit dans ſa courſe, & d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre & remplit l'univers;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité;
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté:
Le Nord à cette voix treſſaillit d'alégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte, & de triſteſſe.

O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
O Citoyens trompés! & vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits;
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer;
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer:

Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle :
Mais malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche & glaçait tous les cœurs.

LA Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage :
„ Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême :
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui. „
Elle dit ; & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Defcription du temple de l'Amour : la Difcorde implore fon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros eft retenu quelque temps auprès de M[me] d'Eftrées, fi célèbre fous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à fon amour, & le roi retourne à fon armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Afie,
S'élève un vieux palais (1) refpecté par les temps :
La nature en pofa les premiers fondemens ;
Et l'art, ornant depuis fa fimple architecture,
Par fes travaux hardis furpaffa la nature.
Là, tous les champs voifins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais reffenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone & les préfens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner fes moiffons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des faifons. (*a*)
L'homme y femble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De fa main bienfefante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & fereins,
Les douceurs, les plaifirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la feule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie infpire les langueurs ;

Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux & les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!

Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.

Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'EST-LA, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre, (b)
Donne, avec un ſouris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

LA Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage;
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflammés:
„ Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écraſe mes ſerpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.

Encore une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abattu:
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre après tant de guerriers:
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien:
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien. »

Ainsi parlait ce monstre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;
Et précédé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des Zéphyrs.

Dans sa course d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, & les champs où fut Troie. (*c*)

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe, (*d*)
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe, (2)
Aſile encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure :
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure :
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (3) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les Plaiſirs & les Grâces
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi près d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine ;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne ;
Il agite les airs que lui-même a calmés ;
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.

D'un

D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, & les éclairs.
Déjà les Aquilons, à ſes ordres fidelles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour:
La Nature en gémit & reconnaît l'Amour.

DANS les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide:
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le roi, dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres:
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagère
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.

DEPUIS peu la Fortune, en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon père,
Qui, fidelle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée (4) était ſon nom; la main de la nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure:
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (*e*)
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître, (5)

Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.

Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable:
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux:
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre:
Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
„ On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. „
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un déſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du monarque il conduiſit ſes pas. (*f*)
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature:
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la beauté;

Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les déſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage:
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage;
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter,
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir:
Tout y paraît changé; tous les cœurs y ſoupirent;
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent:
Tout y parle d'amour: les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.

Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand, qu'eût pu faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;

Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros, & l'Amour.

Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée. (g)

Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire :
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence ;
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;
Il alla dans Ivry : là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornai ; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,

Ainſi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornai ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire:
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours:
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours:
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule, au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornai, conduit par la Sageſſe,
Part, & vole en ces lieux où la douce Molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens, & rempliſſaient ſes jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A côté de Mornai la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornai mépriſait ſa colère & ſes charmes;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.

Il attend qu'en ſecret le roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſile du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des amans;
Ils ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce héros;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée;
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare alégreſſe;
Sa fière activité ménage ces inſtans:
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens:
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornai paraître: il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignaient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence;

Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés,
Se font entendre au prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin :
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le ſoin. (*h*)
„ Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère :
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince eſt digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi :
Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons : bravons l'Amour dans les bras de la Gloire ;
Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
Dans le ſang eſpagnol effaçons mon erreur. „

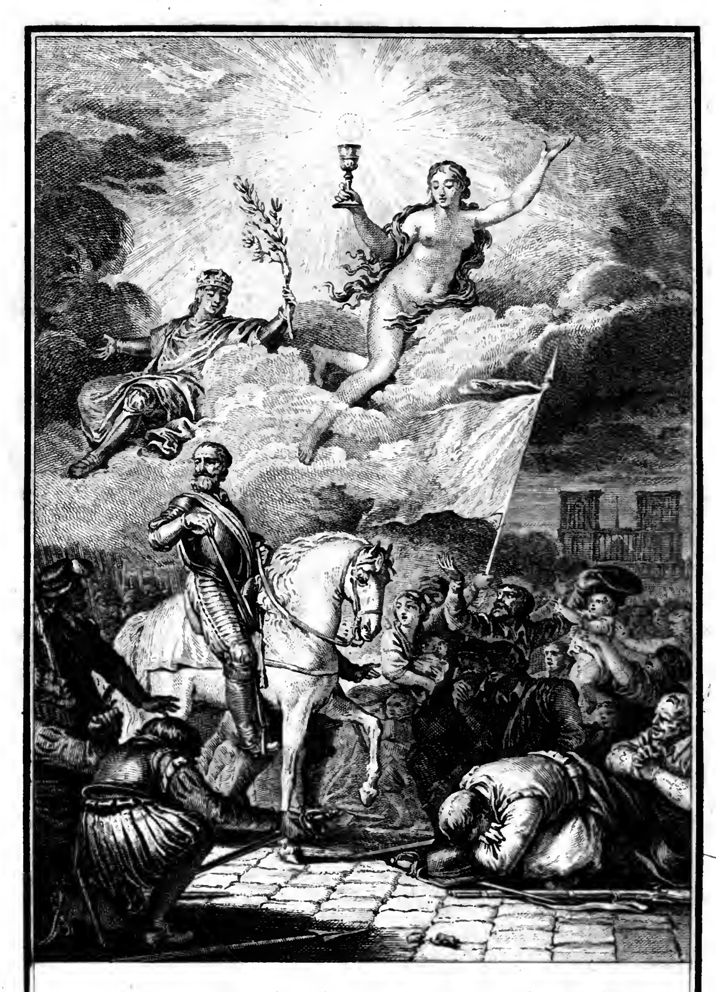
A ces mots généreux Mornai connut ſon maître.
„ C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entière auguſte défenſeur ;
Vous, vainqueur de vous-même & roi de votre cœur :
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre :
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre. „

Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ſes adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſait encore.
Entraîné par Mornai, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.

Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie :
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs ;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras ; & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain ;
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle :
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornai, toujours ſévère & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin ;
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

Fin du neuvième Chant.



Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix.

Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois *Henriade Ch. 10*

J. M. Moreau le J.e inv. 1782 *A. Romanet Sculp.*

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à ſon armée: il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiège. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe, (*a*)
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait: Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards:
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts;
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, apaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide:

„ Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher ;
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles :
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts. „

Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte ; & dans leurs yeux confus
Il lût en frémiſſant leur crainte & leur refus.
„ Hé bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir. „

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : „ Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez. „

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage ;

Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
„ Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi. „
Le héros à ces mots lui donne son épée.
„ Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
(Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux:)
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous. „

Il dit; le roi l'embrasse; & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage;
Ses flancs noirs & brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,

Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un DIEU vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la Mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.

A l'aſpect de ce glaive, interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux, en ſon temple apportée,
A ſes yeux éblouis l'Arche fut préſentée.

PARIS, le roi, l'armée, & l'enfer, & les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil, qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée ; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.

,, O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Defcends, juge fa caufe, & combats avec moi ;
Le courage n'eft rien fans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même & tout de ta juftice. ,,

D'Aumale répondit : ,,J'attends tout de mon bras ;
C'eft de nous que dépend le deftin des combats :
En vain l'homme timide implore un Dieu fuprême ;
Tranquille au haut du ciel il me laiffe à moi-même :
Le parti le plus jufte eft celui du vainqueur ;
Et le Dieu de la guerre eft la feule valeur. ,,
Il dit ; & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de fon rival la modefte affurance.

Mais la trompette fonne : ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreffe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la foupleffe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés, & parés à l'inftant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux fe précipite,
L'autre d'un pas léger fe détourne & l'évite ;
Tantôt plus rapprochés ils femblent fe faifir.
Leur péril renaiffant donne un affreux plaifir ;
On fe plaît à les voir s'obferver & fe craindre,
Avancer, s'arrêter, fe mefurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du foleil la lumière éclatante
Brifer fes traits de feu dans l'onde tranfparente,
Et fe rompant encor par des chemins divers,
De ce criftal mouvant repaffer dans les airs

Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit & moins impétueux:
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur:
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, aperçoit ſa faibleſſe;
Il ſe ranime alors; il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang;
Il tombe; & de l'enfer tous les monſtres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
„ De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé;
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé. „
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris, (1)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,

Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front fouillé de fang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale fes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs fanglots & retiennent leur plainte ;
Tout fe tait & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce filence augmente la terreur.

Les cris des affiégeans jufqu'au ciel s'élevèrent ;
Les chefs & les foldats près du roi s'affemblèrent :
Ils demandent l'affaut ; mais l'augufte Louis, (*b*)
Protecteur des Français, protecteur de fon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainfi des élémens le moteur invifible
Contient les aquilons fufpendus dans les airs,
Et pofe la barrière où fe brifent les mers :
Il fonde les cités, les difperfe en ruines ;
Et les cœurs des mortels font dans fes mains divines.

Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il fentit qu'il aimait fon ingrate patrie ;
Il voulut la fauver de fa propre furie.
Haï de fes fujets, prompt à les épargner,
Eux feuls voulaient fe perdre, il les voulut gagner.
Heureux fi fa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace !
Pouvant les emporter, il les fait inveftir ;
Il laiffe à leurs fureurs le temps du repentir.

Il (2) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence:
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait céder, (c)
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout haſarder.

LES mutins qu'épargnait cette main vengereſſe
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.

MAIS lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive
Ceſſèrent d'apporter dans ce vaſte ſéjour
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante & la voix affaiblie
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins, & ces fêtes,
Où de myrte & de roſe ils couronnaient leurs têtes;
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.

On

On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.

Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des Morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
Ce déteſtable mets (3) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (4)
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.

Hélas ! ces vains appâts, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles :
Par les prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouraient à leurs pieds ;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'UN ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourriſſaient dans leur ſein,
Plus cruels que la Mort, & la Guerre & la Faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
Les autres des rochers & des monts helvétiques ;
Barbares, (5) dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes ;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts ;
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors ;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère ;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice, & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

UNE femme, (grand DIEU, faut-il à la mémoire (6)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire !)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliment arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle :

Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, ſa voix, ſa miſère, & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité :
„ Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſère ;
Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. „

En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !

Près d'un corps tout ſanglant, à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégouttante.
„ Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :
Que la mère & le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous !
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous. „

CE diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés :
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte ;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel & demandait la mort.

JUSQU'AUX tentes du roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs :
„ O DIEU ! s'écria-t-il, DIEU, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains :
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands
A la néceſſité, l'excuſe des tyrans ;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſère ;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père :

Je le ſuis ; c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans :
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſé-je en le ſauvant perdre mon diadème ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis ;
Et ſi trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :
„ Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
„ Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux. „

Il dit ; (7) & dans l'inſtant il veut que ſon armée
Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides, & tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes ſombres
Les Mages à leur gré feſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers & les Manes errans.

Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,

Secondant de Henri la généreufe envie,
Au bout d'un fer fanglant leur apporter la vie.
„ Sont-ce-là, difaient-ils, ces monftres fi cruels?
Eft-ce-là ce tyran fi terrible aux mortels,
Cet ennemi de DIEU qu'on peint fi plein de rage?
Hélas! du DIEU vivant c'eft la brillante image;
C'eft un roi bienfefant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre fous fes lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenfe.
Puiffe tout notre fang cimenter fa puiffance!
Trop dignes du trépas dont il nous a fauvés,
Confacrons-lui ces jours qu'il nous a confervés. „

DE leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'affurer fur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains difcours,
Qui quelquefois s'élève, & retombe toujours?

CES prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui confumaient la France,
Vont fe montrer en pompe à ce peuple abattu.
„ Combattans fans courage, & chrétiens fans vertu,
A quel indigne appât vous laiffez-vous féduire?
Ne connaiffez-vous plus les palmes du martyre?
Soldats du DIEU vivant, voulez-vous aujourd'hui
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
Quand DIEU du haut des cieux nous montre la couronne,
Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne:
Dans fa coupable fecte il veut nous réunir:
De fes propres bienfaits fongeons à le punir.
Sauvons nos temples faints de fon culte hérétique. „
C'eft ainfi qu'ils parlaient; & leur voix fanatique,

Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri feſait taire la voix;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie. (*d*)

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes;
Et la douce Eſpérance, & l'Amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
DIEU mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins, (*e*)
A qui de l'univers il commet les deſtins.

Il parle; & de la terre ils vont changer la face;
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'Erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.

Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Soline aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans:
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante:
„ Père de l'univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les rois,
Vois le peuple français à ſon prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'Erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître;
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un maître.
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets;
Rends les ſujets au prince, & le prince aux ſujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice. „

L'ETERNEL à fes vœux fe laiffa pénétrer,
Par un mot de fa bouche il daigna l'affurer.
A fa divine voix les aftres s'ébranlèrent;
La Terre en treffaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis fon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreffait pour lui.

SOUDAIN la Vérité, fi long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais fouvent inconnue,
Dans les tentes du roi defcend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle fe montre à fes yeux fatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

HENRI, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin fa lumière immortelle.
Il avoue avec foi que la religion (*f*)
Eft au-deffus de l'homme & confond la raifon.
Il reconnaît l'Eglife, ici-bas combattue,
L'Eglife toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais fous un chef adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des faints, la grandeur de fon DIEU.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiffante,
De fes élus chéris nourriture vivante,
Defcend fur les autels à fes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU fous un pain qui n'eft plus.
Son cœur obéiffant fe foumet, s'abandonne
A ces myftères faints, dont fon efprit s'étonne.

LOUIS dans ce moment qui comble fes fouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,

Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
Il entre (8) au nom du DIEU qui fait régner les rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes ;
Les prêtres sont muets ; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, & son père.

DÈS-LORS on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla : justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et soumettant enfin son cœur & ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

Fin du dixième & dernier Chant.

NOTES

ET

VARIANTES

DE LA HENRIADE.

NOTES DES EDITEURS

DU CHANT PREMIER.

(1) *HENRI III*, roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(2) *Henri III* (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de *Charles IX* ſon frère contre les proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

(3) Le duc d'*Anjou* fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna *Jean de Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne ; & *Henri* n'alla qu'à regret recevoir cette couronne ; mais ayant appris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

(4) C'était eux qu'on appelait les mignons de *Henri III. Saint-Luc*, *Livarot*, *Villequier*, *Duguaſt*, & *Maugiron*, eurent part auſſi & à ſa faveur & à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour *Quélus* une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déjà reproché ſes goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de *Guiſe* qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur *Boucher*, dans ſon livre *De juſtâ Henrici tertii abdicatione*, oſe avancer que la haine de *Henri III* pour le cardinal de *Guiſe* n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe ; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de *Boucher* eſt rempli.

Henri III mêlait avec ſes mignons la religion à la débauche ; il feſait avec eux des retraites, des pèlerinages, & ſe donnait la diſcipline. Il inſtitua la

confrérie de la mort, ſoit pour la mort d'un de ſes mignons, ſoit pour celle de la princeſſe de *Condé* ſa maîtreſſe : les capucins & les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi leſquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des *pénitens blancs*, il n'admit que ſes courtiſans. Il était perſuadé, auſſi-bien que certains théologiens de ſon temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les ſtatuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblèmes de ſes amours, & que le poëte *Deſportes*, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtiſans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la molleſſe & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa cour ; il mettait ſur ſon viſage une pâte préparée & une eſpèce de maſque par deſſus : c'eſt ainſi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever, & ſur ſes habillemens. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure : il était ſi attaché à ces petiteſſes qu'il chaſſa un jour le duc d'*Eſpernon* de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des mignons pour qui *Henri III* eut le plus de faibleſſe : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance. Il avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſait encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du roi ; on le comparait à la princeſſe d'*Eboli*, qui, étant borgne comme lui, était dans le même temps maîtreſſe de *Philippe II*, roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette princeſſe & pour *Maugiron*, qu'un italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis :

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer, lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué en ſervant *Quélus* dans ſa querelle.

Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de *Henri III* autant que *Quélus* & *Maugiron*, & mourut d'une manière auſſi tragique ; il fut aſſaſſiné le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſy, où étaient morts ſes deux amis ; il y mourut le lendemain de trente-quatre bleſſures qu'il avait reçues

la veille. Le duc de *Guise le balafré* fut soupçonné de cet assassinat, parce que *Saint-Maigrin* s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de *Guise*. Les mémoires du temps rapportent que le duc de *Mayenne* fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de *Guise* ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme ; & il n'y a pas d'apparence que le duc de *Mayenne*, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa *Saint-Maigrin*, *Quélus*, & *Maugiron*, après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux ; il ôta de sa main à *Quélus* des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'*Etoile* dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion ; *Maugiron* en blasphémant, *Quélus* en disant à tout moment : Ah ! mon Roi, mon Roi ! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge*. Ils furent enterrés à Saint-Paul ; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français : on y comparait *Maugiron* à *Horatius-Coclès* & à *Annibal*, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de *Henri III*. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de *Quélus*.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit ;

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(Voyez sur *Joyeuse* les notes du troisième chant.)

(5) *Henri IV*, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(6) *Saint-Louis*, neuvième du nom, roi de France, est la tige de la branche des *Bourbons*.

(7) *Henri IV*, roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le pape *Sixte V* dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon ;* le prive, lui & toute la maison de *Condé*, à jamais de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de *Condé* fussent en armes à la tête des protestans, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes ; & *Henri IV* fit afficher dans Rome, à la porte du vatican, que *Sixte-Quint*, soi-disant pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

(8) C'était *Henri*, prince de Condé, fils de *Louis*, tué à Jarnac. *Henri de Condé* était l'efpérance du parti proteftant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, *Charlotte de la Trimouille*, fut accufée de fa mort. Elle était groffe de trois mois lorfque fon mari mourut, & accoucha fix mois après de *Henri de Condé*, fecond du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de fon père.

Larrey a fuivi cette tradition dans fon *Hiftoire de Louis XIV*, hiftoire où le ftyle, la vérité, & le bon fens, font également négligés.

(9) *Dupleffis-Mornai*, le plus vertueux & le plus grand-homme du parti proteftant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il favait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut favoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il fervit fa religion & fon maître de fa plume & de fon épée. Ce fut lui que *Henri IV*, étant roi de Navarre, envoya à *Elifabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inftructions de fon maître qu'un blanc-figné. Il réuffit dans prefque toutes fes négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres paffent pour être écrites avec beaucoup de force & de fageffe.

Lorfque *Henri IV* eut changé de religion, *Dupleffis-Mornai* lui fit de fanglans reproches & fe retira de fa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de fon caractère dans le poëme eft conforme à l'hiftoire.

La raifon qui porta l'auteur à choifir le perfonnage de *Mornai*, c'eft ce caractère de philofophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au chant huitième.

> Et fon rare courage, ennemi des combats,
> Sait affronter la mort & ne la donne pas.

Et au chant fixième :

> Il marche en philofophe où l'honneur le conduit,
> Condamne les combats, plaint fon maître, & le fuit.

(10) *Jules-Céfar* étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba fecrètement, & s'embarqua fur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'*Anius*. Il fe jeta feul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher fes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il effuya une furieufe tempête. (Voyez *Plutarque*.)

(11) C'eft à Weftminfter que s'affemble le parlement d'Angleterre, il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, & le confentement du roi pour faire des lois.

(12) La tour de Londres eft un vieux château bâti près de la Tamife par *Guillaume le conquérant*, duc de Normandie.

(13) Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait ſuppoſé ce voyage de *Henri IV* en Angleterre, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité dans une hiſtoire ſi récente ; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur ; que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles ; que quand on perſonnifie les paſſions, que l'on peint la Politique & la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant *Henri IV* &c., perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit *Henri IV* paſſer la mer pour demander du ſecours à une princeſſe de ſa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menſonge d'hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire peuvent oppoſer, que non-ſeulement il eſt permis à un poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits qui ne ſont pas des faits principaux, mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, tellement diſpoſé par le haſard, qu'on pût en faire un poëme épique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de *Lucain*, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la ſaint Barthelemi avant les barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrétement *Henri IV* en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi *Virgile* a fait venir en Italie *Enée*, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de *Didon*, qui vivait trois cents ans après lui, on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble *Henri IV* & la reine *Eliſabeth*, qui s'eſtimaient l'un l'autre, & eurent toujours un grand déſir de ſe voir. *Virgile*, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il eſt vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes : il eſt auſſi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à *Virgile* de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'hiſtoire & de la fable eſt une règle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'aventures, qui à la vérité ne ſont pas rapportées dans l'hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de *Henri* en Angleterre, de trouver un

temps où l'hiſtoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il eſt certain qu'après la mort des *Guiſes*, *Henri* a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la reine *Eliſabeth* envoya effectivement ſix mois après à *Henri le grand* quatre mille anglais. De plus, il faut remarquer que *Henri IV*, le héros du poëme, eſt le ſeul qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la cour de France, & qu'il n'y a guère qu'*Eliſabeth* qui puiſſe l'entendre. Enfin il s'agit de ſavoir ſi les choſes que ſe diſent *Henri IV* & la reine *Eliſabeth* ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Fin des Notes du Chant premier.

VARIANTES

VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

(*a*) LA première édition, donnée in-8° en 1723, commençait ainſi :

JE chante les combats & ce roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui diſſipa la Ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ſes ſujets le vainqueur & le père,
Dans Paris ſubjugué fit adorer ſes lois,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des rois.
Muſe, raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des rois préféraient des tyrans.

Nous rapporterons, au ſujet de cette variante, une anecdote ſingulière.

M. de *Voltaire* feſait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait alors à Londres un grec natif de Smyrne, nommé *Dadiky*, interprète du roi d'Angleterre ; il vit par haſard la première feuille du poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, & lui dit : Monſieur, je ſuis du pays d'*Homère ;* il ne commençait point ſes poëmes par un trait d'eſprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reſte, l'édition de 1723 fut faite par l'abbé *Desfontaines* ſur un manuſcrit informe dont il s'était

emparé ; & le même *Desfontaines* en fit une autre à Evreux, qui eſt extrêmement rare, & dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon.

(*b*) Edition de 1723.

Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne appelant les ſecours ;
De l'autre paraiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance :
Henri de leurs deſſeins était l'ame & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef & n'avait qu'une égliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins,
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France :
Déjà les deux partis &c.

Ce vers

De Rome & de l'Eſpagne appelant les ſecours,

a été d'abord remplacé par celui-ci :

De la ſuperbe Eſpagne appelant les ſecours.

Enfin dans l'édition de 1775, M. de *Voltaire* a mis :

Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.

(*c*) Editions de 1728, 1740, &c.

Ils ſavent que les lois, les droits ſacrés du ſang,
Que ſurtout la vertu vous appelle à mon rang.

(*d*) Edition de 1723.

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde ;
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups :
Qui veut vaincre & régner ne combat point ſans vous.
Il dit ; & le héros &c.

(*e*) Edition de 1723.

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne ;
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne ;
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également & ſon maître & la France.
Heureux ſi, mieux inſtruit de la divine loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon roi !
A travers deux rochers &c.

L'amitié de M. de *Voltaire* pour M. le duc de *Sully* l'avait engagé à donner *Sully* pour confident à *Henri IV* dans ſon poëme. Cependant le rôle que *Sully* pouvait jouer dans la Henriade, qui ſe termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'hiſtoire. M. de *Voltaire* ayant eu des raiſons très-juſtes & très-graves de ſe plaindre de M. le duc de *Sully*, a corrigé ce défaut, a ſubſtitué le ſage *Mornai* à *Sully ;* & ne pouvant le rendre intéreſſant en le feſant agir, il lui a donné ce caractère original & ſublime qu'il n'eût pu ſuppoſer à *Sully*, ou à quelqu'autre ami de *Henri IV*, ſans trop s'écarter de l'hiſtoire.

(*f*) On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux :
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquilles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La Paix au milieu d'eux, comblant leur eſpérance,
Amène les Plaiſirs, enfans de l'Abondance.
„ Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes lois ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;

Et renvoyant chez vous la Difcorde & l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur. »
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage:
Flore étalait au loin fes plus vives couleurs;
Une onde tranfparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte eft auprès &c.

(*g*) Il y avait dans les éditions qui ont précédé celle de 1775:

Lui feul eft toujours ftable: en vain notre malice
De fa fainte cité veut faper l'édifice;
Lui-même en affermit les facrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & du temps.
C'eft à vous, grand Bourbon, qu'il fe fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poëfie, & peu digne de cette philofophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la Henriade, poëme qui fe termine par la converfion de *Henri IV*, le poëte s'eft toujours exprimé en catholique.

(*h*) Edition de 1723.

Il embraffe en pleurant ce vieillard vertueux;
Il s'éloigne à regret de ces paifibles lieux:
Il avance, il arrive à la cité fameufe
Qu'arrofe de fes eaux la Tamife orgueilleufe.
Là des rois d'Albion eft l'antique féjour;
Elifabeth alors y raffemblait fa cour.
L'univers la refpecte, & le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée;
Pour faire aimer fon joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni fervir ni vivre en liberté.
Le héros en fecret eft conduit chez la reine;
Il la voit, il lui dit le fujet qui l'amène;
Et jufqu'à la prière humiliant fon cœur,
Dans fes foumiffions découvre fa grandeur.
Quoi! vous fervez Valois &c.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions ſuivantes d'après ce que M. de *Voltaire* avait vu lui-même dans cette île; & ce tableau reſſemble plus à l'Angleterre ſous *George I* qu'à l'Angleterre ſous *Eliſabeth.*

Dans un poëme, on n'eſt obligé de ſe conformer rigoureuſement à la vérité hiſtorique, ni pour l'ordre & les détails des faits, ni même pour le caractère des perſonnages. Il ſuffit de ne point s'écarter de l'hiſtoire dans les grands événemens, & de ne pas choquer l'opinion publique ſur les caractères principaux. M. de *Voltaire* a donc pu, ſans ſe contredire, ne donner ici que des louanges à *Eliſabeth*, & rendre juſtice dans ſon hiſtoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocriſie, de cette princeſſe.

(*i*) Edition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

Dans l'édition de 1740 il y avait:

Reine, je parle ici ſans détour & ſans feinte:
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur qui jamais n'a ſu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois, ne ſaurait l'excuſer.

Fin des Variantes du Chant premier.

NOTES

DU CHANT SECOND.

(1) Il n'y a que ce feul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé ; feulement il a corrigé deux vers dans les dernières éditions.

Au lieu de

Ce mot m'eft échappé, je parle avec franchife,

il a mis :

Ce mot m'eft échappé, pardonnez ma franchife.

Au lieu de

Marqua par cent combats fon empire nouveau,

il a mis :

Signala par le fang fon empire nouveau.

(2) Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardieffe de ces expreffions. Il eft jufte de ménager fur cela leur fcrupule, & de leur faire confidérer que les mêmes paroles, qui feraient une impiété dans la bouche d'un catholique, font très-féantes dans celle d'un roi de Navarre ; il était alors calvinifte. Beaucoup de nos hiftoriens même nous le peignent flottant entre les deux religions ; & certainement, s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait fe défier des deux cultes, qui n'étaient foutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perfécution, & déteftant le crime par-tout où il fe trouve.

(3) *François* duc de Guife, appelé communément alors le grand duc de *Guife*, était père du *balafré*. Ce fut lui qui, avec le cardinal fon frère, jeta les fondemens de la ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien fe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préfident de *Thou*, ce grand hiftorien, rapporte que *François de Guife* voulut faire affaffiner *Antoine de Navarre*, père de *Henri IV*, dans la chambre de *François II.* Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. *Antoine de Navarre* avait le cœur hardi, quoique l'efprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiffa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'affaffiner. S'ils me tuent, dit-il à *Reinfy*, gentilhomme à lui, prenez ma chemife toute

ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. *François II* n'oſa pas, dit M. de *Thou*, ſe ſouiller de ce crime ; & le duc de *Guiſe*, en ſortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

(4) M. de *Caſtelnau*, envoyé de France auprès de la reine *Eliſabeth*, parle ainſi d'elle :

» Cette princeſſe avait toutes les plus grandes qualités qui ſont requiſes » pour régner heureuſement. On pourrait dire de ſon règne ce qui advint » au temps d'*Auguſte* lorſque le temple de *Janus* fut fermé &c. »

(5) *Catherine de Médicis* ſe brouilla avec ſon fils *Charles IX* ſur la fin de la vie de ce prince, & enſuite avec *Henri III*. Elle avait été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de *François II* qu'on l'avait ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(6) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de *Catherine de Médicis* au prince de *Condé*, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(7) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la baſtille, & avec un gentilhomme breton nommé *Moſcoüet*.

(8) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les proteſtans vainqueurs : Hé bien, dit-elle, nous prierons DIEU en français.

(9) Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoin les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

(10) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui ſe donna entre le parti catholique & le parti proteſtant. Ce fut en 1562.

(11) *Anne de Montmorenci*, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux général de ſon temps, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint-Quentin par *Philippe II*, fut enfin bleſſé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un anglais nommé *Stuart*, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(12) C'eſt ce même *François de Guiſe* cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre *Charles-Quint*. Il aſſiégeait les proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque *Poltrot de Meré*, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des catholiques.

(13) *Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé ; il était huguenot & ſa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion preſque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais *Antoine* chancela toujours dans ſa catholicité, juſque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les proteſtans qu'il aimait; & ſervit *Catherine de Médicis* qu'il déteſtait, & le parti des *Guiſes* qui l'opprimait.

Il ſongea à la régence après la mort de *François II.* La reine-mère l'envoya chercher : *Je ſais*, lui dit-elle, *que vous prétendez au gouvernement; je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la régence ſi les états vous la déférent. Antoine de Bourbon* donna l'écrit que la reine lui demandait, & ſigna ainſi ſon déshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuſcrits de M. le premier préſident de *Meſmes :*

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand ſeigneur, & le maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine
Servant lâchement une reine.
Le navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à *Antoine de Navarre ;* il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grâce pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de *Guiſe*, d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait eue pendant ſa vie le troubla dans ſes derniers momens ; & quoiqu'il eût reçu les ſacremens ſelon l'uſage de l'Egliſe romaine, on douta s'il ne mourut point proteſtant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le prince ici giſſant
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans M. *le Laboureur*, qui reſſemble à celle-là & finit par le même hémiſtiche. M. *Jurieu* aſſure que lorſque *Louis*, prince de Condé, était en priſon à Orléans, le roi de Navarre ſon frère allait ſolliciter le cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout & nue tête : je ne ſais où M. *Jurieu* a pu déterrer ce fait. [*Tiré de l'édition de* 1723.]

(14) *Louis de Condé*, frère d'*Antoine* roi de Navarre, le ſeptième & dernier des enfans de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur & pour la gloire de leur patrie.

Il fut long-temps le chef des réformés, & mourut, comme l'on ſait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de *la Rocheſoucauld*, ſon beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui caſſa la jambe. Ce prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée. Un inſtant après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe caſſée: Le prince de *Condé* ne craint point de donner la bataille puiſque vous le ſuivez; & chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince ſe fut rendu priſonnier à *Dargence*, dans cette bataille, un très-honnête & très-brave gentilhomme, nommé *Monteſquiou*, qui ayant demandé qui c'était; comme on lui dit que c'était M. le prince de *Condé*: *Tuez*, *tuez*, *mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. *Monteſquiou* était capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*. Le comte de *Soiſſons*, fils cadet du prince de *Condé*, chercha par-tout *Monteſquiou* & ſes parens pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Le prince de *Condé* était boſſu & petit, & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville:

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne;
DIEU gard de mal ce petit homme.

La maréchale de *Saint-André* ſe ruina pour lui, & lui donna entr'autres préſens la terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de *Condé*.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſurtout pour les reîtres qui étaient venus à ſon ſecours & qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; & ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous *François II*, à Orléans, à perdre la tête, mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du parlement. C'était *Chriſtophe de Thou*, depuis premier préſident & père de l'hiſtorien; *Barthélemi Faye*, *Jacques Viole*, conſeillers; *Bourdin*, procureur général; & *du Tillet*, greffier; qui tous, en acceptant cette commiſſion,

dérogeaient à leurs priviléges, & s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que M[me] *Renée de France*, fille de *Louis XII* & duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait *Louis*. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait: il y avait pour légende, *Louis XIII*, *roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de *Montmorenci*, qui la montra tout en colère au roi, persuadé que le prince de *Condé* l'avait fait frapper. Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme* & dans *Vigneul de Marville*.

(15) *Gaspard de Coligni*, amiral de France &c., après la mort du prince de *Condé*, fut déclaré chef du parti des réformés en France. *Catherine de Médicis* & *Charles IX* furent l'attirer à la cour pour le mariage de *Henri IV* & de *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX* & de *Henri III*. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthelemi; c'était principalement à ce grand-homme qu'on en voulait.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de *François de Guise*. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français: mais il faut considérer que c'est ici *Henri IV* qui parle. Il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père; il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, surtout après la justification publique de *Coligni*, qui ne pouvait point paraître douteuse au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral son union avec la maison de *Bourbon* contre des lorrains & une italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestans; & les huguenots, dont *Henri IV* était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

(16) On a prétendu que le projet du massacre des huguenots était formé depuis huit années; que le duc d'*Albe* en avait donné le conseil à *Catherine de Médicis*, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots. M. de *Voltaire* était de cette opinion, autrement il n'aurait pas dit:

Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé son fils.

Quelques écrivains ont même avancé que *Charles IX* ne ſavait rien encore du projet lorſque l'amiral fut bleſſé ; qu'il était de bonne foi lorſqu'il jura de punir les aſſaſſins de l'amiral ; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit conſentir en un inſtant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, & à faire égorger cent mille de ſes ſujets à qui il venait de pardonner.

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était de faire tuer l'amiral par les aſſaſſins aux gages du duc de *Guiſe ;* de faire enſuite attaquer, par les gardes, le duc & ſes ſatellites ; qu'alors *Charles IX*, délivré à la fois des deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait, aux yeux de toute l'Europe, l'honneur d'avoir puni le crime du duc de *Guiſe.* L'habileté du *balafré* fit manquer ce projet.

Nous ne diſcuterons pas ici toutes ces opinions, dont les trois premières ſont appuyées ſur des probabilités aſſez fortes. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on mit dans l'exécution du projet autant d'irréſolution que d'atrocité ; que les chefs n'étaient d'accord entr'eux ſur rien ; que le duc de *Guiſe* voulait envelopper dans le maſſacre toutes les grandes familles fidelles au roi ; qu'il multiplia les victimes ; que lorſque *Charles IX* vint au parlement accuſer avec tant de lâcheté l'amiral d'une prétendue conſpiration, il était prêt, & peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les provinces ; que les ordres n'émanaient point tous de lui ; qu'enfin le fanatiſme populaire, la barbarie de *Charles IX*, du duc d'*Anjou*, & de ſa mère, ne furent en cette occaſion que les inſtrumens de projets dont eux-mêmes devaient être la victime.

(17) *Marguerite de Valois*, ſœur de *Charles IX*, fut mariée à *Henri IV* en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

(18) Le pape refuſait à *Marguerite de Valois* la permiſſion d'épouſer *Henri IV. Si Monſ. du pape fait trop la bête*, dit Charles IX avec ſes juremens ordinaires, *je prendrai moi-même Margot par la main, & la mènerai épouſer en plein prêche.* Enfin le pape ſe rendit, & *Marguerite* fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris, par le cardinal de *Bourbon*, oncle de *Henri IV. Charles IX* parlait-il de bonne foi ? ou la colère apparente contre le pape était-elle le fruit de la diſſimulation ? Ce pape, qui depuis approuva la Saint-Barthelemi, était-il inſtruit du complot lorſqu'il accorda la diſpenſe ?

(19) *Jeanne d'Albret*, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne : le temps de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pu donner à la cour ; enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé *René*, venu de Florence avec la reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public ; tout cela fit croire qu'elle était morte de poiſon. On dit même que ce *René* ſe vanta de ſon crime, & oſa dire qu'il en préparait autant à deux grands ſeigneurs qui ne s'en doutaient pas. *Mézerai*, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en

disant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de *Henri IV*, parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser *Catherine de Médicis* de la mort de ses propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que *Jeanne d'Albret* dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend *Mézerai*) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre ; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novennaire* rapporte formellement que *Caillard* son médecin, & *Desnœuds* son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plaint; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour : mais *Desnœuds*, chirurgien de *Jeanne d'Albret*, huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la cour ; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle ; & dans ses libelles il ne dit point que *Jeanne d'Albret* ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que *Catherine de Médicis* eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, & de *Marguerite de Valois*, sœur de *François I*. A l'âge de douze ans *Jeanne* fut mariée à *Guillaume* duc de Clèves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape *Paul III*, & elle épousa *Antoine de Bourbon*. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre *Henri IV*, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les *Guises*, & entr'autres ce *François de Guise*, qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusèrent de la faiblesse d'*Antoine de Bourbon*, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur nièce, & se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. *Jeanne d'Albret* mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. *Bayle*, dans ses *Réponses aux questions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un ministre, nommé *Goyon*, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'*Antoine de Navarre*, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé *Goyon*, dont elle avait eu ce ministre.

(20) Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de Saint-Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'*Hôtel Saint-Pierre*, où l'on voit encore sa chambre.

(21) Le comte de *Téligni* avait épousé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(22) *Besme* était un allemand, domestique de la maison de *Guise*. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave *Montbrun*, chef des protestans de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble fesait alors le procès. *Montbrun* fut exécuté, & *Besme* tué par un nommé *Bretanville*.

(23) Il est impossible de savoir s'il est vrai que *Catherine de Médicis* ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de *Coligni*. On y trouva aussi plusieurs mémoires sur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager *Charles* à faire la guerre aux Anglais: *Charles IX* fit lire ce mémoire à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait à lui de la trahison faite aux protestans, & qui n'en méprisa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il exposerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à son frère le duc d'*Alençon;* on le montra à ce jeune prince qui regrettait l'amiral. Je ne sais pas, répondit-il après l'avoir lu, si ce mémoire est d'un de mes amis, mais il est surement d'un sujet fidelle.

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle: quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit comme *Vitellius: Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Il alla au parlement accuser l'amiral d'une conspiration, & le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grève; ses enfans déclarés

roturiers & incapables de posséder aucune charge; sa maison de Châtillon-sur-Loin rasée; les arbres coupés &c; & que tous les ans on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthelemi, pour remercier DIEU de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de *Teligni*, épousa peu de temps après le prince d'*Orange*.

Le parlement avait mis, quelques années auparavant, sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal *Mazarin*. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux: on débita un petit écrit intitulé: *Passio Domini nostri Gaspardi Coligni, secundum Bartholomeum*.

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter; il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé *Michel Crellet*, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux *Coligni*, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu comme ne produisant aucun revenu.

(24) C'était *Henri* duc de Guise, surnommé le *balafré*, fameux depuis par les barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du duc *François*, assassiné par *Poltrot*.

(25) *Fréderic de Gonzague*, de la maison de *Mantoue*, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthelemi.

(26) *Albert de Gondi*, maréchal de Retz, favori de *Catherine de Médicis*. C'était lui qui avait appris à *Charles IX* à jurer & à *renier Dieu*, comme on disait dans ces temps-là.

(27) *Gaspard de Tavanne*, élevé page de *François I*. Il courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthelemi, criant: *Saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai*. Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné: *Quoi! vous ne me parlez point de la Saint-Barthelemi? Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés*.

(28) *Antoine de Clermont-Renel*, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des *Adrets* & par son propre cousin, *Bussy d'Amboise*.

Le marquis de *Pardaillan* fut tué à côté de lui.

(29) *Guerchy* se défendit long-temps dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de *Lavardin* n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(30) *Marſillac*, comte de la Rochefoucauld, était favori de *Charles IX*, & avait paſſé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le ſauver, & lui avait même dit de coucher dans le louvre ; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: *Je vois bien que* DIEU *veut qu'il périſſe.*

Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de *Soubiſe*. Il s'appelait *Dupont-Quellenec*. Il ſe défendit très-long-temps, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la reine. Comme ſa femme lui avait intenté un procès pour cauſe d'impuiſſance, les dames de la cour allèrent voir ſon corps nu & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

(31) Voici ce que *Brantôme* ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui ſe remuaient & ſe ſauvaient, il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin ; inceſſamment criait : Tuez, tuez.*

Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à M. le maréchal de *Teſſé*, que dans ſon enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de *Charles IX*. Il interrogea ce vieillard ſur la Saint-Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré ſur les huguenots. *C'était moi, Monſieur*, répondit le vieillard, *qui chargeais ſon arquebuſe.*

Henri IV dit publiquement, plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le louvre, & que pendant ſept nuits le roi, lui & toute la cour entendirent des gémiſſemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guiſe*, il vit des gouttes de ſang ſur la table ; que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

(32) On trouve dans les mémoires de *Villeroi* un diſcours de *Henri III* à un de ſes confidens ſur la Saint-Barthelemi, où ce prince diſculpe *Charles IX* & accuſe ſa mère & lui-même. *Charles IX*, ſuivant ce récit, fut entraîné par les ſollicitations de ſa mère & de ſon frère, qui lui avouèrent que l'aſſaſſinat de *Coligni* s'était commis par leur ordre, & qu'il fallait ou les immoler à l'amiral, ou ordonner le maſſacre des proteſtans pour lequel ils avaient d'avance pris des meſures. M. de *Voltaire* ne pouvait admettre ce récit ſans rendre *Valois* trop odieux ; d'ailleurs cette pièce n'eſt rien moins qu'authentique.

(33) De *Caumont*, qui échappa à la Saint-Barthelemi, eſt le fameux maréchal de *la Force*, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de 84 ans. Il a laiſſé des mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maiſon de *la Force*.

Mézerai, dans sa grande histoire, dit que le jeune *Caumont*, son père, & son frère, couchaient dans un même lit; que son père & son frère furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont *Mézerai* appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis, M. le duc de *la Force* m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de *la Force*, écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthelemi.

Deux jours avant la Saint-Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la conciergerie; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier; le lendemain le parlement vint faire ses remontrances au roi: tous ces messieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à *Charles IX* qu'il avait estropié la justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit; & au commencement du massacre, on persuada d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de *Guise* entrer avec des satellites chez l'amiral de *Coligni*, & qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au faubourg Saint-Germain, aussi-bien que plusieurs calvinistes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce faubourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire passer les assassins dans le faubourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, & avertit M. de *la Force* de son danger. *La Force* était déjà sorti de sa maison; il avait encore eu le temps de se sauver: mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent: un nommé *Martin* à leur tête entre dans sa chambre, le désarme lui & ses deux enfans, & lui dit, avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. *La Force* lui proposa une rançon de deux mille écus; le capitaine l'accepte: *la Force* lui jure de la payer dans deux jours; & aussitôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à *la Force* & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, & leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière & les amènent dans la ville. Le maréchal de *la Force* assure qu'il vit la rivière couverte de morts: son père, son frère, & lui, abordèrent devant le louvre; là ils virent égorger plusieurs

de

de leurs amis, & entr'autres le brave de *Piles*, père de celui qui tua en duel le fils de *Malherbe*. De là le capitaine *Martin* mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-champs; fit jurer à *la Force*, que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats suisses, & alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. *La Force* n'en voulut jamais rien faire; il répondit qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus; & l'on allait les délivrer au capitaine *Martin*, lorsque le comte de *Coconas* (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à *la Force* que le duc d'*Anjou* demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le père & les enfans nue tête & sans manteau. *La Force* vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit *Coconas*, en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait *Jacques Nompar*, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de DIEU. Cependant les deux enfans sont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon père, ah! mon Dieu, je suis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi: *Je suis mort.* Il se laissa tomber entre son père & son frère, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en disant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps; il restait un bas de toile au jeune de *la Force*: un marqueur du jeu de paume, du *Verdelet*, voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas*, dit-il, *c'est bien dommage; celui-ci n'est qu'un enfant, que peut-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de *la Force* à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas: *Je ne suis pas encore mort;* ce pauvre homme lui répondit: *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit: *Levez-vous, ils n'y sont plus;* & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda: *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune de *la Force* se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le maréchal de *Biron* son parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le fesait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page sous le nom de *Beaupuy*.

(34) Plusieurs gentilshommes, attachés à *Henri IV*, furent assassinés dans son appartement : on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de *Charles IX*, qui leur sauva la vie en se jetant entr'eux & les meurtriers. *Henri IV* & le prince de *Condé*, son cousin, furent arrêtés ; on les menaça de la mort, & on les força d'abjurer le calvinisme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration pour le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que *Charles IX* & sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être témoins de l'exécution de *Briquemant* & de *Cavagne*, condamnés à mort, comme complices de la prétendue conspiration qu'on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de *Coligny* ; & que l'on obligea *Henri IV* & le prince de *Condé* de suivre & d'accompagner le roi.

(35) On envoya d'abord des courriers aux commandans des provinces, & aux chefs des principales villes pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre : & le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entr'autres, où le parti des *Guises* dominait ; mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres : le comte de *Tende*, en Provence ; *Gordes* de la maison de *Simiane*, en Dauphiné ; *Saint-Hérem*, en Auvergne ; *Charni* de la maison de *Chabot*, en Bourgogne ; *la Guiche*, à Mâcon ; le brave d'*Ortez*, à Bayonne ; *Villars*, consul de Nîmes ; les évêques d'Angers, de Lisieux &c. &c. Beaucoup de protestans furent sauvés par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même par des prêtres ; de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta plusieurs jours caché à Troyes dans un tonneau, & s'étant retiré à Genève, y a été la tige de la famille de ce nom.

Fin des Notes du Chant second.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(1) IL fut toujours malade depuis la Saint-Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de *Charles IX*. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir: il lui recommanda ſa femme & ſa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, & à un prince dont il connaiſſait la grandeur d'ame & la bonne foi. Il l'avertit enſuite de ſe défier de.... (mais il prononça ce nom & quelques paroles qui ſuivirent, de manière à n'être pas entendues de ceux qui étaient dans la chambre.) *Monſieur, il ne faut pas dire cela*, dit la reine-mère qui était préſente. *Pourquoi ne pas le dire?* répondit Charles IX; *cela eſt vrai.* Il eſt vraiſemblable que c'eſt de *Henri III* qu'il parlait. Il connaiſſait tous ſes vices, & l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder ſon départ pour la Pologne, dans l'eſpérance de ſa mort prochaine.

(2) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à *Sigiſmond II*, dernier prince de la race des *Jagellons*.

(3) *Henri de Guiſe le balafré*, né en 1550, de *François de Guiſe* & d'*Anne d'Eſt*. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de *Lorraine* ſon oncle, du temps du concile de Trente, & entamé par *François* ſon père.

(4) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de *criminels* relève l'expreſſion de *prêche*.

(*a*) Il y avait dans les anciennes éditions:

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice:
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

(5) *Anne* duc de Joyeuſe donna la bataille de Coutras contre *Henri IV*, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de *Darius*, & l'armée de *Henri IV* à celle d'*Alexandre*. *Joyeuſe* fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés *Bordeaux* & *Deſcentiers*.

(6) Il avait épouſé la ſœur de la femme de *Henri III*. Dans ſon ambaſſade à Rome, il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux ſecrétaires d'Etat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ſes excuſes, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(*b*) Dans les premières éditions:

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'auteur a ſenti qu'on ne devait pas faire rimer *fois* avec *François* qu'on prononce *Français*.

(7) Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de *Guiſe* feſait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuſe de reîtres venus au ſecours de *Henri IV*; & après les avoir harcelés & fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(8) Le duc de *Guiſe*, à cette journée des barricades, ſe contenta de renvoyer à *Henri III* ſes gardes, après les avoir déſarmés.

(9) Le cardinal de *Guiſe*, l'un des frères du duc de *Guiſe*, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Mme de *Montpenſier*, ſœur des *Guiſes*, voulait qu'on ſe ſervît de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la deviſe de *Henri III*; c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cælo*; auxquels les ligueurs ſubſtituèrent ceux-ci: *Manet ultima clauſtro*. On connaît auſſi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du louvre:

Qui dedit ante duas, unam abſtulit, altera nutat;
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuſcrits de feu M. le préſident de *Meſmes*:

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes poſſéda:
Bientôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grâce à ſes heureux travaux:
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſième.

(10) Le duc de *Guiſe* fut tué le vendredi 23e décembre de l'an 1588, à 8 heures du matin. Les hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la cour; c'était Mme de *Noirmoutier*, ſelon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort diſent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'*Aubigné* rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'*Eſpinac*, archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même temps ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de *Larchant*, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: *Cet habit eſt bien léger au temps qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduiſait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvrait; dans le moment pluſieurs de ces gaſcons, qu'on nommait les *Quarante-cinq*, le percent avec des poignards que le roi leur avait diſtribués lui-même.

Les aſſaſſins étaient *la Baſtide*, *Monſivry*, *Saint-Malin*, *Saint-Gaudin*, *Saint-Capautel*, *Halfrenas*, *Herbelade*, avec *Lognac* leur capitaine. *Monſivry* fut celui qui donna le premier coup; il fut ſuivi de *Lognac*, de *la Baſtide*, de *Saint-Malin* &c. qui ſe jetèrent en même temps ſur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la première teinte de ſon ſang. Quelques lorrains en paſſant par Blois ont baiſé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de *Guiſe*, qui fut auſſi tué à Blois: il eſt aiſé d'en voir la raiſon; c'eſt que le détail de l'hiſtoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à meſure qu'il ſe partage.

(11) Le duc de *Mayenne*, frère puîné du *balafré*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avait toutes les grandes qualités de ſon frère, à l'activité près.

(*c*) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de *Mayenne* trop petit:

> Mais Paris occupé d'un nom ſi glorieux,
> Sur un chef moins connu n'arrêtait point ſes yeux;
> Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
> Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
> *Il ſuccède &c.*

(12) On lit dans la grande hiſtoire de *Mézerai*, que le duc de *Mayenne* fut ſoupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertiſſait de ſe défier de ſon frère. Ce ſeul ſoupçon ſuffit pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & ſurtout à un chef de parti.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence ;
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance :
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

(13) Le chevalier d'*Aumale*, frère du duc d'*Aumale*, de la maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpirait aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

(*e*) Dans l'édition de 1723 il y avait :

Voilà quel eſt Mayenne & quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle ;
Et Rome qui devait &c.

(14) *Philippe II*, roi d'Eſpagne, fils de *Charles-Quint*. On l'appelait le démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'infante *Claire Eugénie*, ou à quelque prince de ſa famille.

(15) La cour de Rome, gagnée par les *Guiſes*, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. *Grégoire XIII* ſecourut la ligue d'hommes & d'argent, & *Sixte-Quint* commença ſon pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles, contre la maiſon royale, comme on peut voir aux remarques ſur le premier chant.

(16) *Henri IV*, alors roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir *Henri III*, ſuivi d'un page ſeulement, malgré les défiances & les prières de ſes vieux officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde Saint-Barthelemi.

(17) *Robert d'Evreux*, comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'*Eliſabeth* pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avait battus

plus d'une fois fur mer. La reine *Elifabeth* l'envoya effectivement en France en 1590 au fecours de *Henri IV*, à la tête de cinq mille hommes.

(18) *Sixte-Quint*, né aux Grottes, dans la marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron nommé *Peretti;* homme dont la turbulence égala la diffimulation. Etant cordelier, il affomma de coups le neveu de fon provincial, & fe brouilla avec tout l'ordre. Inquifiteur à Venife, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il compofa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape *Pie V* contre la reine *Elifabeth ;* cependant il eftimait cette reine, & l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(19) Cet événement était tout récent; car *Henri IV* eft fuppofé voir fecrètement *Elifabeth* en 1589 ; & c'était l'année précédente que la grande flotte de *Philippe II*, deftinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral *Dracke*, & difperfée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique fpécieufe de cet endroit. Ce n'eft pas, dit-on, à la reine *Elifabeth* de croire que Rome eft complaifante pour les puiffances, puifque Rome avait ofé excommunier fon père.

Mais le critique ne fongeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre *Henri VIII*, que parce qu'il craignait davantage l'empereur *Charles-Quint*. Ce n'eft pas la feule faute qui foit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, défavoué & condamné par la plupart de fes confrères, a mis dans fes cenfures peut-être plus d'injures que de raifons.

Fin des Notes & Variantes du Chant troifième.

NOTES

DU CHANT QUATRIEME.

(1) HENRI, comte de Bouchage, frère puîné du duc de *Joyeuſe*, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom de frère *Ange*. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre *Henri IV*. Le duc de *Mayenne* le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair & maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé: *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat & un renegat.* Cette parole du roi fit rentrer *Joyeuſe* dans ſon couvent, où il mourut.

(2) Voyez l'hiſtoire des papes.

(3) *Sixte-Quint*, étant cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*âne d'Ancone*. On ſait avec quel artifice il obtint la papauté, & avec quelle hauteur il régna.

(4) En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célèbres ſous *Louis XI*, au ſujet de la pragmatique-ſanction; celles qu'il fit à *Henri III* contre la bulle ſcandaleuſe de *Sixte-Quint*, qui appelait la maiſon régnante *génération bâtarde* &c., & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(5) On a ſouvent appliqué ce vers à l'auteur de la Henriade; & M. *Wirchter* l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille eſt fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de M. *Wirchter* de ſupprimer la légende.

(6) Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étaient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au roi.

Le Fèvre, doyen, & quelques-uns des plus ſages refuſèrent de ſigner. Depuis, dès que la ſorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait arraché de quelques-uns de ſon corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la ſorbonne, s'etaient déclarés contre la maiſon royale, ſe rétractèrent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on rétracté ?

(7) Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la ſorbonne, qui ne ſe trouve que dans les livres qu'on ne lit plus.

DECRET DE LA FACULTÉ DE PARIS CONTRE HENRI III

Reſponſum facultatis theologicæ Pariſienſis.

Anno Domini milleſimo quingenteſimo octogeſimo nono, die ſeptimâ menſis januarii, ſacratiſſima theologiæ facultas Pariſienſis congregata fuit apud collegium ſorbonæ, poſt publicam ſupplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, & miſſam de ſancto Spiritu ibidem celebratam poſtulantibus clariſſimis DD. Præfecto, fidelibus, conſulibus, & catholicis civibus, oblato publico inſtrumento & tabellis per eorumdem actuarium obſignatis & publico urbis ſigillo munitis, deliberatura ſuper duobus ſequentibus articulis qui deprompti ſunt ex libello ſupplice prædictorum civium, cujus tenor eſt hujuſmodi.

Réponſe de la faculté de théologie de Paris.

L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquiſition des gouverneurs, officiers de la ville, & des habitans catholiques, qui ont préſenté un acte public, ſigné par leur greffier & ſcellé du ſceau public de la ville, la très-ſacrée faculté de théologie de Paris, après une proceſſion ſolemnelle de tous les ordres de ladite faculté & la célébration de la meſſe du Saint-Eſprit, s'eſt aſſemblée pour délibérer ſur les deux articles ſuivans, qui ſont extraits de la requête des ſuſdits habitans, dont voici la teneur :

A monſeigneur le duc d'Aumale, gouverneur, & à meſſieurs les prévôt des marchands & échevins de la ville de Paris.

Vous remontrent humblement les bons bourgeois, manans, & habitans, de la ville de Paris, que pluſieurs deſdits habitans & autres de ce royaume ſont en peine & ſcrupule de conſcience pour prendre réſolution ſur les préparatifs qui ſe font pour la conſervation de la religion catholique, apoſtolique, & romaine, de cette ville de Paris & de tout l'état de ce royaume, à l'encontre

des desseins cruellement exécutés à Blois, & infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion, & de l'édit d'union & de la naturelle liberté de la convocation des états : sur quoi lesdits supplians désireraient avoir une sainte & véritable résolution. Ce considéré, il vous plaise promouvoir que messieurs de la faculté de théologie soient assemblés pour délibérer sur ces points, circonstances, & dépendances; & s'il est permis de s'assembler, s'unir, & contribuer, contre le roi ; & si nous sommes encore liés du serment que nous lui avons juré ; pour sur ce donner leur avis & résolution.

Soit la présente requête renvoyée par devers messieurs de la faculté de théologie, lesquels seront suppliés s'assembler & donner sur ce leur résolution. Fait le septième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf ; signé *Everard*, & scellé du sceau public de la ville.

Articuli de quibus deliberatum est à prædicta facultate.

An populus regni Galliæ sit liberatus & solutus à sacramento fidelitatis & obedientiæ Henrico tertio præstito ?

An tutâ conscientiâ possit idem populus armari, uniri, & pecunias colligere & contribuere ad defensionem & conservationem religionis catholicæ, apostolicæ, & romanæ, in hoc regno, adversus nefaria consilia & conatus prædicti regis & quorumlibet adhærentium, & contra fidei publicæ violationem ad eo Blesis factam in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, & edicti sanctæ unionis & naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni ?

Super quibus articulis, auditâ omnium & singulorum magistrorum, qui ad septuaginta convenerant, maturâ, accuratâ, & liberâ, deliberatione ; & auditis multis & variis rationibus, quæ magnâ ex parte tam ex scripturis sacris, tam canonicis sanctionibus & decretis pontificum in medium dissertissimis verbis productæ sunt ; conclusum est à domino decano ejusdem facultatis, nemine refragante, & hoc per modum consilii ad liberandas conscientias prædicti populi.

Primùm, quod populus hujus regni solutus est & liberatus à sacramento fidelitatis & obedientiæ præfacto Henrico regi præstito.

Deinde quod idem populus licitè & tutâ conscientiâ potest armari, uniri, & pecunias colligere, & contribuere, ad defensionem & conservationem religionis catholicæ apostolicæ, & romanæ, adversus nefaria consilia & conatus prædicti regis, & quorumlibet illi adhærentium, ex quo fidem publicam violavit in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, & edictæ sanctæ unionis, & naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

Quam conclusionem insuper visum est eidem parisiensi facultati transmittendam esse ad sanctissimum D. nostrum papam, ut eam sanctæ sedis apostolicæ authoritate probare & confirmare, & eâdem operâ Ecclesiæ gallicanæ, gravissimè laboranti, opem & auxilium præstare dignetur.

Articles ſur leſquels il a été délibéré par la ſuſdite faculté.

Si le peuple du royaume de France eſt délié du ſerment de fidélité prêté à *Henri III?*

Si le même peuple peut en ſureté de conſcience s'armer, s'unir, lever de l'argent, & contribuer, pour la défenſe & conſervation de la religion catholique, apoſtolique, & romaine, dans ce royaume, contre les horribles projets & attentats du ſuſdit roi & de ſes adhérens, & contre l'infraction de la foi publique par lui commiſe à Blois, au préjudice de la ſuſdite religion catholique, de l'édit de la ſainte union, & de la liberté naturelle de la convocation des états?

Après avoir ouï ſur ces articles la délibération mûre, exacte, & libre, de tous les docteurs aſſemblés au nombre de ſoixante & dix, & avoir entendu pluſieurs raiſons différentes, tirées en grande partie tant des ſaintes écritures que des ſaints canons & des décrets des pontifes; il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, ſans réclamation, & ce, par forme de conſeil, pour lever les ſcrupules dudit peuple;

D'abord, que le peuple de ce royaume eſt délié du ſerment de fidélité prêté au roi *Henri.*

Enſuite, que le même peuple peut en ſureté de conſcience s'armer, s'unir, lever de l'argent, & contribuer, pour la défenſe & conſervation de la religion catholique, apoſtolique, & romaine, contre les horribles projets & attentats du ſuſdit roi & de ſes adhérens, depuis qu'il a violé la foi publique, au préjudice de la ſuſdite religion catholique, de l'édit de la ſainte union, & de la liberté naturelle de la convocation des états. De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette concluſion au pape, pour qu'il daigne l'approuver & confirmer par l'autorité du Saint-Siége apoſtolique, & par ce moyen ſecourir l'Egliſe gallicane qui eſt dans le plus preſſant danger.

(8) Ces vers ſont une imitation de ceux d'Athalie.

Ne deſcendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorſqu'au Dieu du Nil le volage Iſraël
Rendit dans le déſert un culte criminel,
De leurs plus chers parens ſaintement homicides,
Conſacrèrent leurs mains dans le ſang des perfides;
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être ſeuls employés aux autels du Seigneur?

Mais dans Athalie c'eſt un prophète inſpiré de DIEU qui parle, & ici c'eſt le démon de la diſcorde.

Platon, qui voulait chaſſer tous les poëtes de ſa république, eût fait peut-être une exception en faveur de l'auteur de la Henriade; mais celui d'Athalie n'eût pas été conſervé.

(9) Dès que *Henri III* & le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endoſſèrent la cuiraſſe & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme deſigne la proceſſion de la ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant *Guillaume Roſe*, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort de *Henri III*.

(10) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'abbé *le Gendre* dans ſa petite hiſtoire de France; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émiſſaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient *Buſſy-le-Clerc*, gouverneur de la baſtille, ci-devant maître en fait d'armes; *la Bruyère*, lieutenant particulier; le commiſſaire *Louchard*; *Emmonot* & *Morin*, procureurs; *Oudinet*, *Paſſart*, & ſurtout *Senaut*, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon roi. Je dirai en paſſant que *Senaut* était père du P. *Senaut*, cet homme éloquent, qui eſt mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(11) Les Seize furent long-temps indépendans du duc de *Mayenne*. L'un d'eux, nommé *Normand*, dit un jour dans la chambre du duc: *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

(12) *Achorée* dit dans *Corneille*, en parlant de *Pompée*:

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donne des Etats.

(13) Le 16 janvier 1589, *Buſſy-le-Clerc*, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la baſtille & le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites: il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains; voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(14) *Augustin de Thou*, second du nom, oncle du célèbre historien; il eut la charge de président du fameux *Pibrac* en 1585.

Molé ne peut être qu'*Edouard Molé*, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisaïeul du fameux *Scarron*, si connu par ses poësies & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, président à mortier, se nommait *Blancmenil* à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de *Lamoignon*, par le mariage de sa petite-fille avec le président de *Lamoignon*.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la bastille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre; mais il fut depuis emprisonné au louvre, dans le temps de la mort de *Brisson*. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec *Henri IV*. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin, comme *Blancménil* allait être condamné à être pendu, le duc de *Mayenne* revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison; le prisonnier se jeta à ses pieds & lui dit: Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès de *Henri IV* mon légitime roi: je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. Le duc de *Mayenne*, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à *Henri IV*. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de *Blancménil*, sont encore dans les papiers de M. le président de *Novion* d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes & ensuite procureur; quand le hasard & le malheur des temps l'eût mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se fesait aussi nommer *Bussy Grande-Puissance*.

(15) La bastille.

(16) En 1591, un vendredi 15 novembre, *Barnabé Brisson*, homme très-savant, & qui fesait les fonctions de premier président en l'absence d'*Achille de Harlai*, *Claude Larcher*, conseiller aux enquêtes, & *Jean Tardif*, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet

par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que *Hamilton*, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même *Tardif* dans ſa maiſon, ayant avec lui des prêtres qui ſervaient d'archers. [Voyez ſur ces événemens l'ouvrage intitulé : *Hiſtoire du parlement*; l'auteur y parle comme hiſtorien, ici il parle comme poëte.]

Fin des Notes du Chant quatrième.

VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) IL y avait dans la première édition :

Soudain, pareil au feu dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue,
La fureur dans les yeux & la mort dans les mains ;
Il arrive, il combat, il change les deſtins ;
Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Joyeuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux ;
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déjà ſous cette main terrible ;
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas :
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baiſers du Zéphyre & des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents,
Dont le ſouffle ennemi vient ravager nos champs.
C'eſt en vain que Mayenne arrête ſur ces rives
De ſes ſoldats tremblans les troupes fugitives ;
C'eſt en vain que ſa voix les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas ;
De ſon front menaçant la Terreur les renverſe ;
La Fureur les a joints, la Crainte les diſperſe :
Et Mayenne avec eux, dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

(*b*) *Nul ne veut ſe défendre &c.*

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre ſuivans:

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des lois,
Ces ligueurs redoutés qui font trembler les rois ?

Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices,
Tant le faible vulgaire &c.

(*c*) Au lieu de ces vers, il y avait dans l'édition de 1723 :

C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand-prêtre :
Là son premier disciple, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur & la Simplicité ;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au vatican régnait la Politique &c.

(*d*) Il y avait dans les éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes :
La décence y régna, le conclave eut ses lois ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Eglise a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape *des Ursins* fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raison cet éloge, dans un poëme qui ne respire que la vérité.

(*e*) Dans l'édition de 1740 & dans les précédentes on lisait :

Toujours l'autorité lui prête un prompt secours.
Le Mensonge subtil règne en tous ses discours ;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

(*f*) Dans les premières éditions on lisait :

Ces monstres à l'instant pénètrent un asile
Où la Religion solitaire, tranquille,

Sans

Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait dans la prière & dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune,
Qui court à ſes autels encenſer la Fortune.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

(*g*) Les premières éditions portent :

Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacriléges mains,
Prennent ſes vêtemens ; & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure :
C'en eſt fait, & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la ſorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De la Vérité ſainte éclairés défenſeurs.

Et dans une édition de Londres, au lieu du dernier vers,

De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs.

(*h*) Il y avait dans les premières éditions :

On briſe les liens de cette obéiſſance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſitôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain &c.

(*i*) Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
Non la place du roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple, aſſez long-temps opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.

Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Je vous défends ici d'oser les reconnaître ;
Songez que désormais le peuple est votre maître :
Obéissez.... Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

Fin des Variantes du Chant quatrième.

NOTES

DU CHANT CINQUIEME.

(1) *Jacques Clément*, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtriſe lorſqu'il commit ce parricide.

La fiction qui règne dans ce cinquième Chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des ligueurs, & le fanatiſme des moines de ce temps, firent paſſer pour certain, dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du poëte.

(2) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient ſous le nom de *Moloch*.

(3) *Teutatès* était un des dieux des Gaulois. Il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que *Mercure*; mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifiait des hommes.

(4) Les enthouſiaſtes, qui étaient appelés *indépendans*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de *Charles I*, roi d'Angleterre.

(5) L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère *Jacques Clément*, dans laquelle on aſſurait qu'un ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confrères de *Jacques Clément*, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, *Clément* ſe prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la prière. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime ; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier juillet 1589, & fut mené à Saint-Cloud par *la Guèle*, procureur-général. Celui-ci, qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil ; ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre

d'*Holopherne* par *Judith*. On a eu ſoin, dans le poëme, de préſenter l'exemple de *Judith* à *Jacques Clément*, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui ſe ſervaient de l'écriture ſainte pour prêcher le parricide.

Nous citerons ici un paſſage d'un livre fait par un jacobin, & imprimé à Troyes chez M. *Moreau*, peu de temps après la mort de *Henri III*.

» De façon que DIEU exauçant la prière de ceſtui ſerviteur, nommé frère *Jacques Clément*, une nuit, comme il était en ſon lit, lui envoie ſon ange en viſion, lequel avec grande lumière ſe préſente à ce religieux, & lui montre un glaive nu, lui dit ces mots : *Frère Jacques, je ſuis meſſager du Dieu tout-puiſſant, qui te viens acertener que par toi le tyran de France doit être mis à mort. Penſe donc à toi, & te prépare, comme la couronne de martyre s'eſt auſſi préparée.*

Cela dit, la viſion ſe diſparut & le laiſſa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère *Jacques* ſe remet devant les yeux l'apparition précédente; & douteux de ce qu'il devait faire, s'adreſſe à un ſien ami, auſſi religieux, homme fort ſcientifique & bien verſé en la ſainte écriture, auquel il déclare franchement ſa viſion, lui demandant d'abondant ſi c'était choſe déſagréable à DIEU de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, & qui ne cherche que l'oppreſſion de ſes pauvres ſujets, étant altéré du ſang innocent, & regorgeant en vices autant qu'il eſt poſſible. A quoi l'honnête homme fit réponſe, que véritablement il nous était défendu de DIEU eſtroitement d'être homicides : mais d'autant que le roi qu'il entendait était un homme diſtrait & ſéparé de l'Egliſe, qui bouffait de tyrannies exécrables, & qui ſe déterminait d'être le fléau perpétuel & ſans retour de la France; il eſtimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis *Judith* un *Holopherne*, ferait choſe ſainte & très-recommandable. »

(6) *Catherine de Médicis* avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut brûlé en Grève, ſous *Henri III*, pour *ſorcellerie*, accuſa douze cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des juges ſuperſtitieux qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

(7) Pluſieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient *Henri III* & le roi de Navarre : ils les mettaient ſur l'autel, les perçaient pendant la meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.

(8) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la cabale dont les Juifs ſe diſaient ſeuls dépoſitaires. *Catherine de Médicis*, la maréchale d'*Ancre*, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus ſortilèges.

(9) *Ateius*, tribun du peuple, ne pouvant empêcher *Craſſus* de partir pour aller contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où *Craſſus* ſortait, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de *Craſſus* en invoquant les divinités infernales.

(10) *Potier*, préſident du parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été ſecrétaire d'Etat ſous *Henri III*, & qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été inſulté en préſence du roi par le duc d'*Epernon*.

(11) *Achille de Harlai*, qui était alors gardé à la baſtille par *Buſſy-le-Clerc*. *Jacques Clément* préſenta au roi une lettre de la part de ce magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt etonnant dans un fait de cette importance; & c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait ſurpriſe au P. P. de *Harlai*; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la ligue.

(12) *Henri III* mourut de ſa bleſſure le 3 d'août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maiſon où il avait pris avec ſon frère la réſolution de la Saint-Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs hiſtoriens; car cette maiſon n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthelemi.

Fin des Notes du Chant cinquième.

VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) APRÈS ce vers, on lit dans l'édition de 1723 les dix vers ſuivans :

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre qui, de l'abyme & de ſes noirs démons,
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs.
C'eſt lui qui, ſous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

(*b*) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londre il inſpira ce peuple de ſectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(*c*) Il y avait dans le poëme de la ligue :

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous ſommes,
Souvent les ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
On ne diſtingue point le vrai zèle & le faux ;
Comme la vérité l'erreur a ſes héros.
Le fanatique impie & le chrétien ſincère
Sont marqués quelquefois du même caractère.

(*d*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères,
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux :
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,

Qui, profcrits fur la terre & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur mifère profonde,
Et d'un antique amas de fuperftitions
Ont rempli de tout temps toutes les nations.
Aux magiques accens &c.

(*e*) Dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751, le chant était terminé par les vers fuivans :

Infenfés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abymes profonds qu'ils creufaient fous leurs pas ;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miferes,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros qu'ils ofaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le fceptre dans fa main, rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains déformais du deftin de la guerre,
Ils jurent de le fuivre aux deux bouts de la terre.

Fin des Variantes du Chant cinquième.

NOTES

DU CHANT SIXIEME.

(1) LE fixième & le feptième chant font ceux où M. de *Voltaire* a fait le plus de changemens. (*) Celui qui était le fixième dans la première édition de 1723, eft le feptième dans l'édition de Londres in-4°, & dans les autres qui l'ont fuivie ; & le commencement de ce chant eft tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Comme on a plus d'égards dans un poëme épique à l'ordonnance du deffin qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de *Henri III* les états de Paris, qui ne fe tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'hiftoire, *Henri le grand* affiégeá Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590 au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le fiége au mois de feptembre. La ligue long-temps après, en 1593, affembla les états, pour élire un roi à la place du cardinal de *Bourbon*, qu'elle avait reconnu fous le nom de *Charles X*, & qui était mort depuis deux ans & demi : & la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit fon abjuration dans Saint-Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces événemens, on a fupprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu règne de *Charles* cardinal de Bourbon : il eft aifé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme fur la fcène, eût été diminuer la gloire de *Henri IV* le héros du poëme, & agir précifément contre le but de l'ouvrage ; ce qui ferait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de *Bourbon*, ce n'était pas la peine de bleffer l'unité, fi effentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il ferait auffi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot, on paffe fous filence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le cardinal de *Bourbon*, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le fiége, parce que fi on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occafions de mettre dans leur jour les vertus du héros ; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux affiégés, ni le faire auffitôt récompenfer de fa générofité. D'ailleurs les

(*) Quand on imprima la Henriade en 1723, fous le nom de *la Ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, fur une copie qui fut dérobée à l'auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impreffion.

états de Paris ne ſont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pouvais, ſans qu'on n'eût rien à me reprocher, faire *Henri IV* amoureux de *Gabrielle d'Eſtrées* du vivant de *Henri III*, parce que la vie & la mort de *Henri III* n'ont rien de commun avec l'amour de *Henri IV* pour *Gabrielle d'Eſtrées*. Les états de la ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiége de Paris ; ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti ; le haſard aurait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le poëme ; de plus, il faut conſidérer qu'un poëme épique n'eſt pas une hiſtoire : on ne ſaurait trop préſenter cette règle aux lecteurs qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit flegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps :
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue :
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue ;
Et que leur vers exact, ainſi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai, &c.

(2) L'*inquiſition*, que les ducs de *Guiſe* voulurent établir en France.

(3) *Potier de Blancménil*, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans les quatrième & cinquième chants.

(4) C'eſt dans les guerres de Flandre, ſous *Philippe II*, qu'un ingénieur italien fit uſage des bombes pour la première fois. Preſque tous nos arts ſont dûs aux Italiens.

(5) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'Etat les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin* firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le ſecrétaire d'Etat *le Blanc* était priſonnier dans ce château, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

Fin des Notes du Chant ſixième.

VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) ON ne trouve pas ces vers dans les premières éditions. Dans celle de 1723, au lieu de *Potier* l'auteur avait mis d'*Aubray*, perſonnage bien moins connu. Voici des vers qu'il adreſſait à ceux des ligueurs qui voulaient donner le trône à un étranger.

Lorſque j'ai vu, dit-il, aſſemblés en ces lieux,
Les ſoutiens de l'Egliſe, & nos chefs les plus braves,
J'ai cru voir des français, & non point des eſclaves.
Quoi ! ſous un joug honteux, prompts à vous avilir,
Ne diſputez-vous donc que l'honneur de ſervir ?
Ah ! ſi de ſept cents ans les droits héréditaires
N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ſes pères ;
Si, tant de fois vaincus & toujours moins ſoumis,
Nous comptons les Capets parmi nos ennemis ;
Si le joug de Henri nous ſemble un joug trop rude,
Pourquoi faut-il ſi loin chercher la ſervitude,
Et rejeter nos rois, pour aller à genoux
Attendre qu'un tyran daigne régner ſur nous ?
Pour vous qui deſtinez Mayenne au rang ſuprême, &c.

(*b*) On liſait dans l'édition de 1740 & dans les précédentes :

Le ſalpêtre enfoncé dans ces globes d'airain
Part, s'échauffe, s'embraſe, & s'écarte ſoudain ;
La mort en mille éclats en ſort avec furie.

(*c*) Il y avait dans plusieurs éditions :

D'un œil ferme & stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1727 :

O fatal habitant de l'invisible monde !
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des cieux ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

Fin des Variantes du Chant sixième.

NOTES

DU CHANT SEPTIEME.

(1) QUE l'on admette ou non l'attraction de M. *Newton*, toujours demeure-t-il certain que les globes céleftes, s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraiffent s'attirer & s'éviter.

(2) En Perfe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par *Zoroaftre;* & qui paraît moins folle que les autres fuperftitions humaines, puifqu'ils rendent un culte fecret au foleil, comme à une image du Créateur.

(3) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainfi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le foleil; on l'a mis ici dans un globe deftiné uniquement à cet ufage.

(4) Le parricide *Jacques Clément* fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraifon funèbre de *Henri III*. On mit fon portrait à Paris fur les autels avec l'euchariftie. Le cardinal de *Retz* rapporte que le jour des barricades, fous la minorité de *Louis XIV*, il vit un bourgeois portant un hauffe-col, fur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

(5) On compte plus de 950 millions d'hommes fur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions: fi la vingtième partie eft celle des élus, c'eft beaucoup; donc il y a actuellement fur terre 947 millions 500 mille hommes deftinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre-humain fe répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il fe trouve qu'à ne compter que 6000 ans, depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieufement: ce calcul méritait bien les larmes de *Henri IV*.

(6) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreffément dans *Virgile*.

(7) *Louis XII* eft le feul roi qui ait eu le furnom de père du peuple.

(8) Sur ces entrefaites mourut *George d'Amboise*, qui fut justement aimé de la France & de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. [*Mézerai*, *grande histoire*.]

(9) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Guy de la Trimouille*, surnommé *le vaillant*, qui portait l'oriflamme, & qui refusa l'épée de connétable sous *Charles VI*.

Clisson (le connétable de,) sous *Charles VI*.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette maison.

(10) *Gaston de Foix*, duc de Nemours, neveu de *Louis XII*, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait *Dunois*.

(11) *Guesclin* (le connétable du *Guesclin*.) Il sauva la France sous *Charles V*, conquit la Castille, mit *Henri de Transtamare* sur le trône de *Pierre le cruel*, & fut connétable de France & de Castille.

(12) *Bayard* (*Pierre du Terrail*, surnommé le chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma *François I* chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(13) *Jeanne d'Arc*, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremi-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de *Dunois* pour rétablir les affaires de *Charles VII*. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans; c'est *Monstrelet*, auteur contemporain, qui parle.

» Et l'an 1428 vint devers le roi *Charles* de France à Chinon où il se » tenait, une pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée *Jeanne*, » laquelle était vêtue & habillée en guise d'homme, & était des parties entre » Bourgogne & Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Domremi, » assez près de Vaucouleur; laquelle pucelle *Jeanne* fut grand espace de temps » chambrière en une hôtellerie, & était hardie de chevaucher chevaux, les » mener boire, & faire telles autres apertises & habiletés que jeunes filles » n'ont point accoutumé de faire; & fut mise à voye, & envoyée devers le » roi, par un chevalier nommé messire *Roger de Baudrencourt*, capitaine, » de par le roi, de Vaucouleur, &c.

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle; il suffit qu'on l'ait crue envoyee de DIEU, pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. *Mézerai* dit tout bonnement que *saint Michel*, *le prince de la milice*

céleste, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la fesant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher, que son courage & leurs défaites.

(14) Le cardinal *Mazarin* fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de *Richelieu* se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le roi qui était dégoûté de lui.

(15) Les opinions sur *Colbert* sont si opposées entr'elles, ses admirateurs l'ont placé si haut, ses détracteurs l'ont ensuite tant rabaissé, qu'il n'existe peut-être pas un seul livre où il soit mis à sa véritable place.

Pour juger un ministre, il faut examiner ses lois & ses opérations, les rapprocher des circonstances, de l'histoire de son temps, & surtout des lumières de ses contemporains. Si un homme d'Etat a montré de l'humanité & de la justice; si, quoique gêné par les circonstances & par les evénemens, il a eu le bonheur du peuple pour premier objet; s'il a prouvé qu'il avait les mêmes lumières que les hommes éclairés de son siècle, on doit respecter sa mémoire, & lui pardonner de n'avoir été ni supérieur aux événemens, ni au-dessus de ses contemporains.

Colbert, fils d'un marchand, d'abord commis d'un négociant, puis clerc de notaire, devint intendant du cardinal *Mazarin*. *Fouquet* avait été surintendant dans les dernières années de la vie du cardinal; son administration était également onéreuse & corrompue.

Des traitans inventaient de nouveaux offices, de nouveaux droits sur les consommations, réveillaient d'anciennes prétentions domaniales, inventaient des priviléges exclusifs, des lettres de maîtrise, fesaient revivre des arrérages d'impôts. *Fouquet* agréait ces projets, & en vendait le produit aux inventeurs moyennant une somme payée comptant. Le gouvernement, alors très-faible, protégeait peu ces traitans; mais comme ils ne donnaient qu'une petite partie de la valeur de ce qu'on leur accordait, ils gagnaient encore beaucoup. Des parts dans les profits, ou une somme d'argent, décidaient de la préférence que le premier ministre & le surintendant accordaient aux fesseurs de projets. Ces emplois subalternes, & les détails de cette corruption, furent la première école de *Colbert*. Le cardinal le recommanda en mourant au roi, comme un homme qui lui serait utile.

Le premier soin de *Colbert* fut de chercher à perdre *Fouquet*. Il lui était aisé de montrer à *Louis XIV* que ce ministre n'était qu'un homme vain, uniquement occupé de soutenir ses profusions par des moyens ruineux, & ne sachant qu'emprunter. Mais ce n'était pas sa disgrace, c'était sa perte que ses ennemis voulaient, parce que *Fouquet*, disgracié, eût pu éclairer le roi sur la conduite passée de *Colbert* & des autres ministres.

Cependant *Fouquet* était procureur-général, & ne pouvait être jugé que par le parlement. Ce droit n'eſt, à la vérité, que le droit commun de tout citoyen; mais il eſt bien moins facile de le violer contre un procureur-général. On perſuada à *Fouquet* de vendre ſa charge & d'en faire porter le prix au tréſor royal. La voix publique accuſa *Colbert* de cette perfidie. On peignit enſuite *Fouquet* à *Louis XIV* comme un homme dangereux, qui avait fait fortifier Belle-iſle, qui avait des tréſors, des troupes, & des partiſans. *Louis* le crut. L'indiſcrétion de *Fouquet*, qui avait voulu acheter mademoiſelle de *la Vallière* dans le temps même où elle réſiſtait au roi, lui rendait le ſurintendant odieux.

La perte de *Fouquet* fut donc réſolue; & l'on employa, pour l'arrêter, une diſſimulation qu'on aurait à peine pardonnée à *Henri III*, s'il eût voulu faire arrêter le duc de *Guiſe*; tant on avait trompé *Louis XIV* ſur la prétendue puiſſance du malheureux ſurintendant. Il fut jugé par des commiſſaires; *Séguier*, ſon ennemi déclaré, fut un de ſes juges, ainſi que *Puſſort*, allié de *Colbert*. *Le Tellier* le perſécutait avec violence. On diſait alors: *Le Tellier a plus d'envie que Fouquet ſoit pendu, mais Colbert a plus peur qu'il ne le ſoit pas*. La commiſſion ne prononça qu'un banniſſement perpétuel; ceux des juges qui par leur fermeté empêchèrent les autres d'aller plus loin furent diſgraciés; & on obtint du roi que *Fouquet*, qui aurait pu du fond de ſa retraite démaſquer ſes ennemis, ſerait mis dans une priſon perpétuelle. C'eſt ſous ces auſpices que *Colbert* parvint au miniſtère.

Ses premières opérations furent la remiſe des arrérages des tailles. Le tréſor ne ſacrifiait par cet arrangement que ce qu'il ne pouvait eſpérer de recouvrer. A la vérité, on joignit à cette remiſe une diminution de tailles; mais elle fut bientôt remplacée, & au-delà, ſous une autre forme.

On retrancha le quatrième des rentes; c'eſt-à-dire, qu'on fit banqueroute d'un quart de ce que le roi devait aux rentiers.

Depuis cette époque, on compta les années de l'adminiſtration de *Colbert* par des impôts & par des emprunts. Il eſt vrai que l'on prétend qu'il s'oppoſa aux emprunts; que même le premier préſident ayant propoſé à *Louis XIV* un emprunt au lieu d'un impôt qu'il voulait établir, & le roi l'ayant accepté, *Colbert* dit au premier préſident: *Vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer*. Si ce trait eſt vrai, *Colbert* avait bien vu; mais il n'en eſt pas plus excuſable, à moins qu'on n'établiſſe comme un principe de morale, qu'il eſt permis à un miniſtre de faire le mal, lorſque ce mal lui eſt néceſſaire pour conſerver ſa place.

Quant aux impôts, la forme la plus onéreuſe au peuple fut conſtamment préférée. Le code des aides, celui des gabelles que *Colbert* publia, ſont un monument d'abſurdité & de tyrannie; il eſt impoſſible de porter plus loin le mépris des hommes; il eſt impoſſible que le miniſtre qui a écrit ce code eût conſervé quelques ſentimens d'humanité ou de juſtice: dans ſes réglemens ſur les manufactures, on érigea en loi ce qui n'était que l'avis des fabricans

habiles ſur la manière de fabriquer, & on ſoumit à des peines corporelles & infamantes les ouvriers qui ne ſe conformeraient pas à ces opinions. Enfin *Colbert* n'ayant plus d'expédiens, imagina de faire une opération ſur les petites monnaies, & de ſoumettre à des droits les denrées qui ſervent à la ſubſiſtance du petit peuple de Paris. Il mourut ; & ſon enterrement fut troublé par la populace que ces dernières opérations avaient révoltée, & qui voulait déchirer ſon corps.

Tel fut *Colbert ;* & nous n'avons rien dit qui ne ſoit prouvé, ou par l'hiſtoire, ou par la ſuite même de ſes lois : comment donc cet homme eut-il une ſi grande réputation ? comment M. de *Voltaire*, l'ami de l'humanité, l'a-t-il appelé le *premier des humains ?* c'eſt ce qui nous reſte à expliquer.

Colbert établit de la régularité dans la recette des impôts, & de l'ordre dans les dépenſes. Cet ordre n'était pas de l'économie, les citoyens étaient toujours vexés ; mais les vexations étaient moins arbitraires. Les grands, les propriétaires riches étaient ménagés, le peuple ſouffrait ſeul, & ſes cris, étouffés par une adminiſtration vigilante & rigoureuſe, n'étaient pas entendus au milieu des fêtes de la cour.

La France, depuis les malheurs de *François I* juſqu'à la paix des Pyrénées, avait été dans un état de trouble & de déſaſtre ; ſes frontières menacées & envahies, les guerres de religion, les guerres des grands contre *Richelieu* & *Mazarin*, la puiſſance des ſeigneurs dans les provinces ; toutes ces cauſes s'oppoſaient également à l'induſtrie du cultivateur & à celle de l'artiſan. Perſonne n'oſait & même ne pouvait faire d'avances, ni pour la culture, ni pour des entrepriſes de manufactures. Le commerce extérieur n'avait pu s'établir ; le commerce intérieur était languiſſant. On commença à reſpirer après la paix des Pyrénées ; les frontières étaient en ſureté, la paix régnait dans l'intérieur des provinces.

L'autorité du roi ne ſouffrait plus de partage, & les vexations particulières ceſſèrent d'être à craindre. Plus la nation avait été épuiſée, plus ſes progrès durent être rapides ; & il était naturel qu'on attribuât à *Colbert* ce qui était l'ouvrage des circonſtances.

Colbert parut avoir encouragé le commerce & les manufactures, parce qu'il fit beaucoup de lois ſur ces objets, & qu'on liſait dans le préambule qu'elles avaient pour objet de favoriſer le commerce & les manufactures.

La France n'avait jamais eu de marine ; elle en eut une ſous *Colbert*, non que ce miniſtre eût des connaiſſances dans la marine ; mais il dépenſa beaucoup, & il eut le bonheur de trouver des officiers de mer habiles, audacieux, & entreprenans.

Pluſieurs français tentèrent des établiſſemens dans les deux Indes ; & tantôt en les encourageant, tantôt en profitant de leur ruine, *Colbert* parvint à établir quelques colonies, qui, bien que faibles & mal adminiſtrées, paraiſſaient aux yeux des Français, alors peu inſtruits, avoir augmenté leur puiſſance & leurs richeſſes.

Enfin

Enfin *Colbert*, en favorifant les beaux-arts, en protégeant les gens de lettres, fe fit des partifans qui célébrèrent fes louanges. La perfécution qu'il fufcita contre *Saint-Evremond*, l'exclufion des grâces de la cour, par laquelle *la Fontaine* fut puni de fon attachement pour *Fouquet*, la dureté de *Colbert* envers *Charles Perrault*, fon injuftice à l'égard de *Charles Patin*, annonçaient une ame étroite & dure, peu fenfible aux arts, & feulement frappée de la vanité de les protéger : mais à peine ces petiteffes furent-elles remarquées ; l'académie des fciences établie, de grands voyages utiles aux fciences, entrepris aux frais du roi, l'obfervatoire conftruit, fubjuguèrent les efprits.

Colbert mourut, & fes fucceffeurs le firent regretter. Ils n'eurent pas d'autres principes d'adminiftration ; ils augmentèrent les impôts, & parurent moins occupés encore du bonheur du peuple. Les manufactures, le commerce, furent auffi mal adminiftrés & moins encouragés. La marine tomba ; la première guerre qui fuivit fa mort fut mêlée de revers, & la feconde fut malheureufe.

Enfin, plus *Louvois* était haï, plus *Colbert*, fon rival, gagnait dans l'opinion ; fa conduite envers *Fouquet* fut prefque oubliée ; on lui pardonna une fortune immenfe & le fafte de fa maifon de Sceaux, en les comparant à la fortune fcandaleufe d'*Emeri*, aux prodigalités de *Fouquet*, & aux richeffes des traitans de la guerre de la fucceffion.

A la mort de *Louis XIV* la réputation de *Colbert* augmenta encore : les principes de l'adminiftration des finances, du commerce, & des manufactures, étaient inconnus ; & lorfqu'on commença en France à s'occuper de ces objets, ce fut pour adopter fur ces matières l'opinion de *Colbert*.

On fe plaignait de n'avoir plus de marine, & fous lui la marine avait été floriffante.

On regrettait la magnificence de la cour de *Louis XIV*. On fentait les maux qu'avait caufés la rigueur exercée contre les proteftans, & l'on croyait que *Colbert* les avait protégés ; on était dégoûté de la guerre, & *Colbert* paffait pour s'être oppofé à la guerre.

Les dépenfes exceffives qu'il fefait pendant la paix, pour fatisfaire le goût de *Louis XIV*, paraiffaient des moyens de faire fleurir dans l'Etat les arts de luxe, d'animer les manufactures, de rendre les étrangers tributaires de notre induftrie.

Ce n'était pas après les opérations de *Law*, & le hauffement exceffif des monnaies, qu'on pouvait reprocher à *Colbert* les retranchemens des rentes, & une faible augmentation dans la valeur du marc d'argent.

M. de *Voltaire* trouva donc la réputation de *Colbert* établie, & il fuivit l'opinion de fon fiècle : on ne peut lui en faire un reproche. Ce qui dans un homme occupé d'études politiques ferait une preuve d'ignorance, ou d'un penchant fecret pour des principes oppreffeurs, n'eft qu'une erreur très-pardonnable dans un écrivain qui a cru pouvoir s'en rapporter à l'opinion des hommes les plus éclairés de l'époque où il écrivait ; & lorfque

c'eſt l'amour des arts, de la paix, & de la tolérance, qui a inſpiré cette erreur, il y aurait de l'injuſtice à ne point la pardonner. Depuis ce temps la ſcience de l'adminiſtration a fait des progrès, ou plutôt elle a été créée du moins en France, & *Colbert* a été traité avec d'autant plus de ſévérité que l'enthouſiaſme avait été plus vif.

On aurait tort ſans doute de lui reprocher d'avoir ignoré ce que perſonne ne ſavait de ſon temps. On doit louer ſon application au travail, ſon exactitude; mais ni ſa conduite envers *Fouquet*, ni les moyens ruineux qu'il employa pour ſoutenir aux dépens du peuple le faſte de la cour, ni la dureté de ſes réglemens pour les manufactures, ni la barbarie du code des aides & des gabelles, ni ſes opérations ſur les monnaies, ni les retranchemens des rentes, ne peuvent être excuſés.

On peut le regarder comme un homme habile, mais non comme un homme de génie; ce nom ne convient en politique qu'à ceux qui s'élèvent au-deſſus des opinions & des idées même des hommes éclairés de leur ſiècle. On peut moins encore le regarder comme un homme vertueux; car ce nom n'eſt dû qu'au miniſtre qui n'a jamais ſacrifié ni la nation à la cour, ni la juſtice à ſes intérêts. (*Note des éditeurs.*)

(16) Le peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtait le grand *Colbert*, au point qu'il voulut déterrer ſon corps; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chère & reſpectable.

(17) *Louis XIV.*

(18) L'académie des ſciences, dont les mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

On liſait dans l'édition de 1723:

Ici de mille eſprits les efforts curieux
Meſurent l'univers & liſent dans les cieux.
Deſcartes, répandant ſa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

Ces vers ſe retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut dans ce voyage en Angleterre que M. de *Voltaire* connut & adopta le ſyſtème de *Newton*, dans un temps où très-peu de mathématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus illuſtres du continent l'attaquaient encore, où le ſage *Fontenelle* reprochait à ce ſyſtème de ramener les qualités occultes *que Deſcartes avait bannies de la phyſique.*

(19) *Louis de Bourbon*, appelé communément *le grand Condé*, & *Henri* vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps; tous deux ont remporté de grandes victoires & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de *Condé* ſemblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de *Turenne* pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de *Turenne* remporta

des avantages ſur le grand *Condé* à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand-homme.

(20) Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit enſuite ſans murmurer au maréchal de *Villeroi*, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au roi, mourut en philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

(21) Le maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle manière, trois cents places anciennes, & en a bâti trente-trois ; il a conduit cinquante-trois ſiéges, & s'eſt trouvé à cent quarante actions ; il a laiſſé douze volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été executé. Il était de l'académie des ſciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en feſant ſervir les mathématiques à l'avantage de ſa patrie.

(22) *François-Henri de Montmorenci*, qui prit le nom de *Luxembourg*, maréchal de France, duc & pair, gagna la bataille de Caſſel, ſous les ordres de *Monſieur*, frère de *Louis XIV*, & remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde ; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la baſtille, & reçut mille dégoûts des miniſtres.

Au lieu du ſecond vers, on liſait dans quelques éditions :

Luxembourg de ſon nom remplit toute la terre.

(23) On s'était propoſé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en faveur du marechal duc de *Villars*.

Il a gagné la bataille de Fredelingue & celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où ſe poſta depuis le duc de *Marlborough*, lorſqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le maréchal de *Villars* ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712, lorſque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait ſi *Louis XIV* quitterait Verſailles, le maréchal de *Villars* battit le prince *Eugène* à Denain, s'empara du depôt de l'armée ennemie à Marchiènes, fit lever le ſiége de Landrecie, prit Douay, Queſnoy, Bouchain &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Raſtat au nom du roi, avec le même prince *Eugène*, plénipotentiaire de l'empereur.

On prétend que ce beau vers

Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,

ſe trouve dans les œuvres de l'abbé *Cottin*.

(24) Feu M. le duc de *Bourgogne*.

(25) Ce poëme fut compoſé dans l'enfance de *Louis XV*.

(26) Vrai portrait de *Philippe* duc d'Orléans, régent du royaume.

(27) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

Fin des Notes du Chant ſeptième.

VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) TOUT le commencement de ce chant eſt entièrement différent dans les premières éditions.

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un ſilence profond régnait dans l'univers.
Henri, prêt d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans ſon camp, repoſait ſur ſes armes.
Un héros, deſcendu de la voûte des cieux,
Miniſtre de DIEU même, apparut à ſes yeux :
C'était ce ſaint guerrier, qui, loin du bord celtique,
Alla vaincre & mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui DIEU prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadème ;
Au front du nouveau prince il le poſa lui-même :
„ Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du temps qui nous ſépare a rapproché l'eſpace ;
Je reconnais mon ſang que DIEU vous a tranſmis ;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire ;
Poſſédez ma ſageſſe ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne & que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux :
Si DIEU ne vous éclaire il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui, marcher à ſa lumière ?

Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où DIEU doit vous compter au rang de ſes enfans !
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes !
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins. „
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière ;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, & diviſer les airs.
Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux ;
C'eſt là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui, ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées ;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain :
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorſque les aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure & ſifflent dans les airs ;
Ainſi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.

(*b*) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtiment reſtent ſans récompenſe ;
DIEU ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs,
Mais ſur la ſimple loi qui parle à tous les cœurs.

La nature ici-bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée :
Elle pleure ; & ses cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Et dans l'édition de 1723, après ce vers,

Des mortels passagers les troupes innombrables,

on lisait :

Un juge incorruptible, avec d'égales lois,
Y ramasse à ses pieds les peuples & les rois.
Tout frémit devant lui ; les morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence ;
Lui qui dans un moment voit, entend, connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout :
De ses ministres saints la troupe inexorable
Sépare incessamment l'innocent du coupable ;
Donne aux uns des plaisirs, aux autres des tourmens,
Des vertus & du crime éternels monumens.
Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables ?

(c) Au lieu de ce vers & des onze suivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723 :

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
Le désespoir, la mort, la fureur, le carnage ;
Et ces vices affreux, suivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs ;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens, & porte le trépas ;
L'Avarice au teint pâle, & la Haine & l'Envie ;
Le Mensonge, & surtout sa sœur l'Hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin.
Le faux zèle éclatant &c.

(*d*) Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs ?

Au lieu de ce vers & des fept qui le fuivent, en voici huit autres que l'on lit dans l'édition de 1723 :

Le fujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infame délateur ;
Ceux même qui, nourris au fein de la molleffe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleffe;
Ceux qui, livrés fans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui furpaffent leurs crimes.
Le généreux Henri &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers font tournés :

Il eft, il eft auffi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Des foules de mortels noyés dans la molleffe,
Qu'entraîna le plaifir, qu'endormit la pareffe &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention & avec quelle févérité l'auteur a revu fon ouvrage ; c'eft ainfi que doit en ufer quiconque travaille pour la poftérité.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on lit ces vers, que l'auteur a fupprimés dans les autres éditions ; les voici donc :

Antoine de Navarre, avec des yeux furpris,
Voit Henri qui s'avance, & reconnaît fon fils :
Le héros attendri tombe aux pieds de fon père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre fi chère,
Trois fois fon père échappe à fes embraffemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, fes deffeins, l'ordre de fon armée,
Et fes premiers travaux, & fes derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à fa voix.

Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint guerrier, pourſuivant ſes deſſeins,
„ Suivez mes pas, dit-il, au temple des deſtins :
Avançons ; il eſt temps de vous faire connaître
Les rois & les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain &c.

(*f*) M. de *Voltaire* avait changé ainſi les deux vers ſur M. de *Vauban :*

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus & des arts.

Mais dans les dernières éditions, il les a rétablis tels qu'ils étaient dans la première ; ils rappellent ces vers d'Athalie :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit du faible rempart de nos portes d'airain.

(*g*) Au lieu de ce vers, & des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

De l'empire français douce & frêle eſpérance :
„ O vous, qui gouvernez les jours de ſon enfance ;
Vous, Villeroi, Fleury, conſervez ſous nos yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux ;
Conduiſez par la main ſon enfance docile :
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile ;
Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion ;
Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire !
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille & ſoumis aux règles du devoir !
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître ;
Qu'il ſonge qu'il eſt homme en voyant qu'il eſt maître ;
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;

Qu'il aime à pardonner ; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense ;
Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chérisse les lois,
Bien pur, présent du ciel, & peu connu des rois ;
Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri quatre & moi-même.

(*h*) Il y a dans l'édition de 1727 :

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers :

Près de ce jeune roi, regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux ;
Il unit les talens d'un sujet & d'un maître ;
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Fin des Variantes du Chant septième.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(1) IL se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'Etat & royaume de France.

(2) *Les Lorrains.* Le chevalier d'*Aumale*, dont il est si souvent parlé, & son frère le duc, étaient de la maison de *Lorraine.*

Charles-Emmanuel duc de *Nemours*, frère utérin du duc de *Mayenne.*

La Châtre était un des maréchaux de la ligue, que l'on appelait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet *la Châtre* fit sa paix depuis, & *Henri* lui confirma la dignité de maréchal de France.

(3) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrième chant, note 1.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de *Mayenne*, homme emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de *Guise*, fils du *balafré.*

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre *Henri III*, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec *Henri IV*, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(4) Le comte d'*Egmont*, fils de l'amiral d'*Egmont*, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de *Horn.*

Le fils étant resté dans le parti de *Philippe II*, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de *Mayenne*, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'*Egmont* son père : *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort*, *c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait & dont il venait défendre la cause.

(5) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton & l'Eure, que se donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

(6) *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de *Pierre d'Aumont*, gentilhomme de la chambre, & de *Françoise de Sully*, héritière de l'ancienne maison de *Sully*. Il servit sous les rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, & *Henri IV*.

(7) *Henri de Gontaud de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à *Henri le grand* après la victoire: *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron ce que devait faire le roi*. Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernai.

(8) *Charles Gontaud de Biron*, maréchal, & duc & pair, fils du précédent; conspira depuis contre *Henri IV*, & fut décapité dans la cour de la bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(9) Dans Britannicus, *Agrippine*, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à *Néron* des instituteurs vertueux, dit:

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, & ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

(10) *Rosny*, depuis duc de *Sully*, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de *Henri IV*, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Rosni en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu *Henri II* & *Louis XIV*. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, surintendant des finances, duc & pair & maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi & d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les

courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de *Henri IV*. Ils l'appelaient le *Négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut jamais qu'à ſon maître, & le moment de la mort de *Henri IV* fut celui de ſa diſgrace. Le roi *Louis XIII* le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtiſans qui gouvernaient *Louis XIII* voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux miniſtre, qui reparaiſſait dans une jeune cour avec des habits & des airs de mode paſſés depuis long-temps. Le duc de *Sully*, qui s'en aperçut, dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuſe mémoire, me feſait l'honneur de me conſulter, nous ne commençions à parler d'affaires qu'au préalable on n'eût fait paſſer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour.*

Il compoſa dans la ſolitude de *Sully* des mémoires, dans leſquels règne un air d'honnête homme, avec un ſtyle naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la cour, ſous la régence de *Marie de Médicis*.

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du roi ;
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages ;
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages ;
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court ;
Adieu les amitiés & les amis de cour &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conſeiller à *Henri IV* d'aller à la meſſe. Le cardinal du *Perron* l'exhortant un jour à quitter le calviniſme, il lui répondit : *Je me ferai catholique quand vous aurez ſupprimé l'évangile ; car il eſt ſi contraire à l'Egliſe romaine que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inſpirés par le même eſprit.*

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges ſur la ſageſſe de ſon miniſtère ; le pape finiſſait ſa lettre comme un bon paſteur, par prier DIEU qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjurait le duc de *Sully* de ſe ſervir de ſes lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit ſur le même ton ; il l'aſſura qu'il priait DIEU tous les jours pour la converſion de ſa ſainteté. Cette lettre eſt dans ſes mémoires.

Ce ſont les écrivains qui font la réputation des miniſtres. Pour les bien juger, il faudrait non-ſeulement connaître les principes de l'adminiſtration, mais encore avoir lu les lois, les réglemens que ces miniſtres ont faits, & ſavoir quelle a été l'influence de ces lois, de ces réglemens, ſur la nation entière, ſur les différentes provinces. Preſque perſonne ne prend cette peine ; & on juge les miniſtres ſur la parole des hiſtoriens ou des écrivains politiques.

Sully & *Colbert* en ſont un exemple frappant. Sous le règne de *Louis XIV*, les gens de lettres français étaient en général plongés dans une ignorance profonde ſur tout ce qui regardait l'adminiſtration d'un Etat ; & les hommes qui ſe mêlaient d'affaires étaient hors d'état d'écrire deux phraſes qu'on pût lire. Le ſyſtème tourna vers ces objets les eſprits des hommes de tous les ordres. On s'occupa beaucoup de commerce ; & comme *Colbert* avait fait un grand nombre de réglemens ſur les manufactures ; comme il avait encouragé le commerce maritime, formé des compagnies, il devint dans tous les écrits le modèle des grands miniſtres. Cependant les ſciences politiques firent par-tout des progrès ; on cherchait à les appuyer ſur des principes généraux & fixes, on en trouva quelques-uns. On obſerva dans l'adminiſtration de *Colbert* un grand nombre de défauts ; mais on avait beſoin d'offrir un autre objet à l'admiration publique, & on choiſit *Sully* : le choix était heureux. Miniſtre, confident, ami, d'un roi dont la mémoire eſt chérie & reſpectée, il avait conſervé la réputation d'un homme d'une vertu forte, d'une franchiſe auſtère ; il avait été un ſévère économe du tréſor public : on oppoſa donc *Sully* à *Colbert*. On alla plus loin ; on ſuppoſa que chacun de ces miniſtres avait un ſyſtème d'adminiſtration, que ces ſyſtèmes étaient oppoſés ; que l'un voulait favoriſer l'agriculture, tandis que l'autre la ſacrifiait à l'encouragement des manufactures. Mais il eſt facile, en liſant les lois qu'ils ont faites, de voir que ni l'un ni l'autre n'eurent jamais un ſyſtème ; de leur temps il était même impoſſible d'en avoir. *Sully* fut ſupérieur à *Colbert*, parce qu'il s'oppoſait avec courage aux dépenſes que *Henri* voulait faire par généroſité ou par faibleſſe ; au lieu que *Colbert* flatta le goût de *Louis XIV* pour les fêtes & la pompe de la cour ; que *Sully* mérita la confiance de *Henri IV* en ſacrifiant pour lui ſes biens & ſon ſang ; & que *Colbert*, après avoir gagné la confiance de *Mazarin*, en l'aidant à augmenter ſes tréſors, obtint celle de *Louis XIV*, en ſe rendant le délateur de *Fouquet* & l'inſtrument de ſa perte ; que *Sully*, terrible aux courtiſans, voulait ménager le peuple ; & que *Colbert* ſacrifia toujours le peuple à la cour.

Sully n'encouragea le commerce des blés que par des permiſſions particulières d'exporter, plus fréquentes à la vérité que du temps de *Colbert* ; mais qu'il feſait auſſi quelquefois acheter, conduite qu'un miniſtre même très-corrompu, n'oſerait avouer de nos jours.

Tous deux n'encouragèrent de même les manufactures que par des dons & des priviléges. Ils ne fongèrent ni l'un ni l'autre à rendre moins onéreufes les lois fifcales : fi elles furent moins dures fous *Sully*, il faut moins en faire honneur à fon caractère qu'aux circonftances, qui n'auraient point permis cet abus de l'autorité royale.

En un mot *Sully* fut un homme vertueux pour fon fiècle, parce qu'on n'eut à lui reprocher aucune action regardée dans fon fiècle comme vile ou criminelle ; mais on ne peut dire qu'il fut un grand miniftre, & encore moins le propofer pour modèle. Un général, qui de nos jours ferait la guerre comme du *Guefclin*, ferait vraifemblablement battu.

Sully eut des défauts & des faibleffes. Ami de *Henri IV*, il était trop jaloux de fa faveur ; fier avec les grands fes égaux, il eut avec fes inférieurs toutes les petiteffes de la vanité ; fa probité était incorruptible ; mais il aimait à s'enrichir, & ne négligea aucun des moyens regardés alors comme permis. Obligé de fe retirer après la mort de *Henri IV*, il eut la faibleffe de regretter fa place, & de fe conduire en quelques occafions comme s'il eût défiré d'avoir part au gouvernement incertain & orageux de *Louis XIII*. Il eft vrai que le mot célèbre cité par M. de *Voltaire* eft une belle réparation de cette faibleffe, fi pourtant elle eft auffi réelle que l'ont prétendu fes ennemis.

Nangis, homme d'un grand mérite & d'une véritable vertu : il avait confeillé à *Henri III* de ne point faire affaffiner le duc de *Guife*, mais d'avoir le courage de le juger felon les lois.

Crillon était furnommé *le brave*. Il offrit à *Henri IV* de fe battre contre ce même duc de *Guife*. C'eft à ce *Crillon* que *Henri le grand* écrivit : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas.... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

(11) *Henri de la Tour d'Orliegues*, vicomte de *Turenne*, maréchal de France. *Henri le grand* le maria à *Charlotte de la Mark*, princeffe de Sedan, en 1591. La nuit de fes noces le maréchal alla prendre Stenay d'affaut.

(12) La fouveraineté de Sedan, acquife par *Henri de Turenne*, fut perdue par *Fréderic Maurice*, duc de Bouillon, fon fils ; qui ayant trempé dans la confpiration de *Cinq-Mars* contre *Louis XIII*, ou plutôt contre le cardinal de *Richelieu*, donna Sedan pour conferver fa vie : il eut, en échange de fa fouveraineté, de très-grandes terres plus confidérables en revenu, mais qui donnaient plus de richeffes & moins de puiffance.

(13) *Claude*, duc de *la Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démefurée, de grandes richeffes, & était le feigneur le plus confidérable parmi les calviniftes. Il mourut à trente-huit ans.

(14) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être connétable ſous *Louis XIII.*

Balſac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuſe marquiſe de *Verneuil*, fut tué à la bataille d'Ivry ; *Feuquières* & de *Neſle*, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

(15) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit *Henri IV* à la journée d'Ivry : *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.*

(16) La baïonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-temps après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(17) *Dupleſſis-Mornai* eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le ſang-froid dont on le loue ici.

(18) Le duc de *Biron* fut bleſſé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe que *Henri le grand* lui ſauva la vie. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.

(19) Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que *Henri IV* fut bleſſé : il eut la bonté depuis de mettre dans ſes gardes le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le lecteur s'aperçoit bien ſans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de *Henri le grand*, dans un poëme où il faut obſerver l'unité d'action. Ce prince fut bleſſé à Aumale : il ſauva la vie au maréchal de *Biron* à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils ſont arrivés : il faut qu'il raſſemble, autant qu'il peut, ces actions ſéparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties ; ſans cela, il eſt abſolument impoſſible de faire un poëme épique fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV ne fut donc point bleſſé à Ivry, mais il courut un grand riſque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cornettes Valonnes, & y aurait peri s'il n'eût été dégagé par le marechal d'*Aumont* & par le duc de *la Trimouille.* Les ſiens le crurent mort quelque temps, & jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du ſang des ennemis.

Je

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, *Duplessis-Mornai* lui écrivit : SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César ; c'est à nous a mourir pour votre majesté, & ce vous est gloire, à vous,* SIRE, *de vivre pour nous, & j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Fin des Notes du Chant huitième.

VARIANTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris toujours injuſte & toujours furieux,
De la mort de ſon roi rendait grâces aux cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de ſa vaine eſpérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la première fois.
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône ſous leurs pas les routes applanies;
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France :
Il crut qu'il était temps d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-temps, & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

(*b*) Il manque ces quatre vers-ci qui ſont dans l'édition de 1723 :

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée;
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

L'auteur les a retranchés, afin que ces mots *loin des remparts*, ne nuiſiſſent pas à l'unité de lieu.

(*c*) Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723 :

Là, ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos ;
Là, les nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide ;
Les tranquilles zéphyrs habitaient ſur ces bords ;
Cérès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Dans le fond des forêts les nymphes ſe cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.

(*d*) Voyez la variante (*g*).

(*e*) On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit :

Sancy, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la cour, au ſénat ;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes ;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornai, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles, & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières.

Nicolas de Harlai de Sancy fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hôtel du roi, ſurintendant des finances, & réunit ainſi en ſa perſonne, le miniſtère, la magiſtrature, & le commandement des armées. Il était fils de *Robert de Harlai*, conſeiller au parlement, & de *Jacqueline Morvilliers ;* il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de *Henri III*, lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la ligue; il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savait que le roi n'avait pas un sou, se moqua de lui: *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée.* On lui donna sur le champ la commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière: d'abord il persuada aux Génevois & aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie; ensuite il fut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens; il mit en gage ses pierreries, & entre autres ce fameux diamant, nommé *le Sancy*, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, dom *Antoine*, chassé de son pays par *Philippe II:* dom *Antoine* s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de *Sancy*, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à *Sancy*, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi dom *Antoine*, & eût pu même en donner davantage.

Sancy, étant surintendant des finances sous *Henri IV*, fut disgracié, au rapport de M. de *Thou*, parce qu'il avait dit à la duchesse de *Beaufort* que ses enfans ne seraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de *Rosni*. *Sancy* même ne fut point disgracié, puisque le roi, en 1604, le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque temps après *Henri IV*, disant qu'il fallait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'*Aubigné*, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satire intitulée: *La confession catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de *Henri III*.

(*f*) Il y a dans l'édition de 1727 & les ſuivantes:

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté :
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Mornai revole au prince, il le ſuit, il l'eſcorte, &c.

(*g*) Cet épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions. Le voici tel qu'il ſe trouvait dans le poëme de la ligue :

Du ſuperbe d'Aumont la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée ;
D'Ailly portait par-tout l'horreur & le trépas,
Les ligueurs ébranlés fuyaient devant ſes pas ;
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans ſa courſe l'arrête.
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités,
La victoire & la mort volent à leurs côtés ;
Ils s'attaquent cent fois & cent fois ſe repouſſent ;
Leur courage s'augmente & leurs glaives s'émouſſent :
Défendus par leur caſque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier ;
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux ;
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière :
D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'était ſon fils :
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes :
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;

Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers :
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix fesait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Ciel, quels cris effrayans se font par-tout entendre !

(*h*) Dans l'édition de 1727 on lit :

Que vois-je ? c'est ton roi qui vole à ton secours ;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant ;
D'Aumale à son aspect recule en frémissant :
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(*i*) Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du tyran qui fit périr son père ;
Malheureux, il n'osait sur un bord étranger
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père & sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain ;
Le fer étincelant &c.

(*k*) Il y avait dans la première édition :

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La ligue en pâlissait, la guerre était finie :
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;

C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les dieux.

Mais ce que l'auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

(*l*) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre & non pas vous détruire ;
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer :
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion &c.

(*m*) Au lieu de ces quatre vers, on lit dans l'édition de 1740 :

C'eſt un Dieu bienfeſant, qui, laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſuccéder le calme aux horreurs de la guerre,
Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompenſe, & gagne tous les cœurs.

Fin des Variantes du Chant huitième.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(1) CETTE defcription du temple de l'Amour, & la peinture de cette paffion perfonnifiée, font entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la fcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps paffé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Vénus* & comme un dieu de la fable, mais comme une paffion repréfentée avec tous les plaifirs & tous les défordres qui l'accompagnent.

(2) *Vauclufe*, *Valifclaufa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le féjour que fit *Pétrarque* dans les environs. L'on voit même encore près de fa fource une maifon, qu'on appelle la maifon de *Pétrarque*.

(3) *Anet* fut bâti par *Henri II*, pour *Diane de Poitiers*, dont les chiffres font mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eft pas loin de la plaine d'Ivry.

(4) *Gabrielle d'Eftrées*, d'une ancienne maifon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au feigneur de *Liancourt*, & depuis ducheffe de *Beaufort* &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles, il fe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il fe déguifa en payfan, paffa au travers des gardes ennemies & arriva chez elle, non fans courir rifque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiftoire des amours du grand *Alcandre*, écrite par une princeffe de *Conti*.

(5) *Cléopâtre* allant à Tarfe, où *Antoine* l'avait mandée, fit ce voyage fur un vaiffeau brillant d'or & orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de foie. *Cléopâtre* était habillée

comme on repréſentait alors la déeſſe *Vénus ;* ſes femmes repréſentaient les Nymphes & les Grâces ; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la déeſſe. On quitta le tribunal d'*Antoine* pour courir au devant d'elle. Ce romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. [*Plutarque.*]

Fin des Notes du Chant neuvième.

VARIANTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos ;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La Molleſſe entretient un ſilence paiſible :
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans &c.

(*b*) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

(*c*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont ſon pouvoir aimable éterniſa la veine ;
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ſes jours,
Sur ces bords enchantés ſoupirait ſes amours.

(*e*) Au lieu de ces vers, on liſait dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.
Elle entrait dans cet âge &c.

(*f*) Dans l'édition de 1723 on lisait:

Au devant du monarque il conduisit ses pas.
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble & ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle.

(*g*) N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrées.

Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723:

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs désarmer ce héros;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes;
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence;
Il va trouver Sully d'un vol léger & prompt,
Et lui dit de son roi la faiblesse & l'affront.
Non moins prudent ami &c.

(*h*) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723:

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère:
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince &c.

Fin des Variantes du Chant neuvième.

NOTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) LE chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la ligue. Son duel avec le vicomte de *Turenne* n'eſt qu'une fiction ; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le ſieur de *Marivaux*, qui tenait pour les royaliſtes, & le ſieur *Claude de Marolles*, qui tenait pour les ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de *Henri III ;* mais ce fut *Marolles* qui fut vainqueur.

(2) *Henri IV* bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(3) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la ligue qui donua le conſeil de faire du pain avec des os de morts, conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(4) On fit la viſite, dit *Mézerai*, dans les logis des eccléſiaſtiques & dans les couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(5) Les Suiſſes qui étaient dans Paris à la ſolde du duc de *Mayenne*, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les hiſtoriens du temps ; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *barbares*, & non ſur leur nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(6) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

(7) *Henri IV* fut ſi bon qu'il permettait à ſes officiers d'envoyer (comme le dit *Mézerai*) des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis & aux dames. Les ſoldats en feſaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait

de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(8) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & *Henri IV* n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593 ; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme & non une histoire.

Fin des Notes du Chant dixième.

VARIANTES

DU CHANT DIXIÈME.

(*a*) Ces momens dangereux, perdus dans la molleſſe.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723:

Le temps vole, & ſa perte eſt toujours dangereuſe ;
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu ;
Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'alégreſſe.
Déjà dans leur aſile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

C'était après ces vers que M. de *Voltaire* plaçait les états de Paris & le diſcours de d'*Aubray*. Voyez les notes du ſixième chant dans l'édition de 1727 ; la marche du poëme eſt la même que dans les dernières éditions, mais les détails du combat de *Turenne* ont été très-embellis depuis l'édition de 1727 :

(*b*) Ils demandent l'aſſaut ; mais l'auguſte Louis.

Au lieu de ce vers & des treize qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déjà tournés ſur eux ;
Il voulait les ſauver de leur propre furie :
Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre &c.

Et depuis, jufque dans l'édition de 1740 :

Ils demandent l'affaut : le roi dans ce moment
Modéra leur courage & leur emportement ;
Il fentit qu'il aimait &c.

(*c*) Mais le faux zèle, hélas ! qui ne faurait céder &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux de l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas en cette occafion
Ce que pouvaient les Seize & la religion.

(*d*) Après ce vers & les treize qui fuivent, il y avait dans l'édition de 1723 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits ;
Le faint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait fur le héros dont il eft l'origine ;
Touché de fa vertu, faifi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte fes douleurs.

(*e*) Au lieu de ces vers, on lifait dans l'édition de 1723 :

Par des coups effrayans fouvent ce Dieu jaloux
A fur les nations étendu fon courroux ;
Mais toujours pour le jufte il eut des yeux propices.
Il le foutient lui-même au bord des précipices,
Epure fa vertu dans les adverfités,
Combat pour fa défenfe, & marche à fes côtés.
Le père des Bourbons &c.

(*f*) Il y avait dans l'édition de 1727 :

Il abjure avec foi ces dogmes féducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Eglife &c.

Et dans celle de 1723 le poëme se terminait par ces vers :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle ;
Ces rayons désirés enflamment ses esprits :
Il avance avec elle aux remparts de Paris ;
Il parle, & les remparts tombent en sa présence ;
Les ligueurs éperdus implorent sa clémence ;
Les prêtres sont muets ; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés ;
Et le peuple à genoux, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, & son père.

Fin des Variantes du dixième & dernier Chant.

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE. (a)

HENRI LE GRAND naquit en 1553 à Pau, petite ville, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, ſon père, était du ſang royal de France, & chef de la branche de *Bourbon*, (ce qui autrefois ſignifiait *bourbeux*) ainſi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*.

La maiſon de *Bourbon*, depuis *Louis IX* juſqu'à *Henri IV*, avait preſque toujours été négligée & réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de *Condé*, frère d'*Antoine de Navarre*, & oncle de *Henri le grand*, n'avait que ſix cents livres de rente de ſon patrimoine.

La mère de *Henri* était *Jeanne d'Albret*, fille de *Henri d'Albret* roi de Navarre, prince ſans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paiſible, qui ſoutint avec trop de réſignation la perte de ſon royaume, enlevé à ſon père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Eſpagne. *Jeanne*, fille d'un prince ſi faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn, & le vain titre de roi de Navarre.

(a) L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorſqu'on imprima la Henriade à Londres.

Ce prince, qui vivait dans un temps de factions & de guerres civiles, où la fermeté d'esprit est si nécessaire, ne fit voir qu'incertitude & irrésolution dans sa conduite. Il ne sut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, & sans capacité pour l'emploi de général d'armée, il passa toute sa vie à favoriser ses ennemis & à ruiner ses serviteurs; joué par *Catherine de Médicis*, amusé & accablé par les *Guises*, & toujours dupe de lui-même. Il reçut une blessure mortelle au siége de Rouen, où il combattit pour la cause de ses ennemis contre l'intérêt de sa propre maison. Il fit voir en mourant le même esprit inquiet & flottant qui l'avait agité pendant sa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout opposé: pleine de courage & de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestans, estimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue & de la cabale. Une chose remarquable est qu'elle se fit protestante dans le même temps que son époux redevint catholique, & fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion qu'*Antoine* était chancelant dans la sienne. Ce fut par-là qu'elle se vit à la tête d'un parti, tandis que son époux était le jouet de l'autre.

Jalouse de l'éducation de son fils, elle voulut seule en prendre le soin. *Henri* apporta en naissant toutes les excellentes qualités de sa mère, & il les porta dans la suite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de son père qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans *Antoine* dégénéra en incertitude

& en faiblesse ; mais qui dans *Henri* fut bienveillance & bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche & efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'esprit, & endurcit le cœur. Sa nourriture était grossière, & ses habits simples & unis. Il alla toujours nu-tête. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens de même âge ; il grimpait avec eux sur les rochers & sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays & des temps.

Pendant qu'il était ainsi élevé au milieu de ses sujets, dans une sorte d'égalité, sans laquelle il est facile à un prince d'oublier qu'il est né homme ; la fortune ouvrit en France une scène sanglante, & au travers des débris d'un royaume presque détruit, & sur les cendres de plusieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans son ancienne splendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II roi de France, chef de la branche des *Valois*, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romanesques & périlleux divertissemens.

Il laissa quatre fils : *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, & le duc d'*Alençon*. Tous ces indignes descendans de *François I* montèrent successivement sur le trône, excepté le duc d'*Alençon*, & moururent heureusement à la fleur de leur âge, & sans postérité.

Le règne de *François II* fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions, & que commencèrent ces calamités, qui pendant trente ans successivement ravagèrent le royaume de France.

Il épousa la célèbre & malheureuse *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, que sa beauté & sa faiblesse conduisirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, & enfin à une mort déplorable. Elle était maîtresse absolue de son jeune époux, prince de dix-huit ans, sans vices & sans vertus, né avec un corps délicat & un esprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle se livra sans réserve au duc de *Guise*, frère de sa mère. Il influait sur l'esprit du roi par son moyen, & jetait par-là les fondemens de la grandeur de sa propre maison. Ce fut dans ce temps que *Catherine de Médicis*, veuve du feu roi, & mère du roi régnant, laissa échapper les premières étincelles de son ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de *Henri II*. Mais se voyant incapable de l'emporter sur l'esprit de son fils, & sur une jeune princesse qu'il aimait passionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur instrument, & de se servir de leur pouvoir pour établir son autorité, que de s'y opposer inutilement. Ainsi les *Guises* gouvernaient le roi & les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume : l'un en France est toujours une suite nécessaire de l'autre.

La maison de *Bourbon* gémissait sous l'oppression de la maison de *Lorraine;* & *Antoine*, roi de Navarre, souffrit tranquillement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le prince de *Condé* son frère, encore plus indignement traité, tâcha de secouer le joug, & s'associa pour ce grand dessein à l'amiral de *Coligni*, chef de la maison de *Châtillon*. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. *Condé* était

plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; *Coligni* était d'une humeur plus posée, plus mesuré dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti ; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux & l'esprit de faction pouvaient le permettre.

Les protestans commençaient alors à devenir nombreux: ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de *Luther* & de *Calvin*, la politique de plusieurs princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les protestans avaient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les prosélytes. Leur secte croissait au milieu des échafauds & des tortures. *Condé*, *Coligni*, les deux frères de *Coligni*, leurs partisans, & tous ceux qui étaient tyrannisés par les *Guises*, embrassèrent en même temps la religion protestante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, & leurs intérêts, qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion & dans l'Etat.

La première entreprise fut un complot pour arrêter les *Guises* à Amboise, & pour s'assurer de la personne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec

hardieſſe, & conduit avec ſecret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les *Guiſes* punirent les conſpirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, & les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de ſept cents proteſtans furent exécutés ; *Condé* fut fait priſonnier, & accuſé de lèſe-majeſté. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à mort.

Pendant le cours de ſon procès, *Antoine*, roi de Navarre, ſon frère, leva en Guienne, à la ſollicitation de ſa femme & de *Coligni*, un grand nombre de gentilshommes, tant proteſtans que catholiques, attachés à ſa maiſon. Il traverſa la Gaſcogne avec ſon armée ; mais ſur un ſimple meſſage qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéiſſe*, dit-il ; *mais j'obtiendrai votre pardon du roi. Allez, & demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux capitaine : *notre ſureté eſt au bout de nos épées*. Là-deſſus la nobleſſe qui le ſuivait s'en retourna avec mépris & indignation.

Antoine continua ſa route & arriva à la cour. Il y ſollicita pour la vie de ſon frère, n'étant pas ſûr de la ſienne. Il allait tous les jours chez le duc & chez le cardinal de *Guiſe*, qui le recevaient aſſis & couverts pendant qu'il était debout & nu-tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de *Condé*, lorſque le roi tomba tout d'un coup malade, & mourut. Les circonſtances & la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'eſt point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que *François II* avait été empoiſonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de *Condé* fut mis en liberté : ſon parti commença à reſpirer ; la religion proteſtante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des *Guiſes* baiſſa, ſans cependant être abattue ; *Antoine de Navarre* recouvra une ombre d'autorité dont il ſe contenta ; *Marie Stuart* fut renvoyée en Ecoſſe ; & *Catherine de Médicis*, qui commença alors à jouer le premier rôle ſur le théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de *Charles IX* ſon ſecond fils.

Elle ſe trouva elle-même embarraſſée dans un labyrinthe de difficultés inſurmontables, & partagée entre deux religions & différentes factions, qui étaient aux priſes l'une avec l'autre, & ſe diſputaient le pouvoir ſouverain.

Cette princeſſe réſolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était poſſible. Elle nourrit la haine des *Condés* contre les *Guiſes ;* elle jeta la ſemence des guerres civiles ; indifférente & impartiale entre Rome & Genève, uniquement jalouſe de ſa propre autorité.

Les *Guiſes*, qui étaient zélés catholiques, parce que *Condé* & *Coligni* étaient proteſtans, furent long-temps à la tête des troupes. Il y eut pluſieurs batailles livrées ; le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable *Anne de Montmorenci* fut tué à la journée de St Denis, dans la ſoixante & quatorzième année de ſon âge. *François* duc de *Guiſe* fut aſſaſſiné par *Poltrot* au ſiége d'Orléans. *Henri III*, alors duc d'Anjou, grand prince dans ſa jeuneſſe, quoique roi

de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre *Condé*, & celle de Moncontour contre *Coligni*.

La conduite de *Condé*, & sa mort funeste à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à son ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, sur lequel était monté un de ses officiers. Le prince, sans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui : *Messieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux est plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, poursuivit-il, *le prince de Condé, avec une jambe cassée & le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puisque vous le suivez.* Le succès ne répondit point à son courage : il perdit la bataille ; toute son armée fut mise en déroute. Son cheval ayant été tué sous lui, il se tint tout seul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cause de la douleur que lui causait son mal, mais toujours intrépide, & le visage tourné du côté de l'ennemi. *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, passa par là quand ce prince infortuné était en cet état, & demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de *Condé*, il le tua de sang froid.

Après la mort de *Condé*, *Coligni* eut sur les bras tout le fardeau du parti. *Jeanne d'Albret*, alors veuve, confia son fils à ses soins. Le jeune *Henri*, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, & partagea les fatigues de la guerre. Le travail & les adversités furent ses guides & ses maîtres.

Sa mère & l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Eglise de Rome, & d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de *Catherine de Médicis*.

Catherine était déjà débarrassée de plusieurs de ses rivaux. *François* duc de *Guise*, qui était le plus dangereux & le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût de même parti, avait été assassiné devant Orléans. *Henri de Guise* son fils, qui joua depuis un si grand role dans le monde, était alors fort jeune.

Le prince de *Condé* était mort. *Charles IX* son fils avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le duc d'*Anjou*, qui fut depuis *Henri III*, était absolument dans ses intérêts; elle ne craignait d'autres ennemis que *Jeanne d'Albret*, *Coligni*, & les protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous, & rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le roi, & même le duc d'*Anjou*, sur son dessein. Tout fut concerté, & les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée aux protestans. *Coligni*, fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. *Charles*, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune *Henri de Navarre*. *Jeanne d'Albret*, trompée par des apparences si séduisantes, vint à la cour avec son fils, *Coligni*, & tous les chefs des protestans. Le mariage fut célébré avec pompe: toutes les manières obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les sermens si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par *Catherine* & par le roi. Le reste de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux, & de mascarades. Enfin une nuit, qui fut la veille de la Saint-Barthelemi,

au mois d'août 1572, le ſignal fut donné à minuit. Toutes les maiſons des proteſtans furent forcées & ouvertes en même temps. L'amiral de *Coligni*, alarmé du tumulte, ſauta de ſon lit. Une troupe d'aſſaſſins entra dans ſa chambre ; un certain *Beſme*, lorrain, qui avait été élevé domeſtique dans la maiſon de *Guiſe*, était à leur tête ; il plongea ſon épée dans le ſein de l'amiral, & lui donna un coup de revers ſur le viſage.

Le jeune *Henri* duc de *Guiſe*, qui forma enſuite la ligue catholique, & qui fut depuis aſſaſſiné à Blois, était à la porte de la maiſon de *Coligni*, attendant la fin de l'aſſaſſinat, & cria tout haut : *Beſme, cela eſt-il fait ?* Immédiatement après, les aſſaſſins jetèrent le corps par la fenêtre. *Coligni* tomba & expira aux pieds de *Guiſe*, qui lui marcha ſur le corps ; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la perſécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France ; mais il y fut pouſſé par l'eſprit de vengeance, qui, bien qu'il ne ſoit point en général ſi cruel que le faux zèle pour la religion, mène ſouvent à de plus grandes baſſeſſes.

Cependant tous les amis de *Coligni* étaient attaqués dans Paris : hommes, enfans, tout était maſſacré ſans diſtinction : toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main, & une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, & les encourageaient au nom de DIEU à n'épargner ni parens ni amis.

Le maréchal de *Tavanes*, ſoldat ignorant & ſuperſtitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux

ſoldats : *Du ſang, du ſang; la ſaignée eſt auſſi ſalutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai.*

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage : car le prince de Navarre logeait au louvre, & tous ſes domeſtiques étaient proteſtans. Quelques-uns d'entr'eux furent tués dans leurs lits avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyaient tout nus, & étaient pourſuivis par les ſoldats ſur les eſcaliers de tous les appartemens du palais, & même juſqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de *Henri de Navarre*, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour ſon époux & pour elle-même, ſaiſie d'horreur & à demi-morte, ſauta bruſquement de ſon lit pour aller ſe jeter aux pieds du roi ſon frère. A peine eut-elle ouvert la porte de ſa chambre, que quelques-uns de ſes domeſtiques proteſtans coururent s'y réfugier. Les ſoldats entrèrent après eux, & les pourſuivirent en préſence de la princeſſe. Un d'eux, qui s'était caché ſous ſon lit y fut tué ; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ſes pieds ; elle fut elle-même couverte de ſang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à cauſe de ſon air noble, de ſa politeſſe, & d'un certain tour heureux qui régnait dans ſa converſation. C'était le comte de *la Rochefoucauld*, biſaïeul du marquis de *Montendre*, qui eſt venu en Angleterre pendant une perſécution moins cruelle, mais auſſi injuſte. *La Rochefoucauld* avait paſſé la ſoirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'eſſor à ſon imagination. Le roi ſentit quelques remords, & fut touché d'une ſorte de compaſſion pour lui. Il lui dit deux ou trois

fois de ne point retourner chez lui, & de coucher dans sa chambre ; mais *la Rochefoucauld* répondit qu'il voulait aller trouver sa femme. Le roi ne l'en pressa pas davantage, & dit : *Qu'on le laisse aller ; je vois bien que* DIEU *a résolu sa mort.* Ce jeune homme fut massacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce massacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune *la Force* est un exemple illustre de ce que les hommes appellent *destinée.* C'était un enfant de dix ans. Son père, son frère aîné, & lui, furent arrêtés en même temps par les soldats du duc d'*Anjou.* Ces meurtriers tombèrent sur tous les trois tumultuairement, & les frappèrent au hasard. Le père & les enfans, couverts de sang, tombèrent à la renverse les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, & le jour suivant il fut délivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de *la Force*, oncle de la duchesse de *la Force* qui est présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traversaient à la nage, pour gagner le faubourg Saint-Germain. Le roi les aperçut de sa fenêtre, qui avait vue sur la rivière : ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. *Catherine de Médicis*, sans trouble, & avec un air serein & tranquille, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue sur la ville, enhardissait les assassins, & riait d'entendre les soupirs des mourans & les cris de

ceux qui étaient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siècle ; elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé *Soubise*, qui avait été soupçonné d'impuissance, & qui venait d'être assassiné sous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du sang de la nation, essaya quelques jours après de couvrir un forfait si énorme par les formalités des lois. Pour justifier ce massacre, ils imputèrent calomnieusement à l'amiral une conspiration qui ne fut crue de personne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de *Coligni*. Son corps fut pendu par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentait mauvais ; le roi répondit : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Il est impossible de savoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Rome dans le vatican un tableau où est représenté le massacre de la Saint-Barthelemi, avec ces paroles : *Le pape approuve la mort de Coligni.*

Le jeune *Henri de Navarre* fut épargné plutôt par politique que par compassion de la part de *Catherine*, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort du roi, pour être caution de la soumission des protestans qui voudraient se révolter.

Jeanne d'Albret était morte subitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être sa mort

eût été naturelle, ce n'est pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoisonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un, entr'autres, appelé *Montmorin*, gouverneur d'Auvergne, écrivit à sa majesté la lettre suivante, qui mérite d'être transmise à la postérité.

SIRE,

„ J'ai reçu un ordre, sous le sceau de votre „ majesté, de faire mourir tous les protestans qui „ sont dans ma province. Je respecte trop votre „ majesté pour ne pas croire que ces lettres sont „ supposées ; & si, ce qu'à DIEU ne plaise, l'ordre „ est véritablement émané d'elle, je la respecte aussi „ trop pour lui obéir. „

Ces massacres portèrent au cœur des protestans la rage & l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts & plus redoutables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang coulait toujours, & perçait au travers des pores de sa peau ; maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art & l'habileté des médecins, & qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de *Charles*, son frère le duc d'*Anjou* avait été élu roi de Pologne. Il devait son

élévation à la réputation qu'il avait acquise étant général, & qu'il perdit en montant sur le trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frère, il s'enfuit de Pologne, & se hâta de venir en France, se mettre en possession du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ses souverains, & inondé du sang de ses habitans. Il ne trouva en arrivant que partis & troubles qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors roi de Navarre, se mit à la tête des protestans, & donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de *Guise* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes & dangereuses qualités. Il avait un génie encore plus entreprenant que son père; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont son père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'*Anjou*, alors *Henri III*, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étaient les suites des débauches de sa jeunesse. Le duc d'*Alençon*, qui avait pris le nom de duc d'*Anjou*, était mort en 1584, & *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne. *Guise* essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de *Henri III*, & de l'enlever à la maison des *Capets*, comme les *Capets* l'avaient usurpée sur la maison de *Charlemagne*, & comme le père de *Charlemagne* l'avait ravie à son légitime souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien & si heureusement concerté. *Henri de Navarre*, & toute la maison de *Bourbon* était protestante. *Guise* commença

à se concilier la bienveillance de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *sainte Ligue*, contre les protestans, pour la sureté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le pape *Sixte V* donna sa bénédiction à la Ligue, & la protégea comme une nouvelle milice romaine. *Philippe II*, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces, & de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi *Henri III*, toujours ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques; assiégé d'ennemis secrets & déclarés; & inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras était peut-être de se joindre avec *Henri de Navarre*, dont la fidélité, le courage, & l'esprit infatigable, étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de *Guise*, & qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les protestans: ce qui eût mis un grand poids de plus dans sa balance.

Le roi, dominé par *Guise* dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le pape, trahi par

son

ſon conſeil & par ſa mauvaiſe politique, prit un parti tout oppoſé. Il ſe mit lui-même à la tête de la ſainte Ligue. Dans l'eſpérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec *Guiſe* ſon ſujet rebelle, contre ſon ſucceſſeur & ſon beau-frère, que la nature & la bonne politique lui déſignaient pour ſon allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gaſcogne une petite armée, tandis qu'un grand corps de troupes accourait à ſon ſecours de la part des princes proteſtans d'Allemagne; il était déjà ſur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois, & ſe débarraſſer de *Guiſe*. Dans ce deſſein, il envoya le Lorrain avec une très-petite & très-faible armée contre les Allemands, par leſquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps *Joyeuſe*, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la nobleſſe françaiſe, & avec la plus puiſſante armée qu'on eût vue depuis *François I.* Il échoua dans tous ces deſſeins. *Henri de Navarre* défit entièrement à Coutras cette armée ſi redoutable, & *Guiſe* remporta la victoire ſur les Allemands.

Le Navarrois ne ſe ſervit de ſa victoire que pour offrir une paix ſûre au royaume, & ſon ſecours au roi. Mais quoique vainqueur, il ſe vit refuſé, le roi craignant plus ſes propres ſujets que ce prince.

Guiſe retourna victorieux à Paris, & y fut reçu comme le ſauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, & le roi plus mépriſé; en ſorte que *Guiſe* ſemblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands. . . . .

Le roi ſollicité de toutes parts ſortit, mais trop tard, de ſa profonde léthargie. Il eſſaya d'abattre la ligue ; il voulut s'aſſurer de quelques bourgeois les plus ſéditieux ; il oſa défendre à *Guiſe* l'entrée de Paris ; mais il éprouva à ſes dépens ce que c'eſt que de commander ſans pouvoir. *Guiſe*, au mépris de ſes ordres, vint à Paris ; les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent arrêtés, & lui-même fut empriſonné dans ſon palais.

Rarement les hommes ſont aſſez bons ou aſſez méchans. Si *Guiſe* avait entrepris dans ce jour ſur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France ; mais il le laiſſa échapper après l'avoir aſſiégé, & en fit ainſi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume. Ces états reſſemblaient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation ; mais leurs opérations étaient différentes. Comme ils étaient rarement aſſemblés, ils n'avaient point de règles pour ſe conduire. C'était en général une aſſemblée de gens incapables, faute d'expérience, de ſavoir prendre de juſtes meſures : ce qui formait une véritable confuſion.

Guiſe, après avoir chaſſé ſon ſouverain de ſa capitale, oſa venir le braver à Blois, en préſence d'un corps qui repréſentait la nation. *Henri* & lui ſe réconcilièrent ſolemnellement ; ils allèrent enſemble au même autel ; ils y communièrent enſemble. L'un promit par ſerment d'oublier toutes les injures paſſées, l'autre d'être obéiſſant & fidelle à l'avenir ; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir *Guiſe*, & *Guiſe* de faire détrôner le roi.

Guiſe avait été ſuffiſamment averti de ſe défier de *Henri ;* mais il le mépriſait trop pour le croire aſſez hardi d'entreprendre un aſſaſſinat. Il fut la dupe de ſa ſécurité : le roi avait réſolu de ſe venger de lui & de ſon frère le cardinal de *Guiſe*, le compagnon de ſes ambitieux deſſeins, & le plus hardi promoteur de la Ligue. Le roi fit lui-même proviſion de poignards, qu'il diſtribua à quelques gaſcons qui s'étaient offerts d'être les miniſtres de ſa vengeance. Ils tuèrent *Guiſe* dans le cabinet du roi ; mais ces mêmes hommes qui avaient tué le duc ne voulurent point tremper leurs mains dans le ſang de ſon frère, parce qu'il était prêtre & cardinal ; comme ſi la vie d'un homme qui porte une robe longue & un rabat était plus ſacrée que celle d'un homme qui porte un habit court & une épée.

Le roi trouva quatre ſoldats qui, au rapport du jéſuite *Maimbourg*, n'étant pas ſi ſcrupuleux que les gaſcons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut ſous l'appartement de *Catherine de Médicis* que les deux frères furent tués ; mais elle ignorait parfaitement le deſſein de ſon fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, & étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la juſtice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée : mais manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un affreux aſſaſſinat, & ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des *Guiſes* fortifia la Ligue, comme la mort de *Coligni* avait fortifié les proteſtans. Pluſieurs

villes de France fe révoltèrent ouvertement contre le roi.

Il vint d'abord à Paris; mais il en trouva les portes fermées, & tous les habitans fous les armes.

Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du feu duc de *Guife*, était alors dans Paris. Il avait été éclipfé par la gloire de *Guife* pendant fa vie; mais après fa mort, le roi le trouva auffi dangereux ennemi que fon frère. Il avait toutes fes grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat & le luftre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux dans Paris. Le grand nom de *Guife*, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la religion catholique, les avait rendus les délices de la ville. Prêtres, bourgeois, femmes, magiftrats, tout fe ligua fortement avec *Mayenne* pour pourfuivre une vengeance qui leur paraiffait légitime.

La veuve du duc préfenta une requête au parlement contre les meurtriers de fon mari. Le procès commença fuivant le cours ordinaire de la juftice; deux confeillers furent nommés pour informer des circonftances du crime; mais le parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant fingulièrement attachés aux intérêts du roi.

La forbonne ne fuivit point cet exemple de modération: foixante & dix docteurs publièrent un écrit, par lequel ils déclarèrent *Henri de Valois* déchu de fon droit à la couronne, & fes fujets difpenfés du ferment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces bourgeois de Paris, nommés *les*

Seize, non à cauſe de leur nombre, puiſqu'ils étaient quarante, mais à cauſe des ſeize quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus conſidérable de tous ces bourgeois était un certain *le Clerc*, qui avait uſurpé le grand nom de *Buſſi*. C'était un citoyen hardi, & un méchant ſoldat, comme tous ſes compagnons. Ces *Seize* avaient acquis une autorité abſolue, & devinrent dans la ſuite auſſi inſupportables à *Mayenne* qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, & aſſuraient de la part de DIEU que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms ſacrés & dangereux de *Jéhu* & de *Judith*, & tous ces aſſaſſinats conſacrés par l'écriture ſainte, frappaient par-tout les oreilles de la nation. Dans cette affreuſe extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le ſecours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refuſé. Ce prince fut plus ſenſible à la gloire de protéger ſon beau-frère & ſon roi, qu'à la victoire qu'il avait remportée ſur lui.

Il mena ſon armée au roi; mais avant que ſes troupes fuſſent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un ſeul page. Le roi fut étonné de ce trait de généroſité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puiſſante armée. La ville n'était point en état de ſe défendre. La Ligue touchait au moment de ſa ruine entière, lorſqu'un jeune religieux de l'ordre de St Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était *Jacques Clément;* il était né dans un village de Bourgogne, appelé *Sorbonne*, & alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété, & son esprit noir & mélancolique, se laissèrent bientôt entraîner au fanatisme, par les importunes clameurs des prêtres. Il se chargea d'être le libérateur & le martyr de la sainte Ligue. Il communiqua son projet à ses amis & à ses supérieurs : tous l'encouragèrent & le canonisèrent d'avance. *Clément* se prépara à son parricide par des jeûnes & par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il se confessa, reçut les sacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint-Cloud, où était le quartier du roi, & demanda à être présenté à ce prince, sous prétexte de lui révéler un secret, dont il lui importait d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant sa majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front, & il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par *Achille de Harlai*, premier président. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, & laisse le couteau dans la place. Ensuite, avec un regard assuré, & les mains sur sa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le roi se lève, arrache le couteau de son ventre, & en frappe le meurtrier au front. Plusieurs courtisans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtassent le moine pour l'interroger, & tâcher de découvrir ses complices ; mais ils le tuèrent sur le champ, avec une précipitation qui les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de sa naissance, reconnu d'une partie de l'armée, & abandonné par l'autre.

Le duc d'*Epernon*, & quelques autres, quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la meſſe. Ils eſpéraient ſecrétement que le renverſement du royaume, l'objet de leurs déſirs & de leur eſpérance, leur donnerait occaſion de ſe rendre ſouverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de *Clément* fut approuvé à Rome, & adoré à Paris. La ſainte Ligue reconnut pour ſon roi le cardinal de *Bourbon*, vieux prêtre, oncle de *Henri IV*, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maiſon de *Bourbon*, mais les hérétiques, que ſa haine pourſuivait.

Ainſi le duc de *Mayenne* fut aſſez ſage pour ne pas uſurper le titre de *roi;* & cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de *Bourbon*, appelé *roi* par la Ligue, fut gardé priſonnier par *Henri IV* le reſte de ſa vie, qui dura encore deux ans. La Ligue, plus appuyée que jamais par le pape, ſecourue des Eſpagnols, & forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de ſa grandeur; & feſait ſentir à *Henri IV* cette haine que le faux zèle inſpire, & ce mépris que font naître les heureux ſuccès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent, & une petite armée; mais ſon courage, ſon activité, ſa politique, ſuppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna pluſieurs batailles, & entre autres, celle d'Ivry ſur le duc de *Mayenne*, une des plus remarquables qui ait jamais été donnée. Les deux généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, & les ſoldats tout leur courage. Il y

eut peu de fautes commises de part & d'autre. *Henri* fut enfin redevable de la victoire à la supériorité de ses connaissances & de sa valeur : mais il avoua que *Mayenne* avait rempli tous les devoirs d'un grand général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cause qu'il soutenait.*

Il se montra, après la victoire, aussi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Instruit que le pouvoir diminue souvent quand on en fait un usage trop étendu, & qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du soldat armé contre l'ennemi ; il eut soin des blessés, & donna la liberté à plusieurs personnes. Cependant tant de valeur & tant de générosité ne touchèrent point les Ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues la querelle de toute l'Europe. Le roi *Philippe II* était vivement engagé à défendre la Ligue : la reine *Elisabeth* donnait toutes sortes de secours à *Henri*, non parce qu'il était protestant, mais parce qu'il était ennemi de *Philippe II*, dont il lui était dangereux de laisser croître le pouvoir. Elle envoya à *Henri* cinq mille hommes, sous le commandement du comte d'*Essex* son favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différens succès. Il prit d'assaut tous les fauxbourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il craignit de donner sa capitale en proie aux soldats, & de ruiner une ville qu'il avait envie de sauver. Il assiégea Paris ; il leva le siége, il le recommença ; enfin il le bloqua, & coupa toutes les communications à la ville, dans l'espérance

que les Parisiens seraient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais *Mayenne*, les prêtres, & les Seize, tournèrent les esprits avec tant d'art, les envenimèrent si fort contre les hérétiques, & remplirent leur imagination de tant de fanatisme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de se rendre & d'obéir.

Les moines & les religieux donnèrent un spectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espèce de revue militaire, marchant par rang & de file, & portant des armes rouillées par-dessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge *Marie*, branlant des épées, & criant qu'ils étaient tous prêts à combattre & à mourir pour la défense de la foi; en sorte que les bourgeois, voyant leurs confesseurs armés, croyaient effectivement soutenir la cause de DIEU.

Quoi qu'il en soit, la disette dégénéra en famine universelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les sermons des prêtres & que les miracles imaginaires des moines, qui par ce pieux artifice avaient dans leurs couvens toutes choses en abondance, tandis que toute la ville était sur le point de mourir de faim. Les misérables Parisiens, trompés d'abord par l'espérance d'un prompt secours, chantaient dans les rues des ballades & des lampons contre *Henri*: folie qu'on ne pourrait attribuer à quelqu'autre nation avec vraisemblance, mais qui est assez conforme au génie des Français, même dans un état si affreux. Cette courte & déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle & la plus étonnante.

Trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois. Les malheureux citoyens, pressés par la famine, essayèrent de faire une espèce de pain avec les os des morts, lesquels étant brisés & bouillis formaient une sorte de gelée. Mais cette nourriture si peu naturelle ne servait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, & cela est attesté par les témoignages les plus authentiques, qu'une femme tua & mangea son propre enfant. Au reste, l'inflexible opiniâtreté des Parisiens était égale à leur misère. *Henri* eut plus de compassion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes : son bon naturel l'emporta sur son intérêt particulier.

Il souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeans. C'était un spectacle bien singulier, que de voir les soldats qui du fond de leurs tranchées envoyaient des vivres aux citoyens, qui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. Plusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un aloyau pour une fille ; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des baquets, & des baquets qui remontaient pleins de provisions. Par-là une licence hors de saison régna parmi les officiers ; les soldats amassèrent beaucoup d'argent ; les assiégés furent soulagés ; & le roi perdit la ville ; car dans le même temps une armée d'Espagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le siége & d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers & de tous les hasards de la guerre ; jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du royaume, il revint

une troiſième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le cardinal de *Bourbon*, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une aſſemblée à Paris, qui nomma les états-généraux du royaume pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'Eſpagne influait fortement ſur ces états; *Mayenne* avait un parti conſidérable qui voulait le mettre ſur le trône. Enfin *Henri*, ennuyé de la cruelle néceſſité de faire éternellement la guerre à ſes ſujets, & ſachant d'ailleurs que ce n'était pas ſa perſonne, mais ſa religion qu'ils haïſſaient, réſolut de rentrer au giron de l'Egliſe romaine. Peu de ſemaines après, Paris lui ouvrit ſes portes. Ce qui avait été impoſſible à ſa valeur & à ſa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la meſſe, & en recevant l'abſolution du pape.

Tout le peuple, changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai roi, ſon vainqueur, & ſon père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon; Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des princes.

HENRIADE, *fin du dernier chant.*

DISSERTATION

SUR LA MORT

DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV*, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables, il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une

vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleuréſie; combien d'auteurs la font empoiſonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'aviſe guère de douter que le pape *Alexandre VI* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, & pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, auteur contemporain, auteur reſpecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le pape fût un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guichardin* : *L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du pape; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un pape de ſoixante & douze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet ſi important? Ces effets étaient preſque toujours enlevés

par les valets-de-chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infame, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire ? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a point le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de son père ; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même temps, donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques, des princes sans scrupule, donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître : mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge : il prononce les arrêts de la postérité ; il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sulli* au sujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent composés par des secrétaires du duc de *Sulli*, alors disgracié par *Marie de Médicis ;* on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de *Henri IV* fesait maîtresse du royaume, & sur le duc d'*Epernon* qui servit à la faire déclarer régente. *Mézerai*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de *Condé* fait ses efforts pour

donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre ? faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite, oncle du duc de *Lerme*, tout le conſeil eſpagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV* Mme de *Verneuil*, & le duc d'*Epernon*. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe le ſoit ; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc d'*Epernon* qui l'a ſéduit dans Paris ; lui que *Ravaillac* appelait *catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès ; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulait qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit *Mézerai*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin* & d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant ; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé ? Je conçois bien qu'un ſcélérat, aſſocié à d'autres ſcélérats, cèle d'abord ſes complices.

Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* juſque dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs ? comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? n'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des viſions, des révélations ; j'ai cru ſervir* DIEU : *je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires *François Ravaillac*,

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit, à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses

Ses complices étaient la superstition & la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Poltrot* qui assassina le duc de *Guise*; c'étaient les maximes de *Balthasar Gerard*, assassin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant; & il suffisait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de sa religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV* le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le roi des Philistins; *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras; *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès, qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'esprit de superstition, de fureur, & d'ignorance, qui dominait, par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St François* son patron & à tous les saints; il se confesse

avant de recevoir la queſtion; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au père d'*Aubigni*, jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues, & le père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas ; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment, ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable ; & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons ? ſont-ce-là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement, ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution ; ſecondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & les regrets du peuple ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique ; il pouvait bien dire *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? qui l'a dit à M. de *l'Etoile* ? un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait

entendus le jour? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes *in-folio* des mémoires du feu marquis de *Dangeau :* j'y trouvai ces propres paroles : ,, La reine d'Eſpagne , *Marie-*
,, *Louiſe d'Orléans* , eſt morte empoiſonnée par le
,, marquis de *Mansfeld ;* le poiſon avait été mis dans
,, une tourte d'anguilles ; la comteſſe de *Pernits*, qui
,, mangea la deſſerte de la reine, en eſt morte auſſi ;
,, trois caméristes en ont été malades ; le roi l'a dit ce
,, ſoir à ſon petit couvert. ,, Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié , appuyé du témoignage de *Louis XIV*, & rapporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois caméristes malades, & non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui feſait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet-de-chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur ; que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.* (*)

(*) Nous joindrons ici un extrait du procès criminel de *Ravaillac*, qui peut ſervir de preuve à ce qu'on vient de lire.

Extrait du procès criminel fait à François Ravaillac.

Du 19 mai 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, & que la cour a assez d'argumens suffisans par les interrogatoires & réponses au procès ; qu'il n'y a nullement apparence qu'il y ait été induit par argent, ou suscité par gens ambitieux du sceptre de France ; car si tant est qu'il eût été porté par argent ou autrement, il semble qu'il ne fût pas venu jusqu'à trois fois, & à trois voyages exprès d'Angoulême à Paris, distans l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conseil au roi de ranger à l'Eglise catholique & romaine ceux de la prétendue réformée, gens du tout contraires à la volonté de DIEU & de son Eglise; parce que qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il se laisse malheureusement corrompre pour assassiner son prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverses fois, ainsi que le sieur de *la Force* a reconnu, depuis l'homicide commis par l'accusé, avoir été dans le louvre, & prié instamment de le faire parler au roi; à quoi ledit sieur de *la Force* aurait répondu qu'il était un papaute & catholique à gros grain, lui disant s'il connaissait M. d'*Epernon;* & l'accusé lui répondit qu'oui, & que c'était un catholique à gros grain ; & ayant dit au sieur de *la Force* qu'étant catholique, apostolique, & romain, & voulant tel vivre & mourir, il le supplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à sa majesté l'exécution où il était depuis si long-temps de

le tuer, n'ofant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à fa majefté, il fe ferait défifté tout-à-fait de cette mauvaife volonté.

Enquis fi de lors qu'il fit fes voyages pour parler au roi, & lui confeiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protefté à fon curé que, fi fa majefté ne voulait accorder ce dont l'accufé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis.

A dit que non; & que s'il l'avait projeté, s'en était défifté, & avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avait changé fa mauvaife intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angoulême, le jour de pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre affez qu'il était parti en cette réfolution de faire ce qu'il a fait.

A dit qu'il eft véritable.

Enquis fi le jour de pâques & de fon départ il fit la fainte communion; a dit que non, & l'avait faite le premier dimanche de carême; mais néanmoins, qu'il fit célébrer le facrifice de la fainte meffe à l'églife Saint-Paul d'Angoulême fa paroiffe, comme fe reconnaiffant indigne d'approcher de ce très-faint & très-augufte facrement, plein de myftère & d'incompréhenfible vertu, parce qu'il fe fentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi, & en tel état ne voulait s'approcher de la fainte table.

...... Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit *Dubois*?

A dit que non; qu'il eft bien vrai que lui accufé étant couché dans un grenier au-deffus de la chambre

dudit *Dubois*, dans lequel grenier étaient auſſi couchées d'autres perſonnes, il entendit à l'heure de minuit ledit *Dubois* qui le priait de deſcendre dans ſa chambre, s'exclamant avec grands cris : *Ravaillac, mon ami, deſcends en bas, je ſuis mort; mon Dieu, ayez pitié de moi :* alors l'accuſé voulut deſcendre ; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui pour la crainte qu'ils avaient ; de ſorte qu'il ne deſcendit point ; & le lendemain il demanda audit *Dubois* qui l'avait mû de crier ainſi? à quoi il lui fit réponſe qu'il avait vu dans ſa chambre un chien d'une exceſſive groſſeur & fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant ſur ſon lit ; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait penſé mourir, & avait appelé l'accuſé à ſon ſecours : à quoi l'accuſé fit réponſe que, pour renverſer ſes viſions, il devait avoir recours à la ſainte communion ou à la célébration de la meſſe, & furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la meſſe, pour armer la grâce de DIEU contre les viſions de ſatan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien.

A dit que non ; & de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ſes réponſes, cette vérité ſerait atteſtée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de deſcendre, qui étaient l'hôteſſe de la maiſon & une ſienne couſine qui le prièrent de n'y point aller, à cauſe qu'elles avaient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer ſon malheureux deſſein, ne voulant recevoir la communion le jour de pâques, parce que c'était le moyen de s'en

divertir ; duquel moyen n'ayant usé, & s'étant ainsi éloigné de la sainte communion, il a continué en sa méchante entreprise.

A dit que ce qui l'empêcha de communier fut qu'il avait pris cette résolution le jour de pâques pour venir tuer le roi ; mais aurait ouï la sainte messe auparavant de partir, croyant que la communion réelle de sa mère était suffisante pour elle & pour lui.

Remontré, que lui ayant cette mauvaise intention de commettre cet acte, il était en péché & en danger de damnation, ne pouvant participer à la grâce de Dieu & communion des fidelles chrétiens pendant qu'il avait cette mauvaise volonté, dont se devait départir pour être en la grâce de Dieu.

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement & particulier, contraire à la volonté de Dieu, auteur de tout bien, & vérité, contraire au diable, père du mensonge ; mais que maintenant, à la remontrance que lui fesons, il reconnaît qu'il n'a pu résister à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher du mal ; & qu'à présent qu'il a déclaré la vérité entière sans rien retenir & cacher, il espérait que Dieu tout benin & miséricordieux lui ferait pardon & rémission de ses péchés, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession & absolution sacerdotale, que les hommes pour l'offenser, priant la sacrée Vierge, *S[t] Pierre, S[t] Paul, S[t] François*, (en pleurant) *S[t] Bernard*, & toute la cour céleste du paradis, requérir être ses avocats envers sa sacrée majesté, afin qu'elle impose sa croix entre sa mort & jugement de son ame & l'enfer ; par ainsi requiert & espère être participant des mérites

de la paſſion de notre Sauveur JESUS-CHRIST, le priant bien très-humblement lui faire la grâce d'être aſſocié aux mérites de tous les tréſors qu'il a infus en ſa puiſſance apoſtolique, lorſqu'il a dit: *Tu es Petrus.*

Extrait du procès-verbal de la queſtion.

Du 27 mai.

ARRET de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ſes complices, ſerait appliqué à la queſtion; & le ſerment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, et s'en rédimer par la connaiſſance de la vérité qui l'avait induit, perſuadé, & fortifié, au méchant acte, à qui il en avait conféré & communiqué?

A dit que par la damnation de ſon ame, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui, qui l'ait ſu, & perſiſté, &c.......

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

AVERTISSEMENT.

CET Essai avait d'abord été composé en anglais par l'auteur lorsqu'il était à Londres, en 1726; on le traduisit en français à Paris : cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade; mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français : il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des peuples.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques, qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voie par laquelle

on a ſi long-temps enſeigné l'art de penſer eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſurtout en fait de poëſie que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère ; auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport ; & quand même leurs règles feraient juſtes, combien peu feraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, *le Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, & feraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poëte grec a compoſé deux poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odyſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'Enéide. Ils ont fait à-peu-près comme les aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un ciel ou deux de cryſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme favans, & qui fe croient tels, venait vous dire : *Le poëme épique eft une longue fable inventée pour enfeigner une vérité morale, & dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le fecours des Dieux dans l'efpace d'une année;* il faudrait lui répondre : Votre définition eft très-fauffe ; car, fans examiner fi l'Iliade d'*Homère* eft d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entreprife par le fecours célefte en une année, eft trompé par le diable & par fa femme en un jour, & eft chaffé du paradis terreftre pour avoir défobéi à DIEU. Ce poëme cependant eft mis par les Anglais au niveau de l'Iliade ; & beaucoup de perfonnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raifon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne fera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureufe ? non : cette définition ferait auffi fauffe que l'autre. L'Oedipe de *Sophocle*, le Cinna de *Corneille*, l'Athalie de *Racine*, le Céfar de *Shakefpeare*, le Caton d'*Addiffon*, la Mérope du marquis *Scipion Maffei*, le Roland de *Quinault*, font toutes de belles tragédies, & j'ofe dire, toutes d'une nature différente. On aurait befoin en quelque forte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts fe donner bien de garde de ces définitions trompeufes, par lefquelles nous ofons exclure toutes les beautés qui nous font inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en eft point des arts, & furtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux,

parce que leur nature eſt toujours la même ; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins, diffèrent. Que dis-je ? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manières tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* & de *Cariſſimi* : des airs perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européanes. Mais ſans aller ſi loin, un français accoutumé à nos opéra ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un italien à l'opéra de Paris ; & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée ; que le caractère des deux langues eſt très-différent ; que ni l'accent ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le théâtre tragique, & doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve ;* cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron* que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la tragédie chez les Grecs ? un chœur, qui demeurait preſque toujours

ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action; & ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un ſtyle naturel, avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultive.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poëſie épique? Le mot *épique* vient du grec Eπος, qui ſignifie *diſcours:* l'uſage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poëme épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtemps; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée;* qu'il y ait un principal perſonnage ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur la mer; ſur le rivage d'Afrique comme dans la Louiſiade; dans

l'Amérique comme dans l'Araucana ; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le paradis de *Milton ;* il n'importe : le poëme ſera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au paradis perdu de *Milton ;* appelez-le, ſi vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'Iliade.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux pièces de M. *Congrève* ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe. Un homme qui n'a lu que les auteurs claſſiques mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes ; & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un

amas

amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intéreſſante;* car tous les cœurs veulent être remués; & un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ferait inſipide en tout temps & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme *goût;* voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les nations? il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthènes*, *Virgile*, *Cicéron*, ont en quelque manière réuni ſous leurs lois tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes une ſeule république des lettres; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même ſoleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs, & des formes, différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des écrivains eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais ; ils ſont ſurtout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils haſardent peu ; ils n'ont ni la force anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie ces vers imités de *Lucrèce* dans la troiſième ſtance du premier chant de la Jéruſalem.

Coſi all' egro fanciul' porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gli orli del vaſo :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un poëme épique français. Nous liſons avec plaiſir dans *Montagne*, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant*. Mais cette image, qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeizième de la Jéruſalem, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci ? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Sicchè tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar ſu'l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en français. » Elle voulait crier : Cruel, » pourquoi me laiſſes-tu ſeule ? mais la douleur ferma » le chemin à ſa voix ; & ces paroles douloureuſes » reculèrent avec plus d'amertume, & retentirent ſur » ſon cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé ; c'eſt au premier livre, dans la deſcription de Satan & des enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witneſs'd huge affliction and diſmay,

Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild,
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful shades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all; &c.

„ Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux, dans „ leſquels ſont peints le déſeſpoir & l'horreur, avec „ l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il voit d'un „ coup d'œil, auſſi loin que les regards des chéru- „ bins peuvent percer, ce ſéjour épouvantable, ces „ déſerts déſolés, ce donjon immenſe, enflammé „ comme une fournaiſe énorme. Mais de ces *flammes* „ *il ne ſortait point de lumières, ce ſont des ténèbres* „ *viſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir des „ ſpectacles de déſolation, des régions de douleur, „ dont jamais n'approchent le repos ni la paix, où „ l'on ne connaît point l'eſpérance connue par-tout „ ailleurs. „

Antonio de Solis, dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montezume* conſultait ſes dieux était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoute: *O permitian ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad:* „ Où „ laiſſaient entrer ſeulement autant de jour qu'il „ en fallait pour voir l'obſcurité. „ Ces ténèbres

visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions; l'exactitude française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le père *Bourdaloue* prêche devant une assemblée de la communion anglicane, & qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie : „ Oui, „ Chrétiens, vous étiez bien disposés; mais le sang „ de cette veuve que vous avez abandonnée; mais le „ sang de ce pauvre que vous avez laissé opprimer; „ mais le sang de ces misérables dont vous n'avez „ pas pris en main la cause; ce sang retombera sur „ vous; & vos bonnes dispositions ne serviront qu'à „ rendre sa voix plus forte pour demander à DIEU „ vengeance de votre infidélité. Ah! mes chers Audi„ teurs, &c. „ Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, & accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais : car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points, & récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, & quelquefois sèche, qu'un homme lit au

peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des nations.

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon & les paſſions ſont par-tout les mêmes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux, & une bouche: cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie; ni une beauté turque à la Chine: & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des lois générales des arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* & *Homère;* comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide.*

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue. La religion, qui eſt preſque toujours le fondement de la poëſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troie que

de celles des Américains. Nos combats, nos fiéges, nos flottes, n'ont pas la moindre reffemblance; notre philofophie eft en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouffole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes chofes.

Qu'*Homère* nous repréfente fes dieux s'enivrans de nectar, & rians fans fin de la mauvaife grâce dont *Vulcain* leur fert à boire; cela était bon de fon temps, où les Dieux étaient ce que les fées font dans le nôtre: mais affurément perfonne ne s'avifera aujourd'hui de repréfenter dans un poëme une troupe d'anges & de faints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le dîner de fon héros, & qui changerait de vieux vaiffeaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne foit pas une fuperftition aveugle: & ne fefons pas cette injuftice à la nature humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que fes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de fureté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jérufalem du *Taffe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* eft en Portugal ce que *Milton* eft en Angleterre. Ce ferait fans doute un grand plaifir, & même un grand avantage, pour

un homme qui penſe, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des ſiècles, & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, grecs, romains, italiens, anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leur pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſin. Je ne ferai que propoſer: il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-entendu qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence, de l'art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté* dans tous les temps, & chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un auteur anglais ou portugais, ni à M. *Perrault* comment il doit juger de l'Iliade. Il ne ſe laiſſera point tyranniſer par *Scaliger* ni par *le Boſſu;* mais il tirera ſes règles de la nature, & des exemples qu'il aura devant les yeux; & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le Dieu de *Milton*, entre *Calypſo* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve.*

Si les nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une

attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins ; non pas pour en rire, mais pour en profiter ; peut-être de ce commerce mutuel d'observations, naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE II.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ère chrétienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui suivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain qu'*Homère* florissait deux générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvait avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siége, & il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie qui avaient vu *Ulysse*, *Ménélas*, & *Achille*.

Quand il composa l'Iliade, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage,) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son temps. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour historiens & pour théologiens ; ce ne fut même que quatre cents ans après *Hésiode* & *Homère* qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs,

était très-raiſonnable. Un livre dans ces temps-là était une choſe auſſi rare qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux, & l'hiſtoire des grands-hommes, étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-temps en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à *Hérodote* d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun temps de poëſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que long-temps après ſa mort on lui a érigé des ſtatues & élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes ; & que celui dont la poſtérité a fait un dieu, a vécu mépriſé & mépriſable ; deux choſes compatibles.

L'Iliade, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade

naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère :* on lui impute l'extravagance de ſes dieux & la groſſièreté de ſes héros. C'eſt reprocher à un peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la théologie païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère.* Si l'idée des trois Grâces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus*, ſont de ſon invention; quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette religion que nous lui reprochons? Et ſi ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiècle qui avait trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes?

Quant à ce qu'on appelle groſſièreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille; Achille* & *Patrocle* n'en ſont pas moins éclatans. *Charles XII* roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme: & la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui feſaient leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la princeſſe *Nauſica* qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes, & celles du roi & de la reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguſte* aient filé les

habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe, & l'oiſiveté, dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les nations du Nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les anciens ſe feſaient une gloire d'être robuſtes: leurs plaiſirs étaient des exercices violens: ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à repréſenter un *Ajax* & un *Hector*, non un courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des poëmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages: mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidelles qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiècles des ſavans, des *raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poëſie eſt depuis quelque temps un grand ſujet de diſpute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux ;* mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode, & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne ſavait pas la langue grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion, & de fineſſe, que ſes diſſertations ſur *Homère.* Mme *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de *la Motte* était d'une femme d'eſprit, & celui de Mme *Dacier* d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance de la langue grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre, toute remplie de la ſuperſtition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les chants de l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons, parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui

ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait à la vérité Pertharite, Suréna, Agéſilas, après avoir donné Cinna & Polyeucte ; mais Suréna & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions, & de fautes groſſières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakeſpeare*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la ſalle de la comédie auſſi remplie à l'Andromaque de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philips*, ou au Caton d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes pièces de *Shakeſpeare*. Ces pièces ſont des monſtres en tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années ; on y baptiſe au premier acte le héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquième ; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpeare*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une nation ſi éclairée pouvait admirer un auteur ſi extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raiſon ; & qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur

auteur favori ; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de ſa réputation. Les auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'auteur de Caton, & ſes talens qui en ont fait un ſecrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakeſpeare.* Tel eſt le privilége du génie d'invention ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans règle ; il s'égare dans ſa carrière ; mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homère:* il a créé ſon art, & l'a laiſſé imparfait : c'eſt un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de *Deſmarets*, la Pucelle de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade ; comme le Pirame de *Pradon* eſt plus exact que le Cid de *Corneille.* Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie, que dans *Homère.* Cependant douze beaux vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles ; autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homère* eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en

marche, *c'eſt un feu dévorant qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille;* il perſonnifie les prières; *elles ſont filles du maître des Dieux; elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes; & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancelans, elles ſuivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute qu'on ne peut ſurtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie françaiſe, qui dans ſa traduction d'*Homère* étrangle tout ce beau paſſage, & le raccourcit ainſi en deux vers.

On apaiſe les Dieux; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. de *la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination; & ſi cet académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats, pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère;* mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés: il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte;* en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable; ſon parti, ſes

éloges,

éloges, ſa traduction, tout a diſparu; & *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y a point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme* fatal laurier, bel aſtre, *& que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Mme *Dacier* n'a point lu *Homère;* c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme! heureux qui peindrait les détails comme lui! & c'eſt préciſément par ces détails que la poëſie charme les hommes.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

Il ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de feseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade ; & qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusque-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les ides d'octobre, qui étaient le quinze de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *octobris Maro consecravit idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes comme il allait en Grèce pour mettre dans la retraite la dernière main à son Enéide, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages

& l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auraient pas rendu ſi tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations ; honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe dérobait très-ſouvent en rougiſſant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étaient ſimples ; il négligeait ſa perſonne & ſes habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il feſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritables grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le philoſophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poëſie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée

d'*Auguſte* a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas*, & à l'empereur même. On ſait qu'il ordonna, par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon Enéide, dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba vobis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur muſa Maronis ?

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encore avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poëme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiége de Troie ; car en vérité il n'eſt pas croyable qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par haſard à cette règle bizarre que le père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le poëme avant de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiècle ; ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni

de l'autorité de l'hiſtoire ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, & un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu* ſera ſûr de n'être jamais lu; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre: car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan: il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire?

Virgile raſſembla donc dans ſon poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnaſſe.* Cet hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée;* il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, *&c.* Pour la métamorphoſe des vaiſſeaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnaſſe* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition: *Priſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rappelant la croyance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs

endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ferait moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour ſon héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, & qui ſe conſerve encore avec foi dans cette ville? Un anglais qui chanterait le roi *Arthur* n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin*? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité en riant de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement: un ſeul lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, & qui, ſelon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle comme lui du ſiége de Troie; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes, dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de cette ville, que dans toute l'Iliade d'*Homère*. On nous crie que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* & de *Calypſo*; qu'*Enée* ne deſcend aux

enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jeté dans son Iliade: au lieu que dans l'Enéide, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, & le fidelle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le poëte grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros; & comme son talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage, & le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* qu'il a voulu, & qu'il a

dû nous attacher ; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint-Evremond dit qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai qu'*Enée* paſſe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut ; je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatrième, & le ſixième livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où

il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guère que deſcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers chants de l'Enéide ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile*. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'Enéide, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambaſſade au roi latin pour obtenir un aſile ; le bon vieux roi commence par lui offrir

ſa fille, qu'*Enée* ne lui demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par haſard, & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par *Enée;* la mère de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort ; & le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Enée* ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant qui avait tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux roi *Latinus* au lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer davantage au héros. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël ;* & je ne puis pas dire comme *le Corrège : Son Pittor anche io.*

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

Après avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'Iliade & de l'Enéide; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité; il ne doit à personne ni ses beautés ni ses défauts, & mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maison de l'ordre des chevaliers : il naquit à Cordoue en Espagne, sous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un espagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y sont point, & qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poësie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitaient tous deux était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien

forte de la liberté dont on jouiſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela ſeul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleſſe de donner à *Auguſte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il ſoit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conſpirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuſe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de ſa Pharſale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choiſit une hiſtoire récente pour le ſujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami, & rival, de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec ſuccès cette dangereuſe entrepriſe. La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le ſiècle éclairé, politique, & peu ſuperſtitieux, où vivaient *Céſar* & *Lucain*, la ſolidité de ſon ſujet, ôtaient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains du temps de *Céſar* étaient des perſonnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence*, & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, & les plus puiſſans

hommes qui aient jamais été, difputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a ofé s'écarter de l'hiftoire : par-là il a rendu fon poëme fec & aride. Il a voulu fuppléer au défaut d'invention par la grandeur des fentimens; mais il a caché trop fouvent fa féchereffe fous de l'enflure. Ainfi il eft arrivé qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, font devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile;* & que *Céfar* & *Pompée* font petits quelquefois dans *Lucain.* Il n'y a dans fon poëme aucune defcription brillante comme dans *Homère.* Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni fon élégance ni fon harmonie. Mais auffi vous trouvez dans la Pharfale des beautés qui ne font ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de fes déclamations ampoulées, il y a de ces penfées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eft rempli ; quelques-uns de fes difcours ont la majefté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite.* Il peint comme *Sallufte ;* en un mot, il eft grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une feule ligne telle que celle-ci en parlant de *Céfar*, *Nil actum reputans, fi quid fupereffet agendum*, vaut bien affurément une defcription poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités fur la fcène. *Lucain* a fait tout auffi-bien de s'en paffer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embelliffemens néceffaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon.* On favait peu de chofe de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait, dont il n'avait

presque rien à dire. Il fallait qu'il se jetât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux*, & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus*, vivaient dans un autre siècle qu'*Enée :* les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de Pharsale, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poëme ne saurait subsister sans divinités, parce que l'Iliade en est pleine ; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun poëte, est le discours de *Caton*, dans lequel ce stoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me sers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ses défauts.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
Je ne consulte point les Dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons DIEU par-tout ; par-tout il parle à nous.
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ;

Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité?
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité?
Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juste?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit;
C'est sa main qui nous guide, & son feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons est cet être suprême, &c.

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choses futures;
Loin d'appliquer en vain nos soins à les chercher;
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *César*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me semble que je vois un portique hardi & immense qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'empire romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent; & lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture & de la sculpture de ces temps-là, est un composé bizarre de grossièreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, se polit la première; ensuite l'espagnole, puis la française & l'anglaise, se perfectionnèrent.

La poësie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien

monument

monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer baltique avaient leurs fameuſes rimes *runiques*, dans les temps qu'ils ne ſavaient pas lire ; ce qui prouve en paſſant que la poëſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, *le Taſſe* était encore au berceau lorſque *le Triſſin*, auteur de la fameuſe Sophonisbe, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour ſon ſujet l'*Italie délivrée des Goths par Béliſaire ſous l'empire de Juſtinien.* Son plan eſt ſage & régulier : mais la poëſie y eſt faible. Toutefois l'ouvrage réuſſit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, juſqu'à ce qu'elle fut abſorbée dans le grand jour qu'apporta *le Taſſe.*

Le Triſſin était un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint ;* mais enfin il ſacrifia ſon ambition, & la prétendue ſolidité des affaires, à ſon goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célébres que nous avons vu quitter, & même mépriſer les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homère*, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité ; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre : il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. *Le Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de

l'empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata.* ,, Elle commence par ſe baigner ,, dans ſa belle chambre ; elle met une chemiſe ,, blanche ; & après une longue énumération de tous ,, les affiquets d'une toilette, elle va trouver l'empe- ,, reur, qui eſt aſſis ſur un gazon dans un petit jardin ; ,, elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agace- ,, ries, & enfin *Juſtinien le diede un baſcio.*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella ſtette; e ſorridendo diſſe:
Signor mio dolce, or che volete fare?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudiam gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'imperator riſpoſe: Alma mia vita,
Non dubitate della viſta altrui;
Che qui non può venir perſona umana
Se non per la mia ſtanza, ed io la chiuſi
Come qui venni, e hò la chiave a canto;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perchè giammai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar nella minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

,, L'empereur lui donna un doux baiſer, & lui jeta ,, les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant:

„ Mon doux Seigneur, que voulez-vous faire? Si „ quelqu'un entrait ici, & nous découvrait, je ferais „ fi honteufe que je n'oferais plus lever les yeux. „ Allons dans notre appartement, fermons les portes, „ mettons-nous fur le lit, & puis faites ce que vous „ voudrez. L'empereur lui répondit : Ma chère ame, „ ne craignez point d'être aperçue. Perfonne ne peut „ entrer ici que par ma chambre; je l'ai fermée, & „ j'en ai la clef dans ma poche. Je préfume que vous „ avez auffi fermé la porte de votre appartement qui „ entre dans le mien; car vous ne le laiffez jamais „ ouvert. Après avoir ainfi parlé, il l'embraffe, & la „ jette fur l'herbe tendre, qui femble partager leurs „ plaifirs, & qui fe couronne de fleurs. „ Ainfi ce qui eft décrit noblement dans *Homère* devient auffi bas & auffi dégoûtant dans *le Triffin*, que les careffes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triffin femble n'avoir copié *Homère* que dans le détail des defcriptions : il eft très-exact à peindre les habillemens & les meubles de fes héros; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer feulement fes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un poëme épique régulier & fenfé, quoique faible, & qui ait ofé fecouer le joug de la rime. De plus, il eft le feul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans fes ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que *le Triſſin* en Italie ſuivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, *le Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ſes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais*.

Camouens, d'une ancienne famille portugaiſe, naquit en Eſpagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône & des grands deſſeins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à ſuivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vaſço de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama*, & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſerent pour des inſenſés qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un déſir vague de voyager & de faire fortune, l'éclat que feſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, & ſurtout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il compoſa ſon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula Luſiade ; titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & tenant de l'autre ſon poëme, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon ; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui ; mais on

ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère*. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la Luſiade, traité par un eſprit auſſi vif que *le Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fond de ſon poëme n'eſt ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : „ Je chante ces hommes „ au-deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales „ de la Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avaient „ point encore vu de vaiſſeaux, allèrent étonner la „ Trapobane de leur audace : eux dont le courage „ patient à ſouffrir des travaux au-delà des forces „ humaines, établit un nouvel empire ſous un ciel „ inconnu & ſous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus „ les voyages du fameux troyen qui porta ſes dieux „ en Italie ; ni ceux du ſage grec qui revit Ithaque „ après vingt ans d'abſence ; ni ceux d'*Alexandre*, „ cet impétueux conquérant. Diſparaiſſez, drapeaux „ que *Trajan* déployait ſur les frontières de l'Inde : „ voici un homme à qui *Neptune* a abandonné ſon

„ trident : voici des travaux qui ſurpaſſent tous les „ vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais vous „ m'avez inſpiré des ſons doux & touchans, ſi j'ai „ chanté les rives de votre aimable fleuve; donnez-moi „ aujourd'hui des accens fiers & hardis; qu'ils aient la „ force & la clarté de votre cours; qu'ils ſoient purs „ comme vos ondes, & que déſormais le dieu des vers „ préfère vos eaux à celles de la fontaine ſacrée. „

Le poëte conduit la flotte portugaiſe à l'embouchure du Gange; il décrit en paſſant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte; il entre-mêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième chant la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du roi dom *Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens;* il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans & mieux écrits. La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les temps & chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer; ſa tête touche aux nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux: ce monſtre, ou ce dieu, eſt le gardien de cet Océan dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer

l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie italien ; c'est une île enchantée, qui sort de la mer pour le rafraîchissement de *Gama* & de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par *le Tasse*. C'est là que *Vénus*, aidée des conseils du Père éternel, & secondée en même temps des flèches de *Cupidon*, rend les néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque portugais embrasse une néréide ; *Thétis* obtient *Vasco de Gama* pour son passage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, & de là lui montre tous les royaumes de la terre, & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île, & des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* est la déesse, & où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce poëme *Vénus* signifie la *sainte Vierge*, & que *Mars* est évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra

raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, & que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* & la vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, & *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme ; mais la poëſie du ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion, l'ont ſoutenu ; de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronèſe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins & des ſoldats ſuiſſes dans des ſujets de l'ancien teſtament.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir raconté ſes aventures au roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls :* comme ſi un barbare africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* & ſon *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties ; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccèdent les unes aux autres, & le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails : mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme liberata* dans le temps que la Lusiade du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le portugais pour lire ce poëme & pour en être jaloux ; il disait que *le Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; *le Tasse* était autant au-dessus de *Camouens* que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. *Le Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long-temps balancée, & qui lui est encore préféré par bien des italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'Avare & du Joueur en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'Iliade & l'Enéide. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés, & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui

s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres & des géans que des héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre. (*)

Le Taſſe naquit à Sorrento en 1544 le 11 mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été long-temps une des plus puiſſantes. Sa grand'mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une noble vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il feſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la poëſie & d'être attaché aux grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en philoſophie & en théologie. C'était alors un grand honneur, car on regardait comme ſavant un homme qui ſavait par cœur la logique d'*Ariſtote*, &

(*) Voyez l'article EPOPÉE dans le *Dictionnaire philoſophique*.

ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de Renaud, qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira le détermina dans son penchant pour la poësie. Il fut reçu dans l'académie des *Ætherei* de Padoue sous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il se repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un prince pour lequel il fesait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du cardinal d'*Este*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, disent les historiens italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs, tant vantés, se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de ſon poëme avaient déjà paru ſous le nom de *Godefroi;* il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée.* Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité : J'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père, ſans patrie, ſans bien, ſans famille, perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitaient ſes talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avait, & dont il eſpérait quelque ſecours, mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, & le rejeta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *ſainte Vierge* & de *ſainte Scholaſtique,* qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manſo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eſt que *le Taſſe* avait la fièvre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le

nombre de ſes ennemis éclipſa pour un temps ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer ; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune, mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII*, qui dans une congrégation de cardinaux avait réſolu de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui, ſurtout en France, & qui était alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. *Le Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du pape : *Je déſire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient & admiraient *le Taſſe*, ſe chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait ſe faire au capitole ; choſe aſſez ſingulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs conquêtes. *Le Taſſe* tomba malade dans le temps de ces préparatifs, & comme ſi la fortune avait voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie.

Le temps, qui ſape la réputation des ouvrages médiocres, a aſſuré celle du *Taſſe*. La Jéruſalem délivrée eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ;

& on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ſes fautes & malgré la critique de *Deſpréaux*.

La Jéruſalem paraît à quelques égards être d'après l'Iliade : mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'hiſtoire un ſujet qui a des reſſemblances avec la fable de la guerre de Troie ; ſi *Renaud* eſt une copie d'*Achille* & *Godefroi* d'*Agamemnon*, j'oſe dire que *le Taſſe* a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade; mais ſes caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & mieux ſoutenus; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le poëte grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs & de diſtinguer les différentes eſpèces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi *Godefroi* eſt prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuſe valeur de *Tancrède* eſt oppoſée à la fureur d'*Argant ;* l'amour dans *Armide* eſt un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'eſt une tendreſſe douce & aimable. Il n'y a pas juſqu'à l'ermite *Pierre* qui ne faſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'enchanteur *Iſmeno ;* & ces deux figures ſont aſſurément au-deſſus de *Calchas* & de *Taltibius*. *Renaud* eſt une imitation d'*Achille ;* mais ſes fautes ſont plus excuſables; ſon caractère eſt plus aimable ; ſon loiſir eſt mieux employé. *Achille* éblouit, & *Renaud* intéreſſe.

Je ne ſais ſi *Homère* a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour *Priam* l'ennemi des Grecs : mais c'eſt ſans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur ſe ſerait intéreſſé pour les mahométans contre les chrétiens ; on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer de ſang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, & tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des croiſades. Les moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des princes quittaient leurs Etats, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant pour aller ſe battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre ſainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge : mais quand ils arrivèrent au ſaint Sépulcre, ces monſtres ornés de croix blanches, encore toutes dégoûtantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſèrent la terre & ſe frappèrent la poitrine ; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le

Le Taſſe fait voir, comme il le doit, les croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de héros qui, ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidelles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un Dieu. Le ſujet de la Jéruſalem, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. *Le Taſſe* l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit ; preſque tout y eſt lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il diſtribue ſagement les lumières & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la ſenſibilité par degrés ; il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque par-tout clair & élégant ; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem environ deux cents vers où l'auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entièrement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode qui ne tient

en rien au reſte du poëme. Je parle de l'étrange & inutile taliſman que fait le ſorcier *Iſmeno* avec une image de la Vierge *Marie*, & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction ; ſi *Olindo* & *Sophronia*, près d'être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut & diſaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils ſont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du poëme ; mais le poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'eſt aux mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne feraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du temps du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire *Locke* ou *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un ſorcier chrétien qui tire *Renaud* des mains des ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au

centre de la terre ! Les deux chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſitôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encore ces imaginations dignes des contes de fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe ;* elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine.* C'eſt-là ſurtout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe.*

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſitôt & ſe plongent dans l'abyme : mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU ; & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes

pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'ermite *Pierre* & le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Sylvani, nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit ſuperos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mæſta Deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis;
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris,

Numina sic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cælum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed, expensâ Superorum & Cæsaris irâ,
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tum primum posuere comas, & fronde carentes
Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos?

Voici la traduction de *Brebeuf;* on sait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain;* il gâte souvent son original en voulant le surpasser : mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre, & les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les faunes, les sylvains, & les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offensent la nature, en révérant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y ressent l'horreur; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages;
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux:
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.

Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſoufrée
La forêt eſt couverte, & n'eſt pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux, & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre,
Laiſſent à ces démons ſon horreur & ſon ombre ;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges ;
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges :
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés ;
Et de tous les ſoldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les ſiens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte :
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jule commande ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des chênes & des ifs, auſſi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printemps au milieu des hivers.

A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent ;
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharſale n'eſt pas comparable à la Jéruſalem délivrée ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel eſt au-deſſus de celle d'un héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on appelle des beautés poëtiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la poëſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout ſon poëme était allégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'ame, *Tancrède*, *Renaud* &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiégent nos ames ; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſillogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que *le Taſſe* oſe donner de ſon poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même comme les commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile.* Il ſe ſuppoſe des vues & des deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit ſon poëme; ou ſi par malheur il les a eus, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon poëme le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi je l'oſe dire, dans l'eſprit de la religion. Les proceſſions, les litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuſes ſont repréſentés dans la Jéruſalem délivrée ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la poëſie, qui ſait ennoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il eſt vrai que *Pluton*, *Proſerpine*, *Rhadamanthe*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzébut* & *Aſtaroth ;* nous rions du mot de *diable*, nous reſpectons celui de *furie.* Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du feizième fiècle l'Efpagne produifit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auffi-bien que par la fingularité du fujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Dom *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien II*, fut élevé dans la maifon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir fes affaires au dedans, retourna en Efpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une infatiable avidité du vrai favoir, c'eft-à-dire, de connaître les hommes & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & féjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Efpagnols leurs conquérans. Je dirai en paffant que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté eft traitée de rébellion par les auteurs efpagnols. La paffion qu'il avait pour la gloire, & le défir de voir & d'entreprendre des chofes fingulières, l'entraînèrent dans ce pays du nouveau monde. Il alla au Chili à la tête

de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chili, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus long-temps que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même temps le conquérant & le poëte; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait à en chanter les événemens; & faute de papier, il écrivit la première partie de ſon poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chili, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſupportable dans tout autre poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet où la ſcène eſt par-delà l'autre tropique, & où les héros ſont des ſauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf,

a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

„ Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de „ voir des créatures pareilles à des hommes, portant „ du feu dans leurs mains, & montés ſur des monſtres, „ qui combattaient ſous eux; ils les prirent d'abord „ pour des Dieux deſcendus du ciel, armés du „ tonnerre, & ſuivis de la deſtruction; & alors ils ſe „ ſoumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la ſuite „ s'étant familiariſés avec leurs conquérans, ils con- „ nurent leurs paſſions & leurs vices, & jugèrent que „ c'étaient des hommes. Alors honteux d'avoir ſuc- „ combé ſous des mortels ſemblables à eux, ils jurèrent „ de laver leur erreur dans le ſang de ceux qui l'avaient „ produite, & d'exercer ſur eux une vengeance exem- „ plaire, terrible & mémorable. „

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'Iliade, & qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'Araucana eſt une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux ſauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont près d'en venir aux mains. Alors un des caciques nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le héros grec, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie, le
„ déſir ambitieux de commander n'eſt point ce qui
„ m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que
„ vous diſputiez avec tant de chaleur un honneur
„ qui peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe, & qui ornerait
„ mon déclin. C'eſt ma tendreſſe pour vous, c'eſt
„ l'amour que je dois à ma patrie, qui me ſollicite
„ à vous demander attention pour ma faible voix.
„ Hélas! comment pouvons-nous avoir aſſez bonne
„ opinion de nous-mêmes pour prétendre à quelque
„ grandeur, & pour ambitionner des titres faſtueux,
„ nous qui avons été les malheureux ſujets & les
„ eſclaves des Eſpagnols? Votre colère, Caciques,
„ votre fureur ne devraient-elles pas s'exercer plutôt
„ contre nos tyrans? Pourquoi tournez-vous contre
„ vous-mêmes ces armes, qui pourraient exterminer
„ vos ennemis & venger notre patrie? Ah! ſi vous
„ voulez périr, cherchez une mort qui vous procure
„ de la gloire. D'une main briſez un joug honteux,
„ & de l'autre attaquez les Eſpagnols, & ne répandez
„ pas dans une querelle ſtérile les précieux reſtes
„ d'un ſang que les Dieux vous ont laiſſé pour vous
„ venger. J'applaudis, je l'avoue, à la fière émulation
„ de vos courages: ce même orgueil que je condamne
„ augmente l'eſpoir que je conçois. Mais que votre
„ valeur aveugle ne combatte pas contre elle-même,
„ & ne ſe ſerve pas de ſes propres forces pour détruire
„ le pays qu'elle doit défendre. Si vous êtes réſolus
„ de ne point ceſſer vos querelles, trempez vos glaives
„ dans mon ſang glacé. J'ai vécu trop long-temps:
„ heureux qui meurt ſans voir ſes compatriotes
„ malheureux, & malheureux par leur faute! Ecoutez

„ donc ce que j'ose vous proposer. Votre valeur, ô „ Caciques, est égale; vous êtes tous également „ illustres par votre naissance, par votre pouvoir, par „ vos richesses, par vos exploits : vos ames sont éga- „ lement dignes de commander, également capables „ de subjuguer l'univers. Ce sont ces présens célestes „ qui causent vos querelles. Vous manquez de chef, „ & chacun de vous mérite de l'être; ainsi puisqu'il „ n'y a aucune différence entre vos courages, que la „ force du corps décide ce que l'égalité de vos vertus „ n'aurait jamais décidé, &c. „ Le vieillard propose alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une grosse poutre & de déférer à qui en sou- tiendrait le poids plus long-temps l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo;* & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve* déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien;* le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros & parle ainsi: „ Quelle satisfaction sera-ce aux Troyens, lorsqu'ils „ entendront parler de vos discordes? Votre jeunesse „ doit respecter mes années, & se soumettre à mes „ conseils. J'ai vu autrefois des héros supérieurs à „ vous. Non, mes yeux ne verront jamais des hommes „ semblables à l'invincible *Pyrithoüs*, au brave *Cineus*,

„ au divin *Théſée*, &c. . . J'ai été à la guerre avec eux,
„ & quoique je fuſſe jeune, mon éloquence perſuaſive
„ avait du pouvoir ſur leurs eſprits. Ils écoutaient
„ *Neſtor*; jeunes guerriers, écoutez donc les avis que
„ vous donne ma vieilleſſe. *Atride*, vous ne devez pas
„ garder l'eſclave d'*Achille*: fils de *Thétis*, vous ne
„ devez pas traiter avec hauteur le chef de l'armée.
„ *Achille* eſt le plus grand, le plus courageux des
„ guerriers: *Agamemnon* eſt le plus grand des rois, &c. „
Sa harangue fut infructueuſe; *Agamemnon* loua ſon éloquence & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles; combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénètrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des princes grecs, que de les rabaiſſer & de les mettre au-deſſous de leurs aïeux; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor* qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon*

& le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur, qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère*, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poëtes. On est étonné de le voir tomber si bas, après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessin. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats; & pour passer le temps, il fait naître entre eux une dispute au sujet de *Virgile*, & principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison qu'un auteur, qui ne sait ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célébre *Michel Cervantes* de dire que l'Araucana peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible : mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE IX.

MILTON.

ON trouvera ici, touchant *Milton*, quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon Paradis perdu. Il n'eſt pas étonnant, qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée *Adam* ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*. & dédiée à *Marie de Médicis* reine de France. Le ſujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs etaient DIEU le pere, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le ſerpent, la mort & les ſept péchés mortels. Ce ſujet,

digne du génie abſurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſin.

La ſcène s'ouvre par un chœur d'anges, & *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères : ,, Que l'arc-en-ciel ,, ſoit l'archet du violon du firmament; que les ſept ,, planètes ſoient les ſept notes de notre muſique; que ,, le temps batte exactement la meſure; que les vents ,, jouent de l'orgue, &c. ,, Toute la pièce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guère mieux alors; que la Mort de S[t] Jean-Baptiſte & cent autres pièces ſont écrites dans ce ſtyle; mais que nous n'avions ni *Paſtor-fido* ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept péchés mortels danſant avec le diable* ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſottiſe; mais *l'univers rendu malheureux par la faibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes*, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſurtout dans ce ſujet, je ne ſais quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte qui ne convient pas mal à l'imagination angiaiſe. *Milton* conçut le deſſein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été aſſuré par des gens de lettres qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième chant de ſon

poëme épique. C'eſt lorſque cet Eſprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortait des mains du créateur.

" Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
" Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
" Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
" Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
" Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
" Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;
" Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
" Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
" Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
" Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
" Je ſuis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une tragédie qui, après tout, n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-temps à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton*

pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi & du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I*. Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwell*, &, par une fatalité qui n'est que trop commune, ce zèle républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, & du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti d'un roi mort sur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, & de tous les rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaise* & de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son père ; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre,

abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le Paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux-esprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les poësies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satires du comte de *Rochester* & l'esprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson*. Encore ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme : édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre & sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Somers* & le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle

édition du Paradis perdu. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célébre M. *Addiſſon* écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère:* les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans *le Taſſe* la deſcription de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conſeil des démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire, c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourrir ſon génie & l'accroître du génie des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre *le Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba, &c....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans *le Taſſe* eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encore vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux

Defpréaux, qui a prefque toujours eu raifon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préfenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux caufes du fuccès que le Paradis perdu aura toujours: la première, c'eft l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées qu'un être puiffant & jaloux rend par fa féduction coupables & malheureufes; la feconde eft la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur difait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le fujet était le Diable combattant contre DIEU, & un ferpent qui perfuade à une femme de manger une pomme: ils ne croyaient pas qu'on pût faire fur ce fujet autre chofe que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* & de *Shakefpeare*. M. *du Pré de Saint-Maur* donna une traduction en profe françaife de ce poëme fingulier. On fut étonné de trouver dans un fujet qui paraît fi ftérile, une fi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeftueux avec lefquels il ofe peindre DIEU, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaifir la defcription du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet, il eft à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour eft regardé comme une faibleffe; dans *Milton* feul il eft une vertu. Le poëte a fu lever d'une main chafte le voile qui couvre ailleurs les plaifirs de cette paffion; il tranfporte le lecteur dans le jardin de délices; il femble lui faire goûter les voluptés pures

dont *Adam* & *Eve* ſont remplis : il ne s'élève pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poëſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent & trop long-temps de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugèrent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une ſalle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, ſe transforment en pygmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au conſeil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* s'apprête à ſortir de l'abyme ; il trouve la Mort à la porte, qui veut ſe battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre féminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable ; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père? Je ſuis le Péché*, réplique ce monſtre ; *tu accouchas de moi dans le ciel ; je ſortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes enſemble ; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte ; j'étais groſſe quand*

ta bataille ſe donna dans le ciel ; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus père ; il eſt ton fils & le mien. A peine fût-il né qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent, & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx & du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grâce & ſur la prédeſtination. Cependant *Satan* voyage dans les eſpaces imaginaires : il tombe dans le vide, & il tomberait encore ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos ; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons & les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté ; & il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage ; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de

Raphaël, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Nifroth*, d'*Aftaroth*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut fe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*, en parlant de fes dieux, les caractérifait par leurs attributs qu'on connaiffait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond *Nifroth*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & furtout les plaifanteries de fes héros : comment fouffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des anges & des diables pendant la bataille qui fe donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraifemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces efprits qui ne pouvaient fe bleffer ; car il arrive que, lorfque je ne fais quel ange a coupé en deux je ne fais quel diable, les deux parties du diable fe réuniffent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raifon par une contradiction inexcufable, lorfque DIEU le père envoie fes fidelles anges combattre, réduire & punir les rebelles. „ Allez, dit DIEU à *Michel* & à „ *Gabriel*, pourfuivez mes ennemis jufqu'aux extré- „ mités du ciel ; précipitez-les loin de DIEU & de „ leur bonheur dans le Tartare qui ouvre déjà fon „ brûlant chaos pour les engloutir. „ Comment fe peut-il qu'après un ordre fi pofitif la victoire refte indécife ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eft point obéi : il veut vaincre, & on lui réfifte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à fes anges de faire ce que fon fils unique feul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa préface ſur l'Enéide, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en anglais un petit Eſſai (*) ſur la poëſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eſt arrivé, & la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le Paradis perdu eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, & je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent ; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, &

(*) C'eſt en partie celui-ci même, qui en pluſieurs endroits eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des poëmes épiques, & que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée : mais il y a peu de juſtice à juger la France ſur les *Chapelain*, les *le Moine*, les *Deſmarets*, les *Caſſaigne*, & les *Scudéri*. Si un écrivain célèbre d'ailleurs avait échoué dans cette entrepriſe ; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelque autre écrit un peu eſtimé. La comédie des Viſionnaires de *Deſmarets* eſt le ſeul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en ſon temps quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les Viſionnaires de *Deſmarets* étaient réellement une très-mauvaiſe pièce, auſſi-bien que la Mariamne de *Triſtan* & l'Amour tyrannique de *Scudéri*, qui ne devaient leur réputation paſſagère qu'au mauvais goût du ſiècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette en donnant au Télémaque le titre de poëme épique ;

mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la prose. Le Télémaque est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'illustre auteur du Télémaque avait trop de goût, était trop savant & trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poësie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation, sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troisième de verd avec une médaille sans anneau & sans frange, &c. & enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un sallon & un petit péristile, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indignes d'un poëme épique qu'ils le sont d'un ministre d'Etat.

(*) Livre XII.

On a encore accufé long-temps notre langue de n'être pas affez fublime pour la poëfie épique. Il eft vrai que chaque langue a fon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la conftruction de fes phrafes, par la longueur ou la briéveté de fes mots, &c. Il eft vrai que le latin & le grec étaient des langues plus poëtiques & plus harmonieufes que celles de l'Europe moderne ; mais fans entrer dans un plus long détail, il eft aifé de finir cette difpute en deux mots. Il eft certain que notre langue eft plus forte que l'italienne, & plus douce que l'anglaife. Les Anglais & les Italiens ont des poëmes épiques ; il eft donc clair que fi nous n'en avions pas, ce ne ferait pas la faute de la langue françaife.

On s'en eft auffi pris à la gêne de la rime, & avec encore moins de raifon. La Jérufalem & le Roland furieux font rimés, font beaucoup plus longs que l'Enéide, & ont de plus l'uniformité des ftances ; & non-feulement tous les vers, mais prefque tous les mots finiffent par une de ces voyelles, a, e, i, o ; cependant on lit ces poëmes fans dégoût, & le plaifir qu'ils font empêche qu'on ne fente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eft plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poëme épique ; mais ce n'eft ni à caufe de la rime ni à caufe de la féchereffe de notre langue. Oferai-je le dire ? c'eft que de toutes les nations polies la nôtre eft la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui font le plus à la mode en France, font les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ftyle naturel, qui approche affez

de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine;* & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poëſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poëſie. Notre nation, regardée comme ſi légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'hiſtoire au roman ; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée ; on ſe moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du paganiſme & de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints: *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs & latins : *Ste Geneviève*, *St Denis*, *St Roch* & *St Chriſtophe* ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes & les queues des diables ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable;

mais bien des idées qui feraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai il y a plus de douze ans ſur ma Henriade feu M. *Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : „ Vous entreprenez un ouvrage qui n'eſt pas „ fait pour notre nation ; *les Français n'ont pas la tête* „ *épique.* „ Ce furent ſes propres paroles, & il ajouta : „ Quand vous écririez auſſi-bien que MM. *Racine* & „ *Deſpréaux*, ce ſera beaucoup ſi on vous lit. „

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui règne dans le ſiècle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent ; c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, & au temps ſeul de déſarmer l'envie.

FIN.

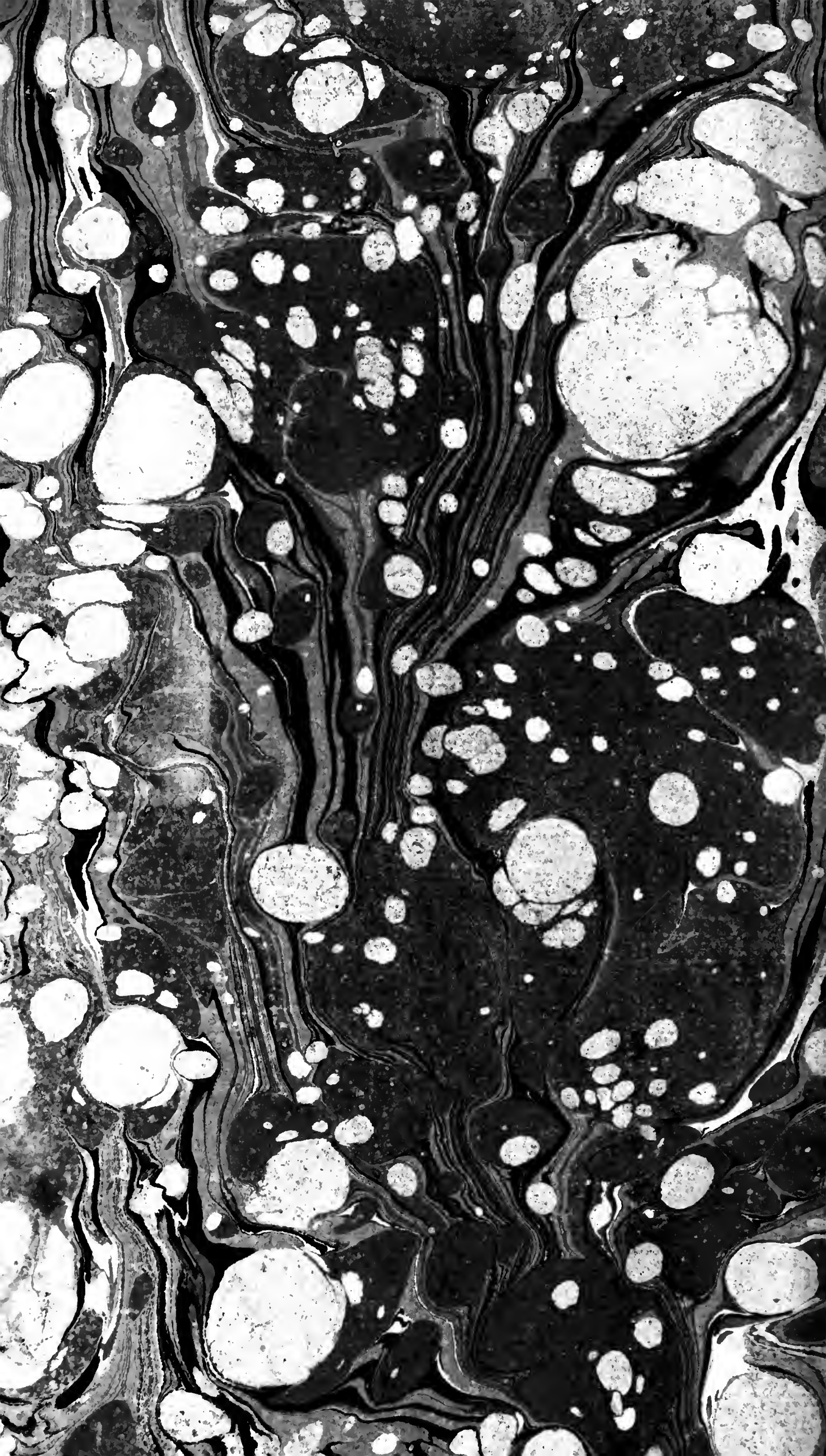
TABLE

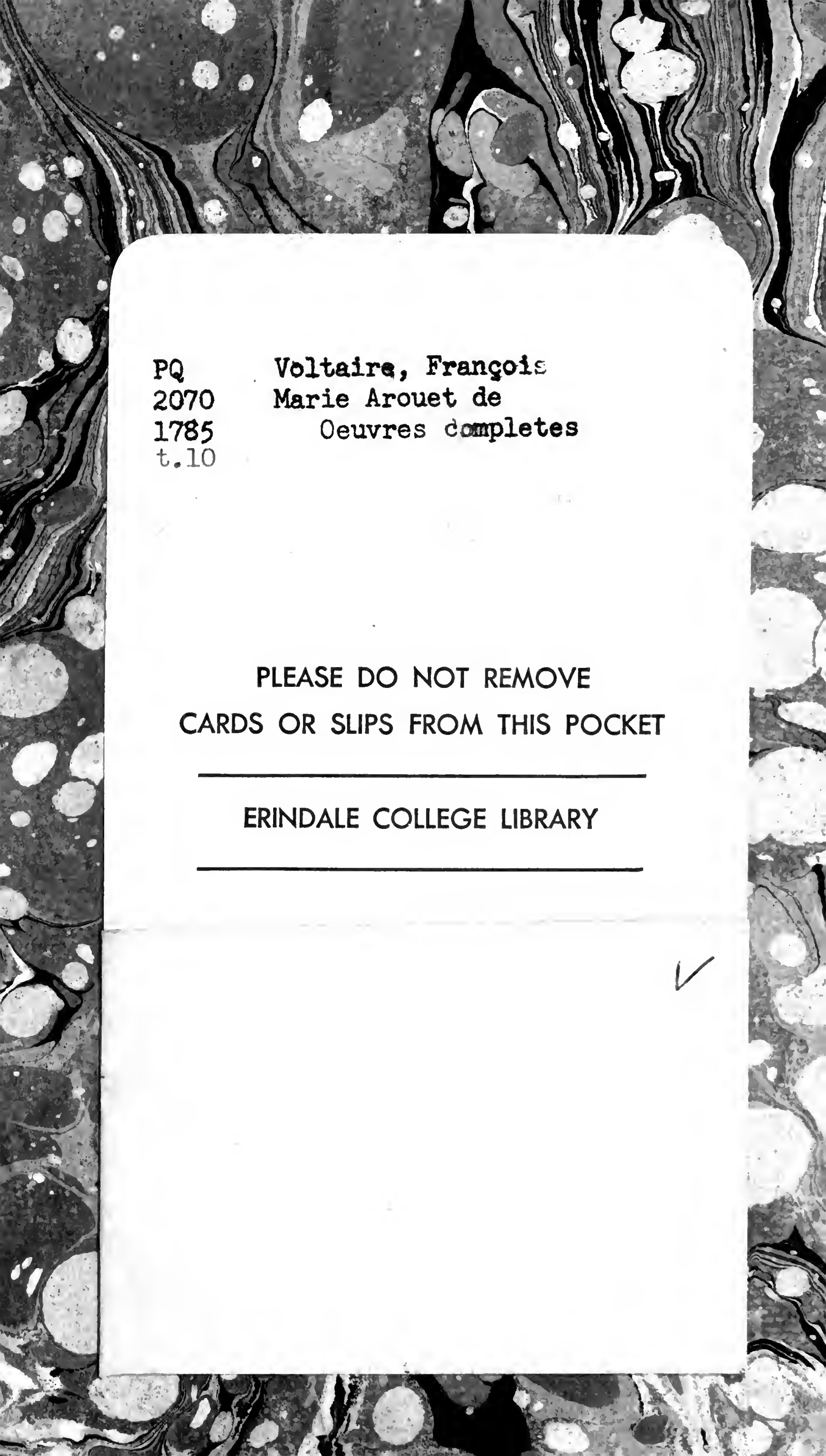
TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS LE VOLUME DE LA HENRIADE.

Fin de la Table de la Henriade.




PQ
2070
1785
t.10
Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

